This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

21.a.7

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Taylor Institution.

1862

4:1: 16:460

MEMOIRES
DU
MARQUIS
DE
LANGALLERY,

LIEUTENANT-GE'NE'RAL DES ARME'ES DE FRANCE, ET GE'NE'RAL-FELD-MARECHAL-LIEUTENANT AU SERVICE DE L'EMPEREUR

CHARLES VI.

HISTOIRE INTERESSANTE,

Où se trouvent un grand nombre d'Anecdotes qui concernent Mad. de Maintenon, Mrs de Catinat, de Vendôme, Victor-Amédée Duc de Savoye, ensuite Roi de Sardaigne, le Prince Eugène, Auguste I. Roi de Pologne, la Porte Ottomane, & quantité d'autres peu connues; écrite par lui-même dans sa prison à Vienne en Autriche.

A LA HAYE,
Chez DANIEL AILLAUD,
Libraire dans la grande Sale de la Cour.
M. DCC. XLIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 - JUN. 1935
OF OXFORD

A

MONSIEUR VAN HAAREN,

DEPUTE'

DE LA PROVINCE DE FRISE A L'ASSEMBLE'E DE LEURS HAUTES PUISSANCES, LES SEIGNEURS DES ETATS GENERAUX DES PROVINCES UNIES, BAILLI DU BILD, DROSSARD DE PEILAND.

MONSIEUR,

INTERESSE' *à la Réputation de cet Ouvrage, je ne puis mieux l'établir, qu'en le produisant sous votre Protection. C'est un*

 Hom-

Hommage aussi sincere, que respectueux, que je vous rends. Le Choix, que je fais de mon Mécéne, doit me donner un Rang parmi les Ecrivains de bon Goût. Cet Avantage est assez précieux, pour me dédommager des Applaudissemens, qu'on pourroit, sans doute, refuser à mon Stile & à mon Génie. Tel qu'un foible Ruisseau, qui, mêlant ses Eaux au vaste Océan, en acquiert les prédicamens pompeux, cet Ouvrage, sortant de l'obscurité pour voir le jour sous vos auspices, tirera tout son Prix de la Protection que vous voulez bien lui accorder: &, si l'Editeur est digne de quelque Eloge, c'est, tout au plus, d'avoir sçu faire le Choix judicieux du Protecteur de son Ouvrage.

LES *Gens sensés, qui ont l'Honneur de connoître Votre Illustre Personne, & les éminentes Qualités dont elle est ornée, ne peuvent que m'applaudir. Le Zèle respectueux, qui me presse de vous consacrer les fruits de mes veilles, se mêle aux Acclamations de tous les bons Citoyens de notre HAUTE ET PUISSANTE RE'PUBLIQUE, dont vous partagez le Gouvernement épineux & délicat, avec autant de Gloire que de Sagesse.*

VOTRE *Nom respectable & cher à la Hollande, ornant le Frontispice des Mé-*

moires

moires d'un illustre Malheureux, est un Appas assez puissant pour leur concilier l'Approbation de ceux qui les liront. Toutes les Anecdotes n'en sont pas également intéressantes : il y en a, sans doute, de médiocres. Mais, j'ose m'assurer, que, ne paroissant que sous les auspices du Favori de Minerve & des Muses, le Public trouvera du grand dans les plus petites actions du Héros, & de la Noblesse dans les plus communes expressions de l'Auteur qui les publie.

QUELLE *Idée, en effet, le Public ne doit-il point avoir d'un Ouvrage protégé d'un Seigneur aussi noble par l'étendue de son Génie, que par l'Eclat de sa Naissance, & qu'un Mérite également brillant & solide a élevé, plus encore que le Choix de ses Concitoyens, au Rang des* HAUTS ET PUISSANS SOUVERAINS *de la plus célébre des Républiques, qui, non seulement figure avec les plus augustes Monarchies de l'Europe, mais dont l'Alliance est recherchée par les plus grands Monarques du Monde.*

PUBLIER, *que vous êtes estimé, respecté, & universellement chéri de vos Concitoyens, aimé & honoré des Alliés de la République, craint de ses Ennemis, c'est faire votre Eloge; c'est confirmer la juste*

Idée où l'on est, que vous ne la cédez en rien aux plus sages des Romains; c'est peindre au vif les Sénateurs zélés du Capitole, qui ont sacrifié leurs Intérêts les plus délicats à la Félicité des Sujets & à la Gloire de l'Empire.

ON *voit avec admiration, que dans les Conjonctures épineuses, où l'heureuse Tranquilité de la Patrie pourroit recevoir quelque Atteinte, votre Sagesse prévient les Dangers qui la menacent, dans l'avenir même le plus reculé. On admire en vous, MONSIEUR, dans ces tems critiques, cette Pénétration & cette Vigueur, qui énervent d'avance les Desseins sinistres, qu'on pourroit méditer. L'éloquence de vos Discours, la Justesse & la Force de vos Raisonnemens, dévoilent les Intrigues les mieux masquées, dénouent les plus artificieuses. Votre Prudence éclairée trouve le moyen de menager, au dedans & au dehors, une infinité d'Intérêts équivoques & oposés.*

TANT *de hauts Faits sont les Monumens de votre Gloire, dont vous n'êtes redevable qu'à vous seul. Hercule de notre Siécle, vous combattez victorieusement les Monstres les plus hideux de la Politique. De si héroïques sujets d'Eloge, ne doivent-ils pas être transmis à la Postérité? Oserai-*

je,

Je, MONSIEUR, lui en consacrer ce Monument.

Sit celeber jugulans ferro vetus HERCULES Hydram;
Ingenio plures atterit iste NOVUS.
Concilians civi, proprio sudore, quietem,
Se patriæ urgeri, non suî amore, probat.
Invidus oblatret., rabidus vel infremat hostis:
Afflari hunc aliquo Numine, GESTA docent

CES *Vérités reconnues décident que; quelqu'Honneur que vous fassent les grandes Qualités de vos Ayeux, il leur revient encore plus de Gloire de vos Actions. S'ils renaissoient, ils en auroient une des plus flateuses, vont voyant cultiver les Vertus, dont ils vous ont transmis les heureuses Semences.*

QUE *le Ciel prolonge vos Jours infiniment chers à un Peuple, qui ne doit jamais oublier le Zéle ardent que vous avez pour sa Félicité. Ce sont les Vœux sincéres, que je fais pour votre Personne à jamais précieuse à la République. Ne me sera-t-il*

pas

pas permis, MONSIEUR, d'admirer avec elle vos rares Qualités, & de mêler mes Applaudissemens à ceux de tous les Citoyens? J'ose me flater, que, de tous ceux qui vous honorent, je suis avec un Dévouëment plus sincére, avec un Respect plus profond,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

GAUTIER DE FAGET.

ME-

MEMOIRES
DU
MARQUIS
DE
LANGALLERY,

Mestre de Camp ; Lieutenant-Général de Cavalerie au Service de France, & Feld-Maréchal Lieutenant des Armées de L'EMPEREUR CHARLES VI.

LE cruel loisir, que me donne la prison où je suis injustement détenu, ne peut être mieux employé qu'à informer au juste le public des circonstances de ma vie. Elles sont si bizarres, que j'ose me promettre qu'elles lui paroîtront intéressantes. On y verra avec étonnement les coups

les plus capricieux de la Fortune ; & quoique cette aveugle Divinité ne m'ait pas renversé d'un Trône, les variations incroyables, dont elle a tissu mes jours, ne méritent pas moins d'être transmises à la Postérité. Profitant peut-être de mon exemple, elle fera moins de cas des Cours les plus brillantes, que d'une vie obscure. C'est en vérité le seul état qui soit à l'abri des coups de cette cruelle traîtresse, qui prépare des disgraces à l'instant même qu'elle comble de faveurs. Semblable au tonnerre, elle frape moins ceux qui vivent loin des grandeurs du monde.

L'ENGOUMOIS, Province de France où j'ai pris naissance (*), fournit au Monde en ma personne un Sujet, qui, quoique dans un sens tout à fait opposé, ne fait pas moins parler de lui que le détestable Ravaillac (*a*) qu'elle a vu naître. Si ce malheureux fut un monstre de perfidie, je me plains d'avoir eu trop de fidélité pour les Princes que j'ai servis avec une valeur connuë ; & s'il a reçu la mort de la main d'un Bour-

(*) 1656.

(*a*) *Assassin d'Henry IV. Roi de France.*

Bourreau, je suis tenté sans cesse de me priver moi-même de la vie pour ne pas survivre à mes disgraces.

MON Pere, un des meilleurs Gentils-hommes titrés de la Province, m'occupa aux humanités dès mon bas âge. Las de la Profession militaire, qu'il avoit exercée pendant vingt ans dans la Cavalerie de France, il crut ne pouvoir mieux me pourvoir que dans l'Eglise. Il m'y destina pour satisfaire ses desirs, sans consulter mon inclination ni mon tempérament, qui s'accordoient peu avec une vie si tranquille, & peut-être si oisive. Comme il avoit négligé l'avancement considerable qu'il pouvoit faire dans les Troupes & qu'il auroit pu se promettre de sa valeur, pour jouir de lui-même dans une vie privée au milieu de sa Patrie & de sa Famille, il auroit cru manquer aux sentimens naturels qu'il croyoit me devoir, s'il ne m'eût mis dans la voie de trouver le repos qu'il avoit si ardemment cherché, au lieu de me procurer un état, où il l'avoit perdu si longtems. Il m'envoya pour cet effet à M. de Nêmond, Evêque de Montauban, Ville considérable dans la Haute-Guienne. Outre que

l'amitié singuliere qu'avoit le Prélat pour mon Pere, & qui ne pouvoit manquer de réjaillir sur moi, le sang lui parloit encore en ma faveur. Oncle à ma Mere qui portoit son nom, il me chérissoit comme son petit neveu, & plus peut-être comme le fruit d'un mariage, qu'il avoit lui-même ménagé.

RIEN ne fut négligé dans son Palais Episcopal, quant aux soins qu'on donnoit à mon enfance. Complaisance, tendresse, amusemens, Précepteurs, Maîtres pour la Musique & les Instrumens, tout fut mis en œuvre. Les desirs de mon Oncle étoient conformes à ceux de mon Pere; mais ils ne s'accordoient, ni avec ceux de ma Mere, ni avec les miens. Le bon Evêque ne se seroit jamais imaginé, que les desseins qu'il avoit sur moi fussent si mal secondés, si, après avoir passé cinq ou six ans sous ses yeux, une occasion tout-à-fait singuliere ne lui en eût donné des preuves, qui lui ôterent l'espérance de l'heureuse issuë, qu'il s'en promettoit.

JE roulois ma dix-huitiéme année, lorsque l'Evêque m'envoya chez mes parens, pour y passer les vendanges. Tou-

te la famille étoit réunie dans une de nos Terres entre Engoulême & Periguęux; la Noblesse du voisinage nous y faisoit souvent bonne compagnie. Le logis sembloit être l'aimable Rendez-vous des Dames & des Cavaliers de ces deux petites Provinces. Il est certain que la société charmante & cordiale qu'on y trouve, en fait un des plus agréables séjours du Royaume. La bonne chére y est, pour ainsi dire, de fondation. Il n'y en a aucune qui fournisse plus abondamment de quoi contenter la délicatesse. Le plus pauvre Gentilhomme y vit aussi délicieusement, & peut-être plus, que le Duc à la Cour. Perdrix, Râles, Ortolans, Gélinotes, Bécasses; de la Volaille, des Oiseaux marécageux de toute espèce; Liévres, Levrauts, Lapins, Bêtes fauves, Vins exquis, Fruits délicieux, Trufes, Marrons excellens, tous ces mets délicats couvrent les Tables de la Noblesse de ce pays là. C'est ma patrie : je dois lui rendre la justice, que personne de ceux qui la connoissent ne lui refuse; & je n'en dois pas moins à la Table de mon Pere, qui étoit une de ces Provinces la mieux servie. C'en étoit assez pour y

attirer les friands, les bons gourmets; & les gens qui aimoient la bonne chére & le plaisir. Je ne sçais au reste pourquoi on la trouve meilleure chez les autres que chez soi?

Un Gentilhomme du voisinage, allié d'assez près à la Maison de la Force, s'y rendoit souvent, & y faisoit même d'assez longs séjours. Il aimoit ma Mere, qui n'ayant alors que trente-quatre ans, n'avoit rien perdu des attraits, qui lui avoient fait un si grand nombre d'Adorateurs pendant qu'elle étoit à marier. Il sembloit même, que le Mariage, qui les ternit & les efface ordinairement dans la plûpart des autres femmes, eût augmenté la force & le brillant de ceux qu'elle tenoit de la nature & de l'éducation. Elle étoit à la vérité du nombre de ces Dames galantes, qui, sans être infidéles à leurs Epoux, entretiennent leurs Amans dans certaines espérances, qu'elles sont résoluës de ne jamais combler. Loin d'éteindre leurs passions, elles ne s'appliquent qu'à les fomenter. Conciliant parfaitement bien l'amour propre avec l'amour conjugal, elles s'aiment assez pour produire ce qu'elles ont d'aimable.

Il n'eſt rien qu'elles ne mettent en uſage pour donner de l'amour ſans en prendre. La vanité les ſoutient. Elles n'accordent jamais rien, dont on puiſſe ſe vanter à leur deſavantage. C'eſt-là le plus haut période de la vertu des femmes. Heureux le mari qui en a une qui ne paſſe pas ces bornes!

SOIT donc que ma Mere eût permis à ce Gentilhomme de concevoir quelque eſpérance de voir ſa paſſion favoriſée, ou qu'il fût aſſez téméraire pour entreprendre de la contenter, il crut y réuſſir, s'il pouvoit la trouver ſeule. L'occaſion lui en fut donnée par une partie de chaſſe, qui ſe fit un ſoir après ſoupé pour le lendemain. Le ſanglier en étoit l'objet. L'amoureux Cavalier ſe trouva au rendez-vous comme les autres. Il choiſit lui-même ſon poſte entre deux bois taillis, où la paſſée n'étoit pas ordinaire, afin d'avoir la liberté de s'en retourner au Château, quand la Bête auroit quitté ſa *Bauge*, & que les Chaſſeurs ſeroient à l'erte. L'évenement favoriſant ſon deſſein, il ne manqua pas d'abandonner ſon poſte; & prenant le chemin du logis il monte furtivement, & ſans qu'aucun du petit

nombre de domestiques, qui étoient restés dans la Cuisine, pussent s'en appercevoir, jusqu'au plus proche appartement de celui de ma Mere. Après avoir prêté attentivement l'oreille pour s'assûrer si elle étoit seule, il entendit qu'elle envoyoit sa femme de chambre dans une vigne, peu éloignée du Château, où l'on vendangeoit, pour y cueillir un panier de figues. Ce fruit étoit chaque matin son déjeûné dans cette saison. Il saisit ce moment, & se glisse dans sa chambre, où il la trouve dans un dèshabillé fort léger.

MA Mere, qui le croyoit à la chasse comme les autres, fut fort étonnée de le voir entrer avec tant d'audace. Il faut être bien impudent, lui dit-elle avant qu'il lui adressât la parole, pour faire la démarche que vous faites. Si j'avois ici mes domestiques, continua-t-elle d'un ton courroucé, je vous ferois charger de coups de bâton, & jetter par les fenêtres.

CE compliment, auquel il croyoit sans doute n'avoir pas lieu de s'attendre, le piqua; &, changeant sa passion en fureur, il traita ma Mere au de-là des bornes du respect qui est dû à une Dame,

me, & sur-tout chez elle. Apparemment, lui dit-il, vous n'êtes pas d'humeur de m'accorder ce que vous offrez tous les jours à votre Palefrenier ? Et il sortit brusquement, pour monter à cheval, & se retirer chez lui.

IRRITE'E à l'excès, comme une femme d'honneur la seroit en pareille occasion, ma Mere courut au Cabinet contigu à sa chambre, où j'étois couché sans dormir, & d'où j'avois entendu tout ce qui s'étoit passé. Une incommodité, que j'avois depuis deux jours, ne m'avoit pas permis de m'engager dans la partie de chasse qui s'étoit faite. Dormez-vous, me dit-elle, mon fils ? & voyant que je tirois le rideau, elle se répandit en plaintes & sur-tout en regrets, disant être malheureuse que je ne fusse pas en état de venger l'insulte qu'elle venoit d'essuyer. Elle sçavoit qu'étant destiné à l'Eglise, je n'avois fait aucun exercice des Armes. Ah, s'écria-t-elle, à qui donc hazarderai-je de confier le soin de me venger ? A moi, lui répondis-je en me levant avec précipitation. Non, non, reprit-elle : la vengeance seroit trop douce pour le scélerat, qui en mé-

tire une plus sévère. Vous ne sçauriez la proportionner à son crime & à son insolence : &, m'ordonnant de m'habiller, elle me chargea d'aller rapeller sa femme de chambre de la vigne où elle l'avoit envoyée. Elle n'eut pas dit, que je fus prêt, & qu'affectant de n'avoir d'autre dessein que d'exécuter ses ordres, je sortis, outré de l'insulte qui venoit de lui être faite, & vivement touché du triste état où cet affront sanglant l'avoit jettée. J'entrai, sans qu'elle s'en aperçût, dans le Cabinet où étoient les armes de mon Pere, & j'y pris un pistolet, que je m'assurai être chargé & amorcé. Ainsi armé, je volai, pour ainsi dire, aux Ecuries, où j'entendois le scélerat parler à son valet ; & l'ayant joint comme il montoit à cheval, je lui lâchai mon coup, qui lui ayant porté à la poitrine le renversa roide sur la poussiére.

MA Mere, qui me voyoit de sa fenêtre de sa Chambre, & qui auroit bien pu me rapeller si elle avoit voulu s'opposer à mon dessein, ne se donna pas le moindre mouvement pour m'empêcher de l'exécuter. Voyant au contraire le Cavalier sur le carreau : Me voilà ven-

gée ;

gée, *dit-elle*, par un bras innocent, que le ciel a armé hors de mon attente. Elle descendit même à l'instant avec une promptitude incroyable, & vint m'embrasser. S'approchant ensuite du cadavre, elle lui ôta l'Epée qu'elle lui plongea dans le cœur, comme pour y détruire jusqu'à la racine le crime qu'il avoit osé méditer. Suivez-moi, mon fils, reprit-elle; & après avoir fait un paquet médiocre de hardes, elle me fit monter avec elle dans son Carrosse. Nous arrivâmes quelques momens après midi au Château de M. de Nêmond, mon Oncle, & frere de ma Mere, à qui elle débuta par raconter les deux scénes tragiques qui venoient de se passer. Son frere ne put s'empêcher d'applaudir au dénouement; &, venant à moi, je reconnois mon sang, dit-il en me baisant avec tendresse. J'espére, qu'ayant eu assez d'honneur & de courage, pour venger votre Mere, vous vous piquerez d'être honnête homme pour ne pas lui faire deshonneur. Je lui répondis, que je sentois dans mon cœur, que mes actions ne démentiroient jamais, ni ma naissance, ni les bons sentimens où il étoit sur mon compte; & j'ajoûtai, que tout jeu-

ne que j'étois, je me sentois assez de force & de courage, pour tirer vengeance de qui que ce fût, pour les insultes qu'on feroit à mes Proches & à mes Amis.

CETTE courte conversation fut relevée par une plus longue que mon Oncle & ma Mere eurent ensemble, tandis que j'allai joindre mes deux Cousines, que j'informai de ce qui venoit de se passer. Elles ne parurent ni effrayées ni surprises. Elles m'en louerent même; tant il est vrai, qu'il y a un certain levain d'honneur dans le sang de la Noblesse, que de nombreuses générations ne sont pas capables d'énerver.

A PEINE on eut dîné, que mon Pere arriva. Dès qu'il me vit, il ne put retenir ses larmes. Il avoit bien été instruit du coup que j'avois fait, dont il ne pouvoit excuser la lâcheté, ne sçachant pas que l'occasion le rendoit digne d'applaudissement. Un crime de cette nature ne se punit pas selon les loix du point d'honneur. Or il ignoroit quel étoit celui du Cavalier à qui je venois d'ôter la vie. Mon Pere ne m'ayant dit mot, s'approcha de ma Mere, impatient d'apprendre le sujet d'une si sévère vengeance. Elle l'en informa sans détour

& ſans le faire languir. L'étonnement de mon Pere fut ſi grand, qu'il demeura quelque inſtant immobile. S'étant enfin remis, il ne blâma, ni n'approuva mon action. Il ſe contenta de demander à ma Mere, s'il ne lui avoit point été poſſible de la prévenir? Le *non*, qu'elle prononça d'un ton un peu fier & ſec, fut ſuivi d'un court ſilence: & mon Pere l'interrompant lui dit avec beaucoup de douceur, qu'il n'étoit plus queſtion que de prendre de ſages meſures, pour aſſoupir cette affaire. Il n'y auroit eu rien de ſi aiſé, ſi ma Mere ne s'en fût pas mêlée. On ne pouvoit aiſément la diſculper d'avoir exercé ſa vengeance ſur un Criminel après ſa mort. Trois ou quatre perſonnes, qui en avoient été témoins, étoient plus que ſuffiſantes pour prouver ſa faute; & il n'y en avoit aucune, qui pût atteſter le crime qui auroit pu la juſtifier.

MON Oncle, qui n'étoit alors que Lieutenant de Vaiſſeau du Roi, étoit auſſi ſage que brave. Il faut, dit-il, que ma Sœur mene mon Neveu à Paris, où elle ſéjournera juſqu'à ce que les Parens du malheureux Deffunt ayent trouvé dans le tems, ou dans leur raiſon des

des motifs pour se consoler de sa mort tragique. Cependant, on se pourvoira en Cour de Lettres de Grace, qu'on demandera sur un exposé attesté par le Juge & par le Greffier de la Terre, où s'est fait le Coup. C'est, ajoûta t-il, la précaution dont on doit user, pour qu'on ne puisse jamais renouveller cette affaire à mon Neveu.

LE conseil de mon Oncle fut trouvé bon. On disposa toutes choses pour nous faire partir le lendemain, & nous partîmes en effet, non sans qu'il y eût des larmes répandues de part & d'autre dans les tristes adieux qui se firent.

APRE'S nous être reposés deux jours à Paris, ma Mere m'alla présenter à Mr. de Louvois, premier Ministre, pour qui elle avoit de puissantes Lettres de recommandation. Il lui promit de me rendre service, & il tint sa parole. Ma Mere en obtint tout ce qu'elle souhaitoit. Il me fit d'abord expédier des Lettres de Grace, portant défense à qui que ce fût de connoître de mon affaire, & d'inquiéter ma Mere à ce sujet. La protection qu'il m'accordoit s'étendit plus loin. Secondant l'inclination que je marquois avoir pour les Armes,

mes, il me mit dans le Régiment du Roi Infanterie, qui venoit d'être créé depuis peu en faveur de M. de Martinet, qui en avoit donné l'idée, & qui avoit pris soin de le former lui-même au gré de Sa Majesté. Le Brévet de Sous-Lieutenant m'en fut expédié. Je fus le joindre à Cambrai, après avoir eu la consolation de voir partir ma Mere pour rentrer dans le sein de sa Famille, d'où elle n'étoit sortie qu'à regret.

Mr. de Martinet me fit sentir par toute sorte d'endroits, que je lui étois recommandé de bonne part. Le Régiment marcha deux mois après que je l'eus joint, pour se rendre à l'Armée du Prince de Condé, qui peu après notre arrivée donna la sanglante (*) Bataille de Senef, où notre Régiment n'eut pas peu de part à la Victoire. Une légére blessure que j'y reçus à l'épaule me fit avancer au poste de Lieutenant. Le reste du tems que dura cette Guerre ne fut marqué d'aucune époque digne de considération. La paix (†) se fit trois ans

(* 1674.) († 1678.)

ans après à Nimégue ; mais elle ne fut pas de longue durée.

QUOIQUE le Roi ſouhaitât d'avoir ſon Régiment autour de Verſailles, je ne ſçais pour quelle raiſon il fut envoyé en garniſon à Verdun. La galanterie qui régne dans cette ville, en fait un ſéjour très-gracieux. On y exerce une ſi grande cordialité envers les Troupes, la franchiſe y eſt ſi naturelle, que toutes les maiſons leur ſont ouvertes. Tout ce qu'il y a d'aimable dans les deux ſexes s'y aſſemble tous les jours ; il n'eſt rien de ſi aiſé que d'y lier de charmantes ſociétés. Le beau ſexe y eſt libre, enjoué, & très-ſpirituel.

JE n'y fus pas long-tems ſans prendre de l'amour pour une aimable Demoiſelle, & j'eus tout lieu de croire qu'elle n'en avoit pas moins pour moi. Ses yeux lui épargnerent le ſoin de me le dire : ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ayant interpreté leur langage, je crus pouvoir y répondre à la premiere occaſion. Son nom étoit d'Athis, d'une des plus nobles Maiſons de la Champagne. Elle vivoit ſous les yeux d'une Tante, qui, bien qu'elle fût promiſe à un Gentilhomme

de ses voisins, qui faisoit son séjour dans une Terre à deux lieuës de cette Ville, souffroit néanmoins qu'elle reçut les visites & les soins d'un Capitaine d'Infanterie au Régiment de Navarre. Voilà bien des obstacles à surmonter; mais, ils ne m'étonnerent point. La Jeunesse est hardie & entreprenante. Venus ne lui inspire pas moins que Mars d'heureuses témérités.

L'OCCASION s'étant présentée de lui donner le bras à la promenade, je lui fis une ouverture qui ne tendoit qu'à sonder ses sentimens. Tout jeune que j'étois, je ne manquois pas dans les principes. Elle me répondit sans balancer, que son cœur étoit comme acroché d'un côté, & fortement sollicité de l'autre; mais, que ne l'ayant pas encore engagé, elle le réservoit pour l'Amant qu'elle en jugeroit le plus digne. Je lui repartis, que, si pour le mériter il ne falloit que l'aimer, personne ne le méritoit mieux que moi. Ce n'est pas un cœur usé que je vous offre, répris-je: il est tout neuf; & en cela même il mérite que vous en fassiez plus de cas que des plus expérimentés. Ho, ho, répliqua-t-elle, vous débutez par où les au-

autres finissent. Je vois toutes mes deffenses ruinées par votre premiere attaque. Vous avez lieu, ajoûta-t-elle, d'espérer la possession d'un cœur, dont quelques autres se croyent les maîtres, parce qu'ils l'ont soigneusement cultivé.

La Compagnie, qui nous joignit, interrompit la conversation. Mais, eut-elle été plus longue, je n'aurois pu en apprendre davantage. Content de mon essai, je rentrai chez moi après la promenade, méditant les moyens de triompher de mes Rivaux. J'en fus occupé toute la nuit; &, quoique je l'eusse passée sans dormir, l'arrivée du jour me fit plaisir. Je me levai tout plein de mes idées; &, guidé par l'Amour, je sortis de la ville, pour m'en repaître dans la solitude. Ce Dieu est l'unique dont on puisse recevoir des conseils quand on aime: la Raison est trop sévère, pour être suivie dans cette passion. La mienne se tut; &, quand elle auroit parlé, je ne l'aurois point écoutée. Je me rappellai cent fois les expressions dont elle s'étoit servie la veille, pour répondre à la déclaration que je lui avois faite. Tantôt les trouvant indécises, je

m'a-

m'abandonnois à la tristesse ; les concevant ensuite favorables à mon amour sans aucune ambiguité, mon espérance en étoit relevée. Cette inquiétude alternative me détermina à lui demander un éclaircissement. J'étois vif : l'incertitude n'étoit pas de mon goût.

MON impatience me persuadant qu'il devoit être jour chez elle, je m'y rendis sur le champ. Une espèce de servante, qui tenoit lieu de femme de chambre à la Tante & à la Niéce, me répondit à la porte, que la vieille étoit encore au lit, & que la jeune, quoique levée, n'étoit pas visible. J'eus beau la prier de faire en sorte que je lui parlasse, elle me répondit constamment, que cela ne se pouvoit pas. Mais une pistole, que je lui mis dans la main, leva cet obstacle. Une clef d'or ouvre toutes les portes. Cette fille, qui me parut dès-lors mettre à l'enchére les faveurs de sa Maîtresse, entra au plus vîte dans son appartement, pour m'en obtenir l'audience qu'elle m'avoit vendue. Je ne l'eus pas à la vérité dans son appartement, comme je l'aurois souhaité. Mais la Demoiselle étant descendue m'ouvrit une sale où j'entrai, en

lui donnant la main. Les préambules & les circonlocutions n'étant point conformes à mon humeur, je lui avouai sans detour, que mon impatience, jointe à un petit brin de jalousie, exigeoient de sa sincérité, qu'elle s'expliquât clairement sur la proposition que je lui avois faite la veille. Ma déclaration, repris-je, a été faite avec franchise : ayez la bonté d'y répondre du même ton.

ELLE ne fut point déconcertée; mais ayant pris un air sérieux, elle me dit, que, quelque disposée qu'elle fût à recevoir les voeux d'un Amant, elle ne lui livreroit jamais son cœur sans le connoître. Voici la troisiéme entrevuë que j'ai avec vous, poursuivit-elle ; & vous croyez que c'en est assez, pour que j'écoute votre passion ? Vous vous trompez, ajoûta-t-elle : mon cœur ne se rend pas aussi vîte qu'il est attaqué

JE lui repartis, que ce n'étoit point à quoi j'aspirois, & que je ne cherchois qu'à sortir de l'incertitude où elle m'avoit jetté. Vous m'avez avoué avoir deux Amans, continuai-je : je vous en ai présenté un troisiéme, que vous n'avez pas rebuté; mais ce n'est pas tout. Je vous demande si le dernier venu est mieux

mieux votre fait que les deux autres ?

VOILA qui est cavalier, répliqua-t-elle. N'importe : cette façon est assez de mon goût. Je vous dirai pourtant, que, sans avoir aucune déférence pour la raison, je dois du moins consulter mon cœur. Il est quelquefois lent ; mais, il est toujours moins prompt que bien d'autres à se déveloper. Tout ce que je puis vous dire de plus vrai, c'est que j'en suis encore la Maîtresse ; que personne ne peut se flater d'y avoir quelque droit ; & que celui qui le méritera en sera le maître sans partage.

CETTE Réponse faite d'un ton absolu, loin de me calmer, ne fit qu'augmenter mon inquiétude. L'embarras, que je laissai voir à cette Héroïne, lui fit une espèce de pitié, qui, sans me donner le tems de parler, lui mit ces paroles dans la bouche : il en coutera peu, dit elle, à celui qui voudra de bonne foi mériter mon amour ; il n'a qu'à le payer d'avance par l'amour même : c'est un chemin bien doux, qu'il faut suivre pour arriver à la possession de mon cœur, qui ne se livrera jamais séparément de ma personne. Je ne suis pas du nombre de ces Héroïnes Philosophes,

sophes, qui divisent ces deux choses, que je trouve inséparables.

AYANT eu le tems de me remettre tandis que je l'écoutois, je me contentai de lui dire, que la plus grande preuve, que je pouvois lui donner de mon amour, étoit l'aveu que je lui faisois de ma jalousie. Mais, reprit-elle en m'interrompant, croyez-vous donc que le plus injuste de tous les vices soit une preuve de la plus grande vertu, & de la plus belle des passions? Non, lui répartis-je avec beaucoup de feu; car, dans le sens que vous donnez à la jalousie, je la reconnois pour une passion lâche, & qui devroit exclure de toutes les Sociétés celui qui en est *antiché*. Il n'aime que lui; &, s'il aime quelque objet, ce n'est que par rapport à lui seul. La jalousie, que je sens, n'est pas de ce caractére. Elle n'est fondée que sur la crainte que j'ai, que mes Rivaux n'ayent à vos yeux plus de mérite que moi, & que vous ne les trouviez dignes de vous à mon exclusion. Mais, vous posséde-je, Je ne suis plus jaloux; & je n'aurois pas de plus grand plaisir que de vous procurer moi-même tous les cœurs. Je vous trouve sans doute bien

bien digne du mien, puisque je conviens que vous méritez ceux de tous les hommes.

CE Raisonnement l'intrigua, & la retint quelque instant en silence. Elle le rompit enfin, pour me dire, qu'elle goûtoit mes sentimens, & qu'elle commençoit à croire qu'ils étoient sincéres. Persévérez, ajoûta-t-elle; &, pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, je vais travailler, ou je ne pourrai, à rebuter ceux qui se sont flatés jusqu'ici, que leur persévérance sera couronnée. Elle me dit de plus, qu'elle me permettoit de la voir chez elle & ailleurs, pour que mon assiduité auprès d'elle commençât la défaite de mes Rivaux, dont elle me feroit triompher par d'autres assauts qu'elle avoit à leur livrer. Adieu, reprit-elle: on vous verra sans doute cet après-midi chez la Lieutenante de Roi.

JE me trouvai bien, comme l'on voit, du conseil que m'avoit donné l'Amour; & je ne connus jamais mieux, que quand on combat avec les Armes qu'il forge, on ne peut manquer la Victoire. Je crus donc pouvoir me flater de

de quelque chose de plus que de l'espérance.

Mes Camarades, qui commençoient à s'appercevoir de mon indifférence pour leur société, en conclurent, que j'étois amoureux ; &, pour sçavoir de quel objet, ils devinrent tous mes espions. S'ils avoient été dans la même idée, ils auroient pu connoître mon aimable, puisqu'ils m'avoient déja vu avec elle. Il est difficile de se cacher dans une si petite Ville, où tout le monde est sous le même coup d'œil. Leur curiosité alla jusqu'à vouloir l'apprendre de ma propre bouche. Ils furent contens de l'aveu naturel que je leur en fis. C'étoit le meilleur parti que je pusse prendre : ils m'auroient continuellement harcelé, si j'avois voulu feindre, & je les aurois toujours trouvés sur mes pas, selon l'usage établi dans les Troupes. Pousse ta fortune, me dirent-ils pour tout compliment, si ta Maîtresse en vaut la peine. Je leur répondis, que je m'en rapporterois à leur goût quand ils auroient connu l'objet de mon amour. Au premier repas, que nous prîmes ensemble, ils burent à sa

san-

santé sur ma parole, & ils firent plusieurs libations à Bacchus, & plusieurs vœux à l'Amour, pour la satisfaction de mes desirs, & pour l'heureuse issuë de mes soins.

TE voilà donc amoureux, pensois-je. Mais prévois-tu où te conduira ton Amour! Ta fortune dans le Service n'en recevra-t-elle point d'atteinte? En effet, je m'imaginois bien d'avance, qu'en me donnant son cœur, elle me demanderoit la main pour me livrer solemnellement sa personne. Elle passoit pour sage : je n'en doutois pas; & j'en ai eu des preuves à ne point en douter. Protégé de Madame de Maintenon, jeune & peu avancé dans le Service, que n'avois-je pas à craindre, si je faisois une démarche qui semble n'être permise dans les Troupes qu'à ceux qui ont vieilli sous le Casque, & qui n'ont à offrir à une Beauté fanée, & souvent usée, qu'une Carcasse criblée de coups? Ma Patrone pouvoit-elle me continuer ses faveurs, si j'en rompois moi-même le fil par un mariage fait à contretems & à la legére?

DES réfléxions si peu conformes aux loix de Cithére, & très-judicieuses se-

lon Mars, faillirent à éteindre ma passion, au moment qu'elle étoit la plus enflammée. Mais l'Amour, qui ne connoît point de Loix, & qui en donne aux Législateurs mêmes, l'emporta sur la Politique, avec cette restriction néanmoins, que je me résolus de m'en tenir à la qualité d'Amant.

VOULANT donc travailler de concert avec ma Belle à culbuter mes Rivaux, je me rendis si assidu auprès d'elle, qu'ils ne pouvoient absolument trouver les momens de lui parler qu'en ma présence; & si le Capitaine d'Infanterie, qui étoit plus à portée de la voir que le Gentilhomme, dont elle m'avoit parlé, qui demeuroit dans sa Terre, nous joignoit lorsque nous étions à la promenade, je me saisissois d'abord du bras de la Belle. Un soir, que cet Officier nous y accompagnoit, il voulut lui prendre l'autre bras: elle lui répondit, qu'il se trompoit de la croire malade, & qu'elle pouvoit fort bien se promener avec le secours du mien. Sa jalousie se donnant carriére, il lui répondit brusquement, que sa maladie étoit d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne sentoit pas son mal. Vous avez, ajoûta-

t-il, l'esprit faux, & le cœur cangréné. Vous n'êtes qu'une franche coquette.

POUR toute réponse, elle lui tourna le dos, & me jetta un coup d'œil, qui me fit entendre, que je lui donnerois la plus grande preuve d'Amour, si je la vengeois. Piqué de l'affront que ce brutal lui avoit fait en ma présence, & touché de la tristesse qu'elle en marquoit, je m'approchai de lui; & lui ayant appliqué un soufflet, je mis aussi-tôt l'épée à la main. Il la tira sur le champ. Le moment ne lui fut pas favorable. Je lui portai un coup, qui pénétra dans la capacité de la poitrine, dont il mourut sans ressource au bout de vingt-quatre heures.

IL me falut donc chercher un asyle, jusqu'à ce que le Major de la Place eût dressé son Verbal, qu'il envoya à la Cour. Mon Lieutenant-Colonel, qui étoit des amis du Major, en eut communication; & n'y ayant rien trouvé qui rendît mon cas criminel au dernier dégré, il m'écrivit de joindre le Régiment. Ma Maîtresse, qui fut d'abord informée de mon asyle dans un village à une lieuë de ma garnison, se donna la peine de m'y rendre visite, accompagnée de son espéce

de femme de chambre. Elle m'y donna des preuves, qu'elle ne doutoit point que je ne l'aimasse véritablement, & qu'elle me payoit de retour. Après en avoir reçu plusieurs témoignages des plus sensibles, je lui demandai quelle seroit sa situation, si mon action m'avoit obligé à quitter le Royaume? Elle me répondit sans biaiser, qu'elle m'auroit accompagné, si je l'avois assez aimée pour lui communiquer mon dessein; & que, si elle l'avoit ignoré, elle se seroit disposée à me venir joindre, ne doutant pas que je ne lui eusse appris le nom & le pays de mon asyle. Ce sentiment renouvella toute ma tendresse. La sienne se manifestant au naturel, nous nous en donnâmes des témoignages mutuels. Jamais Amans ne furent plus heureux.

Elle étoit chez moi, lorsque je reçus une seconde lettre de mon Lieutenant-Colonel, par laquelle il me marquoit que le Défunt avoit dans le même Régiment un Neveu Lieutenant, qui m'attendoit avec impatience, non pour venger la mort de son Oncle, mais pour laver la tache que j'avois faite à sa famille en lui donnant un soufflet; & que, pour éviter une seconde action, dont la

suite

ſuite ſeroit plus dangereuſe pour moi, il ne jugeoit pas à propos que je joigniſſe le Régiment ; mais qu'il me conſeilloit de m'en aller chez mes Parens, où j'attendrois l'ordre de rejoindre.

Ce conſeil, que ma Maîtreſſe vit bien que je regardois comme un Arrêt inviolable, lui fit tant d'impreſſion, qu'elle tomba évanouie à mes pieds. Ce ſpectacle me toucha ſi fort, que, collant mon viſage au ſien avec la plus tendre ardeur, je ranimai ſes ſens. Elle les reprit en effet. Les premieres paroles qu'elle prononça, comme je l'aidois à ſe relever, faillirent à me renverſer moi-même. Ah! dit-elle d'une voix tendre, je vais donc vous perdre pour toujours! & elle retomba en foibleſſe. Je vis bien que ſon cœur étoit navré ; mais je ſentis encore mieux, que j'en avois la poſſeſſion. Lui ayant encore donné le ſecours dont j'étois capable, elle revint de ce ſecond accident. Elle s'aſſit dans un fauteuil, & fixa les yeux ſur moi ni plus ni moins qu'une Automate. J'eus beau vouloir la diſtraire de l'idée qu'elle s'étoit faite de mon éloignement & lui jurer une conſtante fidélité, elle ne me

donna aucun ſigne qu'elle fût animée. Je me levai de ma chaiſe, pour me promener dans la chambre, en me plaignant de mon ſort. A mes plaintes, elle recouvra la parole pour y joindre les ſiennes. Faut-il donc, s'écria-t-elle, traître Amour, que tu ayes fixé le tems de notre cruelle ſéparation au doux moment qui nous a ſi tendrement unis?

NON, non, lui répondis-je, mon cher Cœur. Quelque puiſſant qu'il ait été pour nous unir, il l'eſt trop peu pour nous ſéparer. Raſſurez-vous, ma Reine, repris-je: uſez du pouvoir que l'Amour vous donne ſur moi, & décidez de mon ſort. Mais ſouvenez-vous qu'il eſt attaché au vôtre, & ne décidez rien que d'heureux. Ces diſpoſitions qu'elle crut avec raiſon être ſincéres, lui rendirent la liberté de parler & tous ſes attraits. Prononcez vous-même, dit-elle, & n'oubliez pas que ma félicité dépend de votre Arrêt.

CE conflict de juriſdiction fut terminé par la propoſition que je lui fis de m'accompagner chez moi. Oubliant la réſolution que j'avois priſe de ne point paſſer les bornes d'Amant, je lui offris ma main & ma perſonne avant de

de quitter sa Province, pour l'emmener dans la mienne, pourvu qu'elle se chargeât de trouver un Curé, qui voulût bien nous donner la Bénédiction nuptiale, avant que je ne l'emmenasse chez mes Parens. Elle ne put me cacher la joie de son cœur. L'ardeur, avec laquelle elle se jetta à mon cou, m'en donna des preuves : mes joues furent arrosées de ses tendres larmes. Ce fut une rosée féconde, qui fit croître mon Amour à son dernier période. Je ne pensai plus à ma Fortune militaire. Toutes mes Réfléxions se turent, & mon cœur ayant éclipsé mon esprit, je n'étois capable d'aucun raisonnement.

LES Conditions, que je venois d'offrir, furent acceptées. La Reine de mon cœur s'en retourna chez elle, après m'avoir donné parole de me rejoindre le lendemain, pour me rendre compte des mésures qu'elle alloit prendre pour notre félicité réciproque. Il est étonnant, que son absence, loin de me rendre à moi-même, ne fit que fortifier mes chaînes. Ma raison avoit été heurtée si violemment, qu'elle n'en put revenir. Toute la Scene se passa sans

elle : l'Amour y joua lui ſeul tous les Rôles.

Le jour paroiſſoit à peine le lendemain, que je vis mon Adorable dans ma chambre, avec ſa fidéle Compagne, que je dédommageois de ſes peines par quelque petit préſent. Elle débuta par me dire, que ſa bonne Tante, dont elle étoit aveuglément aimée, trouvoit notre Mariage de ſon goût. Elle me fit comprendre, qu'il n'auroit pu s'accomplir ſans ſon conſentement; parce que n'ayant ni pere ni mere depuis dix ans, dont elle lui avoit tenu lieu, elle nous feroit marier ſans aucune peine par le Curé d'une petite Terre qu'elle avoit à deux lieuës de la Ville, avec toute la certitude que notre union ſeroit tenue ſécrete. Je viens, continua-t-elle, de la voir partir pour en aller mettre les fers au feu : nous n'aurons qu'à les battre, quand ils ſeront chauds.

Ma joie éclata, & ſon contentement ne parut pas moins dans toutes ſes manieres. Je la poſſedai dans ma chambre toute la journée. Nous y variames ſi fort les plaiſirs, qu'elle nous parut auſſi courte qu'agréable. On en

honteroit peut-être, si je ne faisois le Portrait de cette charmante Demoiselle. Le voici en trois coups de pinceau, qui la rendent d'après nature. C'étoit une brune, d'un teint de lis & de roses, qui réhaussoit ses traits réguliers & fins. Des cheveux & des sourcis d'un noir de jaïet en faisoient une beauté peu commune. Sa taille un peu au dessus de la médiocre, sa gorge, son port, la distinguoient par tout. Elle dansoit bien, & elle chantoit encore mieux. L'esprit, l'éducation, la bonne grace, brilloient dans toutes ses actions. Elle joignoit à tant de belles qualités des maniéres naturelles, & un cœur tendre & généreux.

AUROIS-je pu languir avec une si aimable Compagne ? Quand on s'aime tendrement, la solitude est plus agréable que les Villes où se trouvent les plus gracieuses sociétés. C'est l'état du monde le plus naturel. On y partage les plaisirs : il est exempt de peines ; & s'il pouvoit y en avoir, on les aimeroit.

MA Charmante me quitta un peu avant le couché du soleil. Je l'accompagnai aussi loin que je pus, sans m'ex-

poser à rencontrer quelques-uns de mes Camarades, qui cherchoient souvent de ce côté là le plaisir de la promenade : je me tenois sur mes gardes, de peur qu'on ne m'y découvrît. Tout m'étoit suspect, dans la crainte où j'étois qu'on ne traversât mon mystere amoureux. Ma Reine n'étoit pas plus tranquille que moi sur cet Article : aussi prit-elle si bien ses précautions, qu'il n'en transpira rien aux nés les plus fins.

Ne la voyant point le lendemain à l'heure ordinaire, je fus saisi d'une inquiétude accablante. L'envie me prenoit déja de me déguiser en paysan, pour aller moi-même à Mézieres en apprendre des nouvelles. Mais une Lettre, que j'en reçus comme j'en formois le dessein, me délivra de ma peine. Il n'y avoit que l'Amour qui pût la lui avoir dictée, tant elle étoit tendre & rassurante. Elle me marquoit, qu'elle avoit reçu un Exprès de sa Tante, qui l'engageoit à l'aller joindre dans sa Terre, & à m'écrire de m'y rendre, pour prendre de concert les mésures que le Curé jugeoit nécessaires pour cacher notre Mariage à toute la terre. Ce projet me fit d'autant plus de plaisir, qu'il me

per-

permettoit d'espérer de ménager la protection de la Cour & de mon Lieutenant-Colonel. Je pars, disoit-elle en finissant, dans l'assurance où je suis que l'Amour vous y portera sur ses aîles deux heures après mon arrivée.

CEPENDANT, malgré une voiture si douce sur laquelle ma Maîtresse comptoit avec raison, je ne laissai pas d'en prendre une un peu plus dure. C'étoit un Cheval de Meunier, harnaché d'un bât & d'un licou. Il falloit être aussi amoureux que je l'étois, pour se servir d'un pareil équipage. Je pris un guide pour me conduire dans la route qui m'étoit marquée; & je partis, après avoir conjuré mon paysan à marcher le plus vîte qu'il pourroit. Il séconda mes voeux. Nous fîmes nos trois lieuës en moins de deux heures: & comme si ma Charmante se fût attendue que je ne passasse pas le tems qu'elle m'avoit fixé, elle sortoit de son petit château au moment que j'y allois entrer.

LOIN d'être surprise de ma célérité, elle se félicita d'avoir compté si juste. L'Amour, me dit-elle, calcule mieux qu'Euclides. Son estime est toujours exacte sur le tems nécessaire aux

Amans pour se rencontrer. Il en donne peu, ou beaucoup, selon le dégré de leur passion. Entrons, ajoûta-t-elle, quoiqu'il s'agisse ici de mariage, l'Amour ne s'enfuira point. Il y trouvera son berceau, au lieu de son sépulchre. C'est lui seul, qui va ménager les moyens de nous rendre heureux. Il a pris les devans sur le Destin : il a jonché notre route de ses Myrtes les plus doux & les plus verts, après avoir enlevé à cette Divinité chagrine les cyprès tristes & amers, dont elle nous préparoit la jonchée.

CETTE charmante saillie effaça toutes les impressions que m'avoit fait le Cahotage. Je lui répondis, que l'Amour seroit perfide au suprême dégré, s'il ne ménageoit pas à notre avantage nos intérêts, que nous lui avions remis de si bonne foi. Vous avez raison, repartit-elle : ce Dieu ne trompe que ceux qui *trichent* en aimant. Vous m'entendez bien, ajoûta-t-elle. Mais que dis-je ? Je devrois souhaiter, que vous ne m'entendissiez pas, & que vous ignorassiez jusqu'à la mort tous les tours des *Tricheurs*. Je les ignore en effet, lui repliquai-je, Reine de mon Ame ; & je me ferai une

gloire de les ignorer toute ma vie. La Tante, qui nous avoit entendus, vint au devant de nous, & nous introduisit dans la chambre où le Curé nous attendoit.

Le tems ne fut point perdu à verbiager inutilement. Le bon-homme, qui n'étoit point un faiseur de Complimens, alla d'abord au fait. Il me demanda sans nulle façon qui j'étois. L'Extrait-baptistaire, que je tirai de mon porte-feuille, & que je lui présentai, le lui apprit. Après l'avoir lu en particulier, il le relut tout haut à la Tante, qui, entendant les Maisons de mon pere & de ma mere, laissa voir sur son visage la joie & la satisfaction de son cœur. Entêtée, comme bien d'autres, de sa Noblesse, elle auroit plutôt accordé sa Niéce au plus pauvre des Gentilshommes, qu'au plus riche Négociant, & qu'au plus opulent Financier. Il ne fut donc pas question de ma Fortune: ma Qualité lui tenoit lieu de tout.

Le bon Curé, à qui j'avois plu du premier coup d'œil, me dit qu'il étoit si disposé à se prêter à nos desirs & à favoriser notre mariage, qu'il vouloit aller lui-même à Verdun, pour avoir l'ex-

pédition de nos Bans ; mais, qu'il étoit d'avis de n'en publier qu'un, & d'acheter les deux autres. Son dessein fut approuvé. Il passa le reste de la journée avec nous ; & il partit le lendemain au point du jour, pour s'acquitter de sa promesse.

CEPENDANT, mon cher Cœur & sa Tante m'obligerent à toute force à renvoyer mon cheval & mon guide, & jugerent à propos de me retenir jusqu'au retour du Curé. La résistance, que j'affectai d'apporter à leurs politesses, ne fut pas difficile à vaincre. Elles étoient trop conformes à mes desirs, pour que je ne me rendisse pas à leurs empressemens. Quelque agréable que fût mon asile, quand j'y possédois l'objet de mon Amour, mes agrémens augmenterent dans ce Château, où je l'avois présent, pour ainsi dire, la nuit & le jour. Je ne le perdois de vue, que quand il se livroit entre les bras du sommeil. Ce fut pour moi le plus charmant séjour que j'aye connu de ma vie.

LA bonne Tante, que j'entretenois ordinairement, tandis que sa Niéce donnoit ses ordres dans le ménage, où elle mettoit même quelquefois la main, me rendit

rendit compte un jour de son bien & de ses petites épargnes. Je n'ai, dit-elle, que cette petite Terre, où j'ai l'honneur de vous recevoir : elle n'a pas laissé de fournir à notre entretien. J'ai encore ménagé un argent assez considérable, eu égard à mes petits revenus ; & le tout pour ma chere Niéce, qui fait toute la consolation de ma vie, & que je suis charmée de voir au moment de se livrer entre les bras d'un brave Gentilhomme. Après avoir répondu comme je devois à un compliment si naïf, je l'assurai, que le bien qu'elle reservoit pour sa Niéce, fût-il encore plus considérable, faisoit moins d'impression dans mon cœur, que la moindre de ses bonnes qualités. Elle est belle, repris-je : elle réunit dans sa personne tous les charmes que la nature & l'éducation ont partagé à toutes celles de son sexe. Le plus volage des hommes y trouveroit de quoi se fixer pour toujours. En voilà plus qu'il n'en faut pour qu'elle ait ravi mon cœur. Mais, tout cela n'est rien, je l'ose dire, en comparaison de la beauté de son esprit, de la droiture de ses sentimens. Son cœur est bon & généreux. Elle a l'ame belle & noble. Tant de

solides appas m'ont charmé. L'aimable personne, qui en est douée, est elle seule capable de me rendre heureux.

Les larmes, que cette bonne Dame laissa couler, m'annoncerent qu'elle étoit touchée & persuadée de mes sentimens. Ma Reine, qui vint nous joindre, apercevant quelque altération sur le visage de sa Tante, se jetta à son cou en lui demandant quel en étoit le sujet. Ce n'est rien lui répondit sa Tante; mais je ne puis refuser des larmes de joie à la félicité que le Ciel vous destine. Je croirois l'offenser, si je ne l'accélerois de toutes mes forces. Monsieur vous aime; & ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que l'estime qu'il a pour vous est le fondement de son Amour, & en assure la durée. Vous ne m'apprenez rien de nouveau, lui répondit ma Reine en me jettant un coup d'œil des plus tendres. Mon discernement m'a guidé dans le cœur de mon tendre Amant, je m'y suis vu gravée en des caractéres à toute épreuve. Je n'aspire qu'à le rendre heureux; & je ne sçaurois être heureuse moi-même, qu'en voyant mes desirs comblés. Mais, tréve de complimens, ajoûta-t-elle. N'épuisons point ici notre ten-

dresse. Réservons en un levain, pour fermenter & entretenir notre Amour réciproque jusqu'à la mort, & même, s'il se peut, au de-là du tombeau.

PENDANT le dîné, qui fut servi dans ce moment, je leur appris que Madame de Maintenon étoit ma Patrone: & je leur fis pressentir, que je pouvois la perdre, si notre mariage n'étoit pas tenu secret. Comprenant bien qu'il étoit essentiel que le Curé gardât le silence, elles me répondirent de sa discretion.

CE bon Prêtre arriva le lendemain, la joie peinte sur le visage. *Vivat*, s'écria-t-il en nous abordant, j'ai votre affaire dans mon sac. Il mit aussi-tôt un paquet de papiers sur la table; & en ayant démêlé les Bans qu'il avoit achetés, voilà, dit il, les pièces autentiques qu'il vous faut pour entrer en possession de Mademoiselle, parlant de ma chere Promise. Je les pris pour les lire: & n'y ayant pas reconnu mon nom, j'en fus étonné; parce que je le lui avois moi-même écrit bien ortographié. Mais, de peur que cette inexactitude ne reculât mon bonheur, j'en renvoyai l'éclaircissement à la premiere occasion que je trouverois de l'avoir tête à tête de ce bonhomme.

ELLE ne tarda pas à se présenter. Je le vis sortir du Château une heure avant qu'on ne servît le soupé où il étoit retenu. Je le suivis ; &, l'ayant joint, je lui dis, que le Secretaire de l'Evêque avoit mal écrit mon nom. Vous vous trompez, me répondit-il ; c'est moi qui le lui ai donné, avec l'ortographe que vous y lisez. Vous voulez tenir votre mariage secret, continua-t-il. Hé ! comment l'auroit-il été, si je vous avois nommé *l'Engalery* ? Ce nom-là est si connu en France, qu'il est impossible de vous cacher, dès qu'il sera prononcé. J'ai donc fait écrire LEN--RI, qui est un nom en l'air, afin que vous puissiez, quand il vous plaira, y ajoûter la GALE qui vous manque. Fort bien, lui répartis-je, M. le Curé ! La précaution n'est pas si mauvaise ; & je vois clairement, que vous êtes dans le dessein de me garder le secret. Ho ! pour cela oui, reprit-il ; car j'y suis au moins autant intéressé que vous. Si je vous ai retranché la GALE, c'est de peur qu'il ne m'arrive pire.

Au bout du compte, j'approuvai cette précaution, qui me faisoit conserver mes Patrons, qui m'étoient beaucoup

plus

plus néceſſaires que mes Parens. Mais je ris en moi-même de ce que ce bon Vieillard avoit révé ſi creux. La Tante, qui avoit auſſi voulu lire les Bans, me dit qu'elle s'étoit apperçue de l'erreur, dont elle paroiſſoit allarmée. Je la tranquiliſai, en l'aſſurant que cette maniére d'écrire, loin d'être une erreur, étoit même un tour d'éloquence parmi les Gens de Lettres, dont les Eccléſiaſtiques faiſoient la principale partie. Cela s'appelle *Syncope*, repris-je, ou Abbréviation, ſtile pratiqué même par les Négocians & les Marchands. Et, pour le lui prouver, je la priai de revoir une Lettre que je ſçavois qu'elle avoit reçue d'un Marchand de Bois, qui lui en avoit acheté une coupe. C'en fut aſſez pour la raſſurer. Elle ajoûta beaucoup plus de foi à ma probité, qu'à la preuve apparente que je lui venois de donner; & elle n'en parla pas même à ſa Niéce, qui perſuadée de mon Amour, & de la droiture de ſon Paſteur, ne penſa ſeulement pas à jetter les yeux ſur des papiers qui l'intéreſſoient eſſentiellement. Il n'eſt point de plus ſort préjugé, que celui qui eſt formé par l'Amour: & ce n'eſt pas ſans un ſolide fondement, qu'on

le peint avec un bandeau ſur les yeux.

C'EST ainſi que ſe fit notre Mariage (*). Après que le Curé en eut publié un Ban, il nous donna la Benediction nuptiale. Il y en a peu qui traînent ſi peu. Je me trouvois le plus heureux des mortels de poſſéder l'Objet le plus tendrement aimé qui ait jamais occupé mon cœur. Il n'en faut pas être ſurpris: ma charmante Epouſe étoit le premier Objet de mon Amour. Il eſt certain, que c'eſt celui qui fait les impreſſions les plus durables.

COMME j'avois laiſſé ordre dans mon aſyle de m'envoyer mes Lettres au Château de Madame du Féy notre chere Tante, parmi quelques-unes qui me furent rendues il y en eut une de mon Lieutenant-Colonel, qui me conſeilloit de partir pour ma Province, parce que le Régiment devoit faire la Campagne en Catalogne, où je ſerois à portée de le joindre. M'étant bien gardé de lui apprendre mon Mariage, bien ſûr qu'il s'y ſeroit efficacement oppoſé, je pouvois lui demander de l'argent pour

mon

(*) 1675.

mon voyage. Il étoit à présumer, que j'avois dépensé dans ma retraite celui qui pouvoit m'être dû au Régiment. Cependant, je n'y avois pas touché. Heureusement, il ne s'en étoit pas informé au *Major*. Lui ayant donc répondu, que j'étois prêt à partir, s'il m'envoyoit cinquante pistoles, il ne balança pas à me les faire tenir. J'avois bien prévu qu'il ne me refuseroit point : & pour qu'il ne sçût pas la démarche que j'avois faite, je me rendis dans mon asyle, où j'arrivai avant qu'il eût reçu ma Lettre. Ma précaution fut fort à propos. Il y avoit à peine une heure que j'y étois arrivé, que son Valet de Chambre vint de sa part me compter la somme que je lui avois demandée, en me remettant une Lettre avec une incluse pour mon Pere en cachet volant, où je lus le détail de mon affaire avec le Capitaine que j'avois tué. Il étoit tout à mon avantage ; ce qui ne me permit pas de douter, que cet Article empêchât que je ne fusse bien reçu de mes Parens, & sur-tout de mon Oncle de Nêmond.

MAIS celui de mon Mariage ne favorisoit pas tout-à-fait mes espérances.

Malgré cela, je me propoſois conſtamment d'emmener mon Epouſe, à qui j'avois déja fait preſſentir ſa ſéparation d'avec ſa Tante, qu'elle aimoit tendrement, & dont elle étoit infiniment chérie. J'uſai néanmoins de quelques détours, pour lui annoncer la néceſſité indiſpenſable où j'étois de partir. Elle n'eut pas beſoin que je m'expliquaſſe clairement. Eh! quoi, dit-elle, vous m'annoncez votre départ, & vous ne faites aucune mention du mien? Seriez-vous aſſez dur pour partir ſans moi, ou votre indifférence ſeroit-elle auſſi grande que noire, pour pouvoir vivre ſans moi, en me cauſant la mort au premier moment de votre abſence. Elle me parla de la ſorte ſans verſer une larme; & ce fut une des plus fortes preuves de ſon Amour. Les larmes n'en ſont le plus ſouvent que des apparences.

Je lui répondis, qu'il falloit qu'elle fût aveugle & inſenſible, ſi ſes ſentimens étoient réels. Si j'avois bien ſçu, lui dis-je, comment vous auriez reçu la propoſition que je pouvois vous faire, je vous aurois prévenue ſans détour. Quoi donc, continuai-je, croyez-vous qu'après vous avoir demandé la main avec

tant

tant d'ardeur, je sois assez inconstant, pour la refuser dans mon voyage. Non, non, ma Chere, ajoûtai-je en l'embrassant, je ne m'y croirois pas en sûreté, si je ne l'entreprenois sous vos auspices.

ELLE reprit un air serein; & moi, profitant du moment, je lui dis, que j'avois si bien pensé à l'emmener, que j'avois médité un dessein, que je me promettois être de son goût, pour qu'elle ne fût exposée à aucun rebut en cas que mes Parens désapprouvassent mon mariage. Il faut, repris-je, que vous m'accompagniez à Paris en habit de votre Sexe; & là je vous en ferai prendre du mien, & vous passerez chez moi pour un de mes Camarades, jusqu'à ce que j'aye trouvé l'occasion favorable de vous y déclarer mon Epouse.

L'EXPEDIENT fut trouvé si bon, qu'elle en rit de tout son cœur, en me demandant d'un air badin, qui de nous deux seroit le maître? On s'attend, que je ne manquerai pas de dire au lecteur, que je répondis qu'elle le seroit en cette occasion & en toute autre. Mais non: je lui dis, que je prétendois être toujours mon maître, & qu'elle fût éter-

nellement sa maîtresse & la mienne.

NOTRE prétendu badinage ayant pris fin, nous prîmes nos mesures pour partir le huitiéme jour. Elle se chargea de prévenir sa Tante, & d'en obtenir l'agrément. Je me joignis pourtant à elle, & nous la consolâmes par avance de notre séparation. Cependant j'envoyai un Expres au Major du Régiment, pour qu'il me fît mon décompte, & j'en reçus cinq cens francs qui m'étoient dus, auxquels il joignit un *à bon Compte* sur le reste du Quartier d'Hyver, comme je l'en avois prié. La bonne Tante, après m'avoir fait présent d'une bourse où il y avoit deux cens Pistoles, en donna une de cent à sa Niéce, qui, après l'avoir remerciée & embrassée, me la remit en sa présence, en lui disant, que j'étois son Trésorier & son Econome. Sur le champ, la bonne Dame tirant de sa poche un paquet cacheté & scellé selon les Loix, elle le lui remit les larmes aux yeux, en lui disant que c'étoit son hérédité. Mon Epouse le prit, lui rendant larmes pour larmes; & se jettant à son cou, elle se colla si étroitement à son visage, que j'eus assez de peine à les séparer. Notre chere

Tante

Tante m'ayant embrassé avec une égale tendresse, dont je fus attendri moi-même jusqu'aux sanglots. Aussi de ma vie n'ai-je aimé les adieux. Tout ce qui rend mol & efféminé m'a toujours été en aversion. Au reste, me dit la bonne Dame, ne pensez pas à marquer votre reconnoissance à M. le Curé : ses soins & sa discrétion son noblement recompensés. J'en vais même faire mon unique compagnie, & il n'aura d'autre table que la mienne. Ce sera lui qui me fermera les yeux.

A ces mots ma tendre épouse l'embrassa de nouveau, & lui renouvella sa reconnoissance & sa tendresse, qu'elle arrosa d'un torrent de pleurs. Tel fut l'adieu que nous fîmes à cette bonne Dame, qui, sans se plaindre, le regarda comme éternel. Nous fîmes néanmoins très-agréablement le voyage de Paris par le Carosse de Mets, que nous fumes prendre en chemin. Notre amour réciproque étoit trop vif & trop fort, pour que l'affliction pût tenir long-tems. Mes premiers soins, en arrivant à Paris, furent de donner des habits d'homme à ma fidéle Compagne; &, de peur que mon secret ne fût éventé, je lui fis prendre un de mes habits,

qui à peu de chose près lui alloit fort bien. Après l'avoir assortie de toutes sortes de mes nipes, & avoir renfermé les siennes, je quittai l'Auberge où nous étions descendus du Carosse, & j'allai loger dans une autre, dans un quartier éloigné. Nous n'y fûmes pas entrés, que je fis chercher un Tailleur, qui nous mena chez un Marchand, où elle choisit les étoffes de son goût, comme si ç'eût été pour moi, parce que le Tailleur m'avoit pris la mesure. Elle avoit trop de gorge, pour que je l'exposasse à être reconnue. Je me contentai donc de dire au Tailleur, qu'il corrigeât ma mesure en coupant mon habit comme je lui indiquois. C'est un plaisir dans cette grande Ville d'être servi promptement. L'habit fut rapporté le lendemain : l'ayant trouvé bien, je donnai de l'étoffe pour un second, recommandant de le couper exactement sur la même mesure. Pendant que le Tailleur travailloit, je courus de boutique en boutique avec mon Epouse, pour l'assortir de tout ce qu'il lui falloit. Quant aux souliers, je lui en pris moi-même la mesure, & l'ayant portée à un Cordonnier, je lui en commandai quatre paires, comme si ç'eût été pour un de

mes freres. Je fus également bien servi. Tout allant ainsi à notre gré, nous nous tranquillisames pendant deux jours; après quoi, je la conduisis par tout où sa curiosité pouvoit être satisfaite.

IMPATIENTE de sçavoir son sort & comment elle seroit reçue de mes Parens, lorsque je la leur présenterois en qualité d'Epouse, elle commençoit à s'ennuyer à Paris dans la saison où les plaisirs y abondent le plus. Nous en partîmes néanmoins dès qu'elle m'en eut fait l'ouverture. J'achetai une chaise de poste à deux, toute des plus commodes pour le transport de nos hardes; & nous partîmes. Mon Epouse n'étant pas accoutumée à cette prompte voiture, je me bornai à faire vingt lieües par jour. Nous arrivâmes le sixiéme jour au Château de M. de Nêmond notre Oncle, qui ne se seroit jamais imaginé que je lui eusse fait une Niéce. Il reçut mon Epouse sur ma parole en qualité de mon Ami, comme je la lui présentai. Nous nous y reposâmes trois jours avec beaucoup d'agrément. Si elle fut charmée des manieres & de l'esprit de deux Cousines, filles de la Maison, elles ne le furent pas moins de sa bonne grace & de sa poli-

tesse. L'aînée, qui étoit bien faite & pleine d'esprit, fut d'abord éprise du Chevalier d'Athis. Quoiqu'elle eût déguisé son sexe, elle n'avoit pas voulu quitter son nom. Le Chevalier répondit de son mieux à sa passion naissante, dont elle s'apperçut au premier instant qu'elle fut éclose. Elle m'en parla ; & moi, voulant mettre tout à profit pour l'heureuse issuë de mon dessein, je lui conseillai de cultiver sa passion. Elle sentit bien vîte l'avantage que nous pourrions retirer de l'usage de ce conseil.

Le Chevalier fit donc de l'amoureux & du passionné jusqu'au point de s'avanturer à lui déclarer son amour. Loin de le rebuter, ma Cousine lui fit entendre, qu'elle étoit assez maîtresse de son cœur pour l'aimer ; mais, que ne l'étant pas de sa personne, elle ne pouvoit pas la lui promettre : mais, qu'elle espéroit travailler efficacement pour engager ses Parens à satisfaire son inclination. Pleins de cette espérance, qui nous flatoit également tous deux, nous partîmes. Mon Oncle & sa fille aînée nous accompagnerent. Elle aimoit trop mon cher Chevalier pour s'en séparer si vîte, ayant l'occasion si belle pour le

suivre M. son pere, de qui elle étoit tendrement aimée, ne put lui refuser le plaisir qu'elle lui demanda de l'accompagner, sous le prétexte spécieux qu'elle n'avoit point vu mes Parens depuis plus de trois mois.

On nous attendoit au logis, où mon Oncle avoit dépêché un Exprès pour y annoncer mon arrivée. Je ne m'arrêterai point à faire un détail de la maniere dont j'y fus reçu. On n'a qu'à s'imaginer, que je rentrois dans le sein de ma famille, d'où j'étois sorti depuis cinq ans, joint à cela que j'étois tendrement aimé. La joie, les larmes, les embrassades, les sentimens & les expressions de tendresse, tout fut de la partie. Mon cher Chevalier fut également l'objet des politesses & de la cordialité de mes Parens. Mon Pere sur-tout lui marquoit une affection singuliere, comme si son cœur en avoit discerné le sexe au travers de son déguisement. On a beau se masquer, la Nature ne prend point le change. Les corpuscules, qui s'exhalent des yeux d'un mâle & d'une femelle, s'allient bien mieux que ceux qui sortent des yeux de deux femelles ou de deux mâles. C'est une Loi invio-

sable dans la sage économie de la Nature qui n'a jamais sçu feindre.

LES premieres conversations ne roulerent pendant les trois premiers jours, que sur mes exercices dans les Cadets, sur le siége de Namur, & sur-tout sur l'heureuse occasion qui m'avoit fait connoître de Madame de Maintenon. Elle étoit si avantageuse pour moi, & si agréable à mes proches & aux amis de la Maison, que bien que je les en eusse entretenus plusieurs fois par lettres, elle avoit toujours pour eux le caractère de la nouveauté. Ils n'en trouvoient jamais le récit ennuyeux.

MON tendre Chevalier, qui ne manquoit pas de profiter du tems qu'il pouvoit mieux employer qu'à m'écouter, prenoit le moment que j'avois enfilé mes contes, pour affecter de s'aller promener, mais réellement pour entretenir ma Cousine, qui, en ayant bien plus d'envie que lui, ne laissoit jamais échaper le moment de la satisfaire. Cependant, le logis fut le rendez-vous de la Noblesse des deux Sexes du voisinage, dès que mon arrivée se fut divulguée. Ma Cousine y eut bientôt plusieurs Rivales. Le feint Chevalier, qui n'ignoroit pas

pas les détours de son Sexe, s'en apperçut sans peine : &, pour aiguillonner l'amour de ma Cousine, il affectoit de donner des soins aux autres, & sur-tout à l'aimable Demoiselle de Tal..., qui passoit pour la beauté & le bel esprit de la Province. Mais à peine en eut-elle conçu de la jalousie, qu'il la lut sur son visage, où la tristesse avoit pris la place de l'enjouement qui lui étoit naturel. Charmé de trouver l'occasion de fomenter sa passion, il lui fit un agréable sacrifice de toutes ces Rivales. Rien n'est plus efficace pour s'assurer du cœur d'une Amante. Eût-elle peu d'amour, sa vanité rend toujours son Amant heureux, lorsqu'il la flate avec tant de délicatesse.

MON Oncle, qui nous avoit laissé sa fille, la rappella le quinziéme jour que nous l'eumes possédée. Mes Parens firent en vain tous leurs efforts pour la retenir, elle fut obligée de partir. Sa séparation d'avec le Chevalier lui coûta quelques larmes, qu'elle eut l'adresse de retenir jusqu'au moment qu'elle m'embrassa. Leur donnant alors un libre cours, elle m'en baigna le visage. Telles qu'un torrent, qui a forcé les digues qu'on lui

a opposées, elles n'en coulerent qu'avec plus d'impétuosité. Sa douleur fut tempérée par la promesse, que lui firent mes Parens, d'aller dans la quinzaine passer trois jours dans le Château de son Pere, & de la ramener avec eux pour le reste de l'hiver.

QUELQUES heures après son départ, nous primes des fusils & un chien couchant, mon aimable Chevalier & moi, sous prétexte d'aller chasser à la perdrix, mais en effet pour nous entretenir avec la liberté que de fréquentes visites nous avoient ravie. Au lieu de gagner les bois, comme auroient pu faire des Amans peu avisés, confiant ainsi leurs plaisirs à leurs échos, qui en retentissent ordinairement, nous ne parcourions que les chaumes & les bruyéres, où nous pouvions nous assurer d'être sans témoins, rien ne nous éclipsant les objets qui auroient pu nous voir & nous entendre. Là, tantôt assis, tantôt nous promenant, il me rendit compte des progrès de l'amour stérile de ma pauvre Cousine, chez qui l'amour imposoit silence à la Nature. Elle est partie, me dit-il, après m'avoir promis de réussir à me faire agréer à ses Parens.

Il

Il ajoûta, qu'elle lui avoit demandé la permission de leur apprendre sa naissance & sa généalogie, qu'il lui avoit faite avec fidelité.

Ces dispositions me firent d'autant plus de plaisir, qu'elles favorisoient notre dessein. Il me semble même que celles, où j'avois mis mes Parens, n'étoient pas moins favorables. Je lui appris, que je m'étois félicité de ma fortune en leur présence; mais, que j'avois avoué une affaire de cœur, dont l'issue étoit seule propre à me rendre véritablement heureux. Ils m'ont sollicité & pressé, repris-je, de les informer de cette affaire, & qu'ils feroient tous leurs efforts pour la faire réussir. Ma chere Epouse, convaincue de ma fidélité, m'embrassa le plus tendrement du monde: jamais Hymen n'éprouva rien de plus doux. Poussons à la roue, me répondit-elle, tandis qu'elle est en mouvement. L'Hyver s'écoule insensiblement, ajoûta-t-elle: profitons-en, pour que notre mutuelle félicité soit comblée au commencement du Printems, qui va vous rappeller aux Armes.

Je sentois bien, que le tems étoit précieux: aussi n'en employois-je pas un

moment, qui ne tendît au but où je visois. Comme il étoit le plus intéressant objet de mes desirs, il n'étoit pas étonnant que j'en fusse uniquement occupé. J'en parlois si souvent à mots couverts, que mes Parens en furent inquiets. Ils furent bien plus allarmés, lorsqu'ils apperçurent sur mon visage, & dans mes manieres, la mélancolie que j'affectois. Je jouai si bien mon personnage, & je le poussai si loin, que je restois couché dans mon lit les trois quarts de la journée. Ma mere, qui m'aimoit encore plus tendrement que mon Pere, n'en quittoit pas même le chevet pour donner ses ordres dans le ménage. Elle s'y rendoit dès qu'elle étoit levée. Le prétendu Chevalier, qui supléoit à son absence, avoit la politique de me laisser seul avec elle, peu de momens après qu'elle étoit venue auprès de moi. Elle étoit charmée de sa discrétion, & il sentoit augmenter l'espérance de l'heureuse issue de notre dessein. Etant un jour venue me voir avec mon Pere, elle lui fit l'ouverture de l'envie qu'elle avoit de me contenter à quelque prix que ce fût. Mon fils, reprit-elle, a l'esprit plus malade que le corps: je juge par ses expressions, que

son

son mal est dans le cœur. Seriez-vous assez dur, ajoûta-t-elle, pour lui refuser le remède, s'il nous est connu ? Mon Pere lui répondit sans balancer, que son fils ne seroit jamais malheureux, dès qu'il pourroit faire son bonheur, ou du moins y contribuer. Parlez, mon fils, reprit-il en m'adressant la parole, & soyez persuadé, que je n'aurai jamais de plus grande satisfaction, que de vous voir content.

Je lui répondis, que je sentois toute la reconnoissance que je lui devois, & que sa tendresse étoit payée par la mienne soutenue du plus humble respect. Votre parole, que je crois sincère, soulage considérablement mon mal, avant même qu'elle ait son effet ; & il ne m'en restera aucune impression, quand vous aurez réalisé ce que vous me promettez. Mais donnez-moi, s'il vous plaît, un mois, pour me déterminer à vous découvrir ma blessure. Tout me fut accordé, & je sortis de mon lit avec une gayeté qui leur causa une joie qu'ils ne purent me cacher.

Les progrès de l'Amour affecté du Chevalier pour ma Cousine, n'étoient pas encore assez grands, pour que nous les missions à profit. Elle lui avoit ce-

pendant écrit une Lettre, où elle lui marquoit que ses Parens avoient déja écrit à Paris à un de leurs Amis, pour le charger de s'informer qui étoit la Maison du Féy d'Athys en Champagne ; & que si la réponse qu'ils attendoient, confirmoit ce qu'elle leur en avoit avancé sur sa parole, ils consentiroient qu'elle lui donnât la main, puisqu'elle leur avoit déclaré qu'il possédoit son cœur.

Ce n'est point que je doutasse que mes Parens me refusassent absolument l'agrément de mon Mariage : mais je voulois assurer mon coup de mon mieux ; & j'étois sûr que mon Oncle leur apprenant qui étoit mon Epouse, leveroit tous leurs scrupules, & les détermineroit sans peine à la reconnoître, & à approuver mon choix. Ils étoient déja si fort ses partisans, & sur-tout mon Pere, qu'ils convenoient, qu'il étoit dommage qu'elle ne fût pas fille. Vous consentiriez donc de bon cœur, leur dis-je un jour qu'ils m'en parloient en ces termes, que je prisse une femme qui lui ressemblât. Oui, de tout mon cœur, répondit mon Pere sans balancer. Je ne doute pas, ajoûta-t-il, qu'elle ne vous rendît

rendît heureux, & qu'elle ne fût notre consolation. C'étoit, comme l'on sent bien, une approbation tacite de mon Mariage. Il ne s'agissoit plus que de leur apprendre, que je ne m'étois point mésallié: le témoignage, que j'en attendois de mon Oncle, étoit plus que suffisant pour les en persuader.

MALGRE' des espérances si solides, je ne laissois pas d'affecter de tems en tems une mélancolie qui les inquiétoit. Il n'y avoit que la Reine de mon Cœur, qui fût dans ces périodes artificieux le témoin & la dépositaire de ma belle humeur. Je jouois si bien mon rôle, qu'elle croyoit quelquefois, que ma tristesse étoit réelle; & oubliant que j'avois médité avec elle ce personnage, il lui échapoit de me demander si je n'avois point quelque chagrin. Tant il est vrai, que si l'Amour est ingénieux, il n'est pas moins timide dans les occasions qui l'intéressent.

NOTRE tems couloit néanmoins agréablement. Nous avions toujours belle & bonne Compagnie au logis. Le prétendu Chevalier y faisoit souvent de nouvelles conquêtes; mais il fut plus réservé en présence de ma Cousine,

que

que mon Oncle y amena pour le reste de l'Hyver. La présence de son Amant postiche, l'espérance de se voir unie à lui par le Mariage, sembloient augmenter ses appas. Elle en étoit plus gaie & plus aimable. Ses idées rouloient sur une félicité solide qu'elle attendoit, sans pouvoir pénétrer qu'elle poursuivoit la chimére.

Le mois d'Avril commençoit, & les Troupes se mettoient déja en mouvement. Je reçus en ce tems-là un paquet de notre Lieutenant-Colonel, qui, en m'envoyant la Grace qu'il avoit obtenue en Cour, sur le Verbal du Major qui justifioit le meurtre que j'avois fait, m'avertissoit de me tenir prêt à joindre le Régiment, lorsqu'il passeroit à Saintes, où il devoit séjourner. Cet ordre, joint à la grossesse de ma femme qui ne tarderoit pas à se manifester, me détermina à consommer l'ouvrage que j'avois commencé, l'agrément de mon Mariage. Ma résolution fut prise d'y mettre au plutôt la derniere main. Comme je méditois la façon dont je m'y prendrois pour en faire l'ouverture à mes Parens, mon Oncle arriva portant une Lettre qu'il avoit reçue du Marquis de Silly, Brigadier des

Armées du Roi, à qui il s'étoit adressé pour connoître la famille de mon Epouse. Après qu'il la leur eut lue, il leur dit que sa fille l'aimant & en étant aimée, il vouloit la lui accorder en Mariage. Cette Union fut applaudie, & l'affaire devoit être conclue avant notre départ; car le prétendu Chevalier passoit pour mon Camarade de Guerre dans le même Régiment.

JAMAIS Lettre n'arriva plus à propos. Tout concouroit à l'heureuse issue de mon dessein. Le consentement unanime de mes Parens relevant mes espérances, ne me permit pas de douter qu'elles ne fussent comblées. Je courus au jardin, où étoit mon Epouse en compagnie d'un Gentilhomme du voisinage, avec qui elle avoit lié une amitié particuliere. Après avoir fait mes excuses au Cavalier, je lui dis en particulier, que mon Oncle avoit résolu de consentir à son Mariage avec sa fille, sur une Lettre qu'il avoit reçue du Marquis de Silly. Je le crois bien, me dit-il en riant; car étant notre parent, il n'aura pas écrit à mon desavantage. Je regarde, repris-je, l'agrément de mes Parens en faveur de ma Cousine, comme le prélude de ce-

lui que j'en vais obtenir de ce pas. Et l'ayant priée de se retirer dans sa chambre, & d'y reprendre, sans balancer, les habits de son Sexe, je m'en allai à l'appartement de ma Mere, où je trouvai mon Pere & mon Oncle s'entretenant avec elle du futur Mariage de ma Cousine. M. de Silly faisant mention dans sa Lettre d'un Athis Officier dans les Troupes, à peu près de l'âge de mon Epouse, ils ne firent aucun doute, que ce ne fût le prétendu Chevalier, à qui on se proposoit de donner entrée dans notre famille.

VOULANT profiter de leur erreur, & détruire celle où je les avois jettés, je les priai de m'écouter. Le Chevalier d'Athis, leur dis-je, cet aimable Gentilhomme, qui vous a charmés, est Mademoiselle d'Athis, ma charmante Epouse, digne sans doute d'un meilleur sort; & l'arbitre du mien. Puisque vous l'agréez pour l'Epoux de ma Cousine dont vous le trouvez digne, vous ne sçauriez sans une cruelle injustice me la refuser pour femme, ou du moins desapprouver le choix que j'en ai fait. Parlez, je vous prie: je n'attens que votre approbation pour vivre, & pour vivre heureux; & si vous me

la

la refusez, vous allez du même coup causer la mort à deux Epoux, qui sont dignes de vivre.

Il sembloit que ce discours prononcé d'une voix ferme, mais respectueuse, les eût pétrifiés. Ils s'entre-regardoient sans mot dire, & jettoient de tems en tems les yeux sur moi, qui ne jugeai pas à propos d'interrompre cette scéne muette, dont j'attendois un agréable dénouement. Mon Oncle ayant recouvré la parole, me demanda si je parlois sérieusement? Je lui répondis que je n'avois jamais dit de si grande vérité. A cette réponse, des larmes échaperent à mon Pere. L'ayant prié de me dire si c'étoit des larmes de joie ou de tristesse, Hélas! mon cher Fils, répondit-il, je suis si étonné, qu'il ne m'est pas possible d'en faire le discernement. Ma Mere, qui me regardoit fixement, s'écria, que puisque le Ciel s'étoit mêlé lui seul de mon Mariage, elle jugeoit à propos qu'on se soumît à ses décrets.

Je profitai de ces dispositions; &, sortant de la Chambre après avoir fait un salut respectueux à mes respectables Parens, Je m'en vais, leur dis-je, vous chercher un Objet qui achevera de

vous déterminer en ma faveur. Vous l'avez trouvé digne de votre eſtime, & d'entrer dans la famille : je m'aſſure, que vous ne l'en chaſſerez pas, & que vous ne lui refuſerez point votre tendreſſe.

La ſéance avoit été aſſez longue, pour lui donner le tems de ſe mettre en état de paroître en habit de ſon Sexe. Je ne l'avois jamais vue ſi bien. On eût dit qu'elle avoit reſervé ſes attraits pour cette occaſion. Allons, ma Reine, lui dis-je : voici le jour de votre triomphe. Vous n'avez qu'à venir & à paroître, pour être ſûre de la victoire ; & lui ayant donné la main, je la conduiſis à mes Parens. C'eſt, leur dis-je en la préſentant, le prétendu Chevalier d'Athis, ma légitime Epouſe, dont le mérite a ravi votre eſtime. Vous avez conſenti qu'elle mêlât le ſang de ſon illuſtre Maiſon avec le nôtre. Vos vœux ſont remplis d'avance. Elle vous en donnera bien-tôt des preuves. Ne retractez point votre parole. Nous vous en conjurons, ajoûtai-je en nous mettant à genoux : cette ſoumiſſion reſpectueuſe merite bien vos applaudiſſemens.

Ma Mere ne put tenir contre ces ſentimens. Elle releva mon Epouſe, elle

elle l'embrassa tendrement, & la présenta à mon Pere, qui collant son visage au sien le baigna d'un torrent de tendres larmes. Mon Oncle la lui arracha, pour ainsi dire, des bras; &, l'ayant saluée de plusieurs baisers, Puisque je n'aurai pas, lui dit-il, l'honneur de vous avoir pour Bru, souffrez que je vous aime comme une Niéce qui me sera toujours chere. C'est ainsi que finit notre Comédie, dont le dénouement fut aussi agréable pour les Spectateurs, que pour les Acteurs.

NOUS sortîmes, mon Epouse & moi, de l'appartement de ma Mere, pour aller ensemble nous féliciter sans témoins de l'heureuse issue de nos Amours, & du stratagême que nous avions joué pour en rendre les suites agréables. Ma Cousine, que nous rencontrames sur les degrés qui conduisoient au pavillon que j'occupois, fut fort étonnée de me voir avec une inconnue. Mais, son cœur ne prit point le change. Le sentant palpiter d'une certaine façon qu'elle avoua sans peine, elle comprit que son Amour étoit trompé. Ah! s'écria-t-elle, seroit-il possible que la Nature ne m'eût pas fait entendre que j'aimois un phan-

phantôme ? Et, se jettant au cou de son Amant prétendu, aimable Tricheuse, lui dit-elle, je me console de mon triste sort, s'il est vrai que j'aie contribué à votre félicité par mon erreur. Je m'en suis doutée, reprit-elle ; mais, j'ai moins écouté la Nature que mon Amour. Elle ne m'auroit pas trompée, si je l'avois consultée. Etant revenue de sa surprise, elle l'assura que son Amour se changeoit dès ce moment en une Amitié sincère & durable ; & que la différence du sexe, ayant été un obstacle invincible à l'union prochaine de leurs personnes, n'en apporteroit aucun à celle de leurs cœurs.

MON Oncle, qui nous suivoit d'assez près, & qui alloit annoncer la chose à sa fille, fut charmé de l'entendre prendre le parti qu'il avoit dessein de lui inspirer. Il lui dit en nous joignant, qu'elle l'avoit prévenu, & qu'il étoit au comble de ses souhaits d'entendre de sa bouche, qu'elle n'aimoit pas moins tendrement sa Cousine, qu'elle avoit aimé son Amant au point de l'avoir pour Epoux. Voilà qui est fait, lui répondit-elle, personne n'occupera jamais la place qu'il tient dans mon cœur. Il est fait pour le sien. Je renonce à tous les hommes : jamais

aucun

aucun ne ſera capable de le toucher. Et embraſſant de nouveau mon Epouſe : Payez-moi, lui dit-elle, ma chere Couſine, du juſte retour qu'il m'eſt permis de vous demander ſans honte. Ma femme lui rendit tendreſſe pour tendreſſe, & lui jura une éternelle Amitié.

DIEU ſçait ſi la Noce fut célébrée ! La Compagnie qui étoit nombreuſe, s'empreſſa de nous ſouhaiter toutes ſortes de bénédictions. On ne penſa plus qu'à ſe réjouir, & toute l'Aſſemblée nous regardoit avec une certaine admiration qu'excitent de pareilles Avantures dans la Province, où l'Amour ſe manifeſtant ordinairement ſans voile, n'a pas beſoin de jouer de ſtratagême pour unir les Amans.

MON Epouſe, entrant ainſi dans le ſein de ma famille, devint encore un plus tendre objet de l'affection de mes Parens, que ſous le titre d'étranger. Mon Pere, dont elle avoit d'abord ravi le cœur, lui en aſſura la poſſeſſion pour toujours ; & ma bonne Mere, qui ne l'aimoit pas moins, ſe déchargea ſur elle de tout le ménage, non pour en être l'eſclave, mais pour y ordonner à ſon gré. Cet exercice ne lui étant pas nouveau, elle le faiſoit avec un ordre ad-

mirable,

mirable, & avec une facilité qui lui faisoit trouver du tems pour entretenir la Compagnie, quelque fréquente qu'elle fût, sans qu'on pût s'appercevoir des soins qu'elle se donnoit. Quoique la maison fût en réglè, elle ne laissa pas de lui donner une nouvelle face qui fut très-fort du goût de mes Parens : en quoi elle fut imitée par les Dames du voisinage, qui renoncerent à leurs usages de tradition, pour prendre les leçons d'économie & de libéralité. Qui que ce fût qui arrivât de jour ou de nuit au logis, elle étoit si peu prise à l'impourvu, qu'on eût cru qu'elle s'étoit long-tems préparée à recevoir sa compagnie. L'abondance & la délicatesse se trouvoient toujours à notre Table; &, s'il y en eût eu moins, ses manieres nobles, engageantes & libres, en auroient été l'agréable suplément.

L'ORDRE me vint enfin d'allèr joindre le Régiment. Mais, au lieu d'aller en Catalogne, comme l'avoit cru mon Lieutenant-Colonel, il marchoit en Flandre. De sorte que ma route fut beaucoup plus longue, que je ne m'étois attendu. Mais, j'en étois néanmoins charmé, parce que s'il avoit passé par Saintes,

tes, mon Mariage auroit pu s'y divulguer. Les murs ne ſont pas toujours ſecrets. Les campagnes & les forêts ont ſouvent des échos indiſcrets ; outre qu'étant public en Engoumois & ſur les frontieres de Saintonge, mes Camarades auroient pu l'apprendre ſans s'en informer. Se marier dans les Troupes, ſans permiſſion de la Cour, & à l'inſçu d'un Protecteur, c'eſt en France une faute qui recule beaucoup la Fortune d'un jeune Officier. Mais, le Régiment l'ignorant, j'avois lieu d'eſpérer qu'il ſeroit long-tems caché à la Cour. Ma Province en eſt ſi reculée, & notre Nobleſſe la fréquente ſi peu, que je comptois n'avoir rien à craindre. La ſeule peine qui me reſtât, c'étoit d'être obligé de me ſéparer de ma femme, dont la groſſeſſe ſe manifeſtoit de jour en jour. J'en portois un viſage chagrin, dont elle n'eut pas de peine à s'appercevoir. Au lieu d'attendre de moi quelque conſolation, elle m'en donna elle-même ; m'aſſurant d'un ton ferme, & avec des ſentimens héroïques, qu'elle me croiroit d'autant plus digne de ſon Amour, que j'aurois d'exactitude & de courage dans le ſervice. Ce ſentiment, fort au-deſſus d'une

d'une femme ordinaire, me toucha. Il n'a pas peu contribué à me soutenir dans les hazards & les fatigues de la Guerre.

MES Parens, craignant que ma tendresse pour ma femme me donnât quelque atteinte à mon devoir, prévinrent mon inquiétude, en m'assurant qu'elle seroit le principal objet de leur attention; & que, quand même elle ne leur appartiendroit pas de si près, son propre mérite lui engageoit leur estime & leur tendresse. Mon Oncle, qui l'aimoit véritablement, me promit de lui procurer tous les plaisirs qui seroient de son goût, & que toute la famille ménageroit de son mieux & l'arbre & le fruit qui m'étoient si chers. Je lui demandai une preuve de la sincérité de ses sentimens, en le priant de laisser ma Cousine sa fille auprès de mon Epouse pendant mon absence. Il me l'accorda de très-bonne grace, & je fis du même coup un plaisir sensible à ces deux personnes qui s'aimoient uniquement.

NOS adieux furent tendres: il n'y eut que ma femme, qui ne les arrosa point de larmes. Je n'en augurai pas pour cela plus mal de sa tendresse. De toutes les consolations que je trouvai contre

tre les rigueurs du ſort qui m'éloignoit d'une Epouſe que j'adorois, l'idée où elle m'avoit confirmé, qu'elle ſe regardoit au logis comme dans ſa propre famille & peut-être mieux, ne fut pas la moins efficace. Ce fut auſſi celle qui me ſoutint pendant mon éloignement.

ARRIVANT à Paris, (*) je m'en allai au Bureau de la Guerre, pour m'informer du Quartier de mon Régiment. J'appris du premier Commis, qu'il n'étoit point allé en Flandre où il avoit été deſtiné, & dont il avoit même pris déja la route, & qu'il avoit reçu en chemin l'ordre de venir à S. Germain en laye. Je fus diſpenſé d'aller plus loin; & je l'attendis à Paris, où je ſéjournai dix jours, qui s'écoulerent avant qu'il n'arrivât à ſon Quartier. J'y paſſai agréablement le Printems, l'Eté, & une bonne partie de l'Automne. J'aimois la chaſſe & le jeu. Ces deux paſſions étoient à même de ſe ſatisfaire tous les jours. La Cour de Jacques II. Roi d'Angleterre, qui y étoit très-brillante, m'offroit encore d'autres plaiſirs, ſi j'avois pu effacer les appas de mon Epouſe. Je n'en trouvois point

(*) 1680.

point qui pussent leur être comparés. Ils m'occupoient si fort, que rien n'étoit capable de m'en distraire. Ce fut aussi ce qui me fit négliger de cultiver M. de Louvois, tant j'avois d'indifférence pour ma Fortune. Je m'imaginois, que la possession du cœur de ma femme étoit au-dessus de tous les avantages qu'il m'étoit permis d'espérer.

JE ne laissai pas cependant d'aller faire ma cour à ce Ministre aux approches de l'hiver. Mes pas ne furent point inutiles. J'en obtins un congé pour aller passer chez moi cette saison. Ma présence y ranima les plaisirs; & celle de ma femme, bannissant la mélancolie où je me plaisois loin d'elle, me donnoit une gaieté, dont je sentois bien les agrémens. Un mois avant que mon congé ne finît, je tombai malade. Je ne fus pas sans danger; mais, en ayant été retiré par les remedes, ou plutôt par les soins qu'on prit de moi, je fus saisi d'une langueur, qui ne me permit pas de joindre le Régiment les deux années suivantes.

M'ETANT rétabli avec le tems & le régime, je m'aperçus que mon tempérament étoit plus robuste qu'avant ma

maladie. J'en attribuai la principale cause au chagrin que me causa la mort d'un fils que ma femme m'avoit donné. Quoiqu'elle en fût pour le moins aussi touchée que moi, elle eût assez de force d'esprit pour s'en consoler, & je suis redevable de la vie aux consolations qu'elle me donna, qui m'empêcherent de descendre avec cet enfant dans le tombeau.

LA Guerre s'étant rallumée avec plus de fureur que jamais, la France se vit attaquée par toute l'Europe liguée. J'allai joindre mon Régiment, qui avoit passé à S. Germain, ou à Marly, tout le tems que j'en avois été absent. Il marcha en Flandre, où je me trouvai à plusieurs expéditions qui s'y firent. Mais la plus vive fut la Bataille de Fleurus, dont le gain rassura la France, qui auroit été sans contredit réduite aux abois, si la Victoire s'étoit déclarée pour les Alliés, qui avoient le Prince d'Orange à leur tête. Cet habile & brave Guerrier, heureusement pour nous, n'étoit pas secondé de la Fortune. Il en faut pourtant dans le métier de la Guerre. C'est elle qui fait briller les plus grandes qualités d'un Héros.

Les François eurent le plaisir & la joie de voir leur Roi à la tête de ses Armées en plusieurs occasions pendant cette Guerre. Mons fut pris & rendu à Sa Majesté après une vigoureuse résistance. Notre Régiment n'y fut pas dans l'occasion d'acquérir de la gloire. Les Campagnes, qui suivirent cette conquête, ne furent pas moins avantageuses à la France. Ses Troupes firent de rapides progrès. On eût dit que la Bataille de Fleurus avoit décidé le sort de cette Guerre en sa faveur.

A la fin de l'hiver, que nous avions passé cette (*) année-là à Valenciennes, le Régiment reçut ordre de se rendre au Camp qui se formoit sur la Sambre à la fin d'Avril. Pendant que l'Armée s'y assembloit, on faisoit tous les préparatifs pour assiéger Namur, qui étoit dès-lors une des plus fortes & peut-être la plus forte place de l'Europe. Très-peu de monde en ignore la situation, & les ouvrages ou fortifications qui la défendent: aussi ne m'arrêterai-je pas à en faire la description.

Nous y marchâmes avec le gros de l'Ar-

(*) 1691.

l'Armée, qui étoit une des plus belles & des plus brillantes qu'on vît jamais. On eût pris le Camp pour un exercice de plaisir. Le bal, le jeu, la chasse, la bonne chere, y régnerent depuis le commencement du siége jusqu'à la fin. Le Roi y arriva, avec la plus grosse partie des Dames & des Seigneurs de la Cour. On doit bien s'imaginer, que Madame de Maintenon étoit du nombre. Ce Monarque trouvoit du tems pour tout; il se trouvoit partout: rien ne lui échappoit. Il ne fut point de jour ou de nuit, qu'il ne visitât les postes ou la tranchée.

ETANT un jour venu à notre Camp pour voir le Régiment, il nous adressa la parole avec une politesse dont nous fumes charmés. Hé bien, nous, dit-il, Messieurs, puis-je m'assurer que vous aurez autant de force que de courage, pour donner l'assaut à un Ouvrage dont je ne veux être redevable qu'à votre valeur? Les Soldats & les Officiers s'écrierent tous d'une voix, que, secondant ses desirs & la bonne opinion qu'il avoit du Corps, il auroit des preuves que nous étions dignes de combattre pour sa gloire: & nous accompagnâmes cette Ré-

ponse d'un cri redoublé de *Vive le Roi*. Ces dispositions le charmerent, & il voulut en profiter, & être le témoin de l'Action. On nous fit commander à cet effet pour le même soir à quatre heures. On nous proposa en arrivant à la tranchée d'emporter d'assaut le Fort de la *Cassotte*, d'où les Gardes Françoises avoient été repoussés deux fois avec beaucoup de perte, la Critique a dit, avec beaucoup de lâcheté. Mais, c'est ce que je ne déciderai pas: je croirois faire tort à un grand nombre de braves Gens, dont ce valeureux Corps est composé. C'est assez que je dise en passant, que les braves Officiers de cette Troupe étant allés en Corps prier le Roi de leur permettre d'y faire une troisiéme tentative, Sa Majesté leur avoit répondu, qu'il n'y enverroit point de *Pierrots*, mais des gens qui ne manqueroient pas leur coup.

Nous marchames donc à ce Fort avec une fermeté que le Roi jugea de bon augure. Les deux Compagnies des Mousquetaires nous suivoient, pour nous soutenir & pour combattre à pied s'il en étoit besoin. Nos Soldats s'en étant aperçus, crierent à cette brave Noblesse,

qu'ils

qu'ils n'avoient pas plus besoin de leur secours dans cette action, qu'à table. Leur Commandant, qui se prit à rire, répondit que sa Troupe, jalouse de la Gloire, qu'elle alloit acquerir, vouloit du moins en être témoin, si elle ne pouvoit la partager. La charge ayant sonné au même instant, nous aurions fait notre décharge, si le Commandant de jour ne nous eût arrêté. Il nous fit poser le Armes, & mettre l'Epée à la main, & nous mena en même tems avec tant de vîtesse & de furie, que l'Ennemi en fut déconcerté. S'étant néanmoins remis, il fit ferme à mesure que nous montions sur l'angle d'un Bastion. L'action fut très-vive : mais enfin, après un combat de demi-heure, nous nous rendîmes maîtres du Fort, & nous nous y logeames.

LE Roi ayant été averti, qu'on se disposoit à nous en chasser, fit mettre les Mousquetaires pied à terre, & leur envoya ordre de monter dans le Fort. Sa Majesté fit encore avancer quatre Compagnies de Dragons, pour favoriser notre retraite, en cas d'accidens. Vers les sept heures que nous étions occupés à perfectionner notre logement, nous fu-

mes attaqués par douze compagnies de Grenadiers Allemans, avec tant de vigueur, que nous fumes poussés jusqu'aux bords de la brêche. Voyant les Mousquetaires monter pour nous aider à rentrer dans l'Ouvrage, mon courage se ranima si à propos, qu'ayant méné avec fureur ma division à l'Ennemi, nous le repoussâmes au-delà de notre logement. Le reste de la Troupe ayant repris cœur, il fut enfin chassé à son tour, & le Fort resta entre nos mains jusqu'au lendemain que nous fumes relevés à l'heure ordinaire. Nous y laissâmes parmi les morts cent douze Soldats & dix Officiers. Le nombre des blessés fut plus grand.

COMME la nuit n'avoit pu permettre au Roi d'être témoin de cette seconde action, on lui en fit récit si fort à notre honneur, qu'il vint avec toute la Cour au bord du sentier par où nous regagnions notre camp, & nous remercia obligeamment de notre zèle, dont il loua le courage. Mais nous fumes bien étonnés, lorsqu'arrivant au camp, ceux de nos Soldats, qui étoient restés pour le garder, nous apprirent, que les Tentes des Officiers & des Soldats étoient remplies de rafraîchissemens que

Sa

Sa Majesté y avoit fait porter. Le vin du Soldat étoit du vin ordinaire ; mais celui des Officiers étoit du Bourgogne & du Champagne, qui nous fut présenté par un Officier du premier Maître d'Hôtel du Roi. Les Soldats voyant cet appareil, crierent *Vive le Roi*, & chargerent les Garçons d'Office de dire au Roi, qu'après qu'ils auroient bu à sa santé, ils étoient prêts à rendre un nouveau combat.

On peut bien s'imaginer sans peine, que les plats & les bouteilles furent bientôt vuides. Nous ne nous dépêchâmes pourtant pas si vîte, que Mad. de Maintenon, accompagnée de quantité de Dames & de Seigneurs, n'arrivât à tems pour nous voir manger avec autant d'appetit que nous avions eu de vivacité à l'assaut. Il n'y eut aucune de nos Tentes où elle n'entrât; & elle nous dit en partant, qu'elle se proposoit de nous donner la collation au Quartier du Roi, où elle nous pria de nous trouver le lendemain à quatre heures après midi.

Je ne rapporte ce fait, que parce qu'il est peut-être unique dans son espéce. A mesure que nous arrivions par troupes au Quartier du Roi & assez près les

unes des autres, un Valet de Chambre de Madame de Maintenon nous distribuoit à chacun une étiquéte, où l'on nous marquoit l'Abbaye de Salsines pour rendez-vous. C'est un Couvent de Dames de condition à un quart de lieuë de la Place, dont le grand & magnifique Refectoire fut choisi pour le Régal qu'on devoit nous faire. Aucun Seigneur de la Cour, ni aucun Officier de l'Armée ne pouvoit y avoir entrée. Mais, en revanche, toutes les Dames s'y trouverent, &, par un renversement inouï de Politesse, elles y servirent elles-mêmes toutes les tables avec l'air du monde le plus galant. Leurs Demoiselles les aidoient, & les Femmes de chambre nous servoient à boire.

La premiere de nos Bandes ayant été avertie que Madame de Maintenon, accompagnée de toutes les Dames, devoit nous traiter avec tant de Galanterie, avoit posté deux de nos Camarades à la porte de l'Abbaye, pour que nous n'en fussions pas surpris. Ils nous prévinrent tous à mesure que nous y entrâmes, & nous engagerent à imiter les premiers entrés en allant baiser la Main à cette Dame, qui y étala tout ce qu'elle avoit d'Ac-

d'Attraits & sur-tout ceux de l'esprit, qui l'emportoient de beaucoup sur sa beauté. Nous nous conformâmes tous, comme on peut croire, à cette résolution, & nous rendîmes l'hommage convenu à notre Patrone. Cette nouveauté lui plut. Elle nous présenta la main de la meilleure grace du monde.

UNE nouvelle Galanterie suspendit quelques momens notre Régal. L'Enseigne de notre Compagnie, jeune homme de 17. ans, bien fait, plein d'esprit, & hardi, ayant apperçu l'Abbesse à la tête d'un bon nombre de Religieuses, presque toutes jeunes & jolies, que leur curiosité ordinaire avoient conduites à ce spectacle, adressa un discours des mieux tournés à Madame de Maintenon, où il concluoit en la priant de permettre à Messieurs ses Camarades de saluer d'un Baiser toutes ces Spectatrices voilées. Elle parut d'abord un peu embarassée; mais, s'étant remise assez vîte, elle répondit, qu'elle n'avoit rien à ordonner à l'Abbesse ni à ses Dames, & que tout ce qu'elle pouvoit faire, c'étoit de les prier de nous accorder ces faveurs. C'en fut assez pour qu'il s'adressât à l'Abbesse, avec tant de graces,

qu'il ne lui fut pas possible de le refuser. Vous demandez avec tant de Politesse, lui dit-elle, Monsieur, que je serois impolie jusqu'à la brutalité, si je ne vous accordois ce que vous souhaitez : &, pour que nos Dames, ajoûta-t'elle, ne fassent aucune difficulté d'accepter l'Honneur que vous voulez leur faire, l'Exemple que je vais leur donner sera pour elles un ordre agréable de m'imiter. Elle n'eut pas dit, que notre Orateur entreprenant baisa respectueusement la gracieuse Abbesse & toutes ses Dames, qui répondirent de bonne grace à cette Politesse; de sorte qu'elles furent saluées de tous les Officiers : Je ne puis passer sous silence la Saillie d'une assez jeune Religieuse, que nous apprîmes ensuite être de l'illustre Maison de Gavre. C'est pour le coup, dit-elle, Madame, adressant la parole à l'Abbesse, qu'on pourra publier avec vérité, que l'élite de la jeune Noblesse de l'Armée de France a passé en revue toutes vos Religieuses, sans vous excepter. J'en suis charmée, ma chere Fille, lui répondit l'Abbesse; ajoûtant, que l'Honneur qu'elles avoient reçu ne pourroit que causer de la jalousie à toutes les

Re-

Religieuses, aussi-bien qu'à toutes les Dames de l'Europe. Elles pousserent la Galanterie plus loin. Voyant, que les Dames de la suite de Madame de Maintenon couvroient les Tables, une Religieuse des plus gracieuses dit fort galamment à l'Abesse, qu'ayant été payées d'avance, & mieux que les Dames qui s'empressoient à servir cette jeune Noblesse, il seroit juste qu'elles gagnassent leur salaire. Toute l'Assemblée ayant fait un grand éclat de rire, & applaudi en battant des mains, les Religieuses se mirent en action pêle-mêle avec les Dames; & l'Abbesse voulant nous régaler d'un plat de sa façon, sortit avec quatre des moins jeunes, pour dresser quatre corbeilles de fruit & de confitures, qu'elles nous servirent, précédées de l'Abbesse munie de deux gros flacons d'une Liqueur de leur façon, que nous nommâmes *Ratafiat de Salsines*.

NOUS étions à peine en train de faire honneur aux mets délicats qui nous furent servis, que le Roi entra dans le Réfectoire, accompagné de Monseigneur le Dauphin. Le coup d'œil plut si fort à Sa Majesté, qu'elle s'arrêta

tout

tout court sur le seuil de la porte. Pour Monseigneur, après nous avoir regardés un instant, il jetta les yeux sur les Religieuses; & en ayant trouvé une de son goût, il l'accosta & s'entretint avec elle, tandis que Madame de Maintenon régala le Roi de notre Galanterie à son égard, & de celle que nous avions faite aux Dames Religieuses, qui nous l'avoient rendue. Sa Majesté en rit beaucoup; &, voulant nous laisser en pleine liberté, elle nous dit, qu'elle profitoit du moment qui nous retenoit à table, où nous faisions aussi bien notre devoir qu'ailleurs, pour nous enlever les Dames qui pourroient nous gêner. Je vous laisse, ajoûta le Roi, entre les mains de vos aimables Hôtesses. Vous n'êtes pas moins bien partagés que moi.

SUR la parole du Roi nous nous félicitâmes de notre partage, & nous témoignâmes aux Religieuses, que nous étions du goût de Sa Majesté. Au changement que nous aperçumes sur leurs visages & dans leurs manieres, nous sentîmes, qu'elles n'étoient pas moins aises que nous de l'éloignement du Roi & de la Cour. Elles nous en dé-

dédommagerent le mieux du monde, par mille questions qu'elles nous firent & sur-tout sur nos exercices militaires, en nous mettant à même de leur répondre avec toute la politesse & l'enjouement, dont nous étions capables. Nous passâmes très-agreablement le tems dans cette charmante Abbaye champêtre. On a beau dire, le beau Sexe cloîtré est la plus belle partie des Femmes. Le Cloître en fournit mille, pour une du monde, qui ont dans la conversation tout ce qu'il y a de plus engageant & des sentimens d'une délicatesse infinie. Aussi ne suis-je point surpris qu'on y soit si attaché, quand on y a fait quelque societé.

LE lendemain de cette Fête, je fus agréablement surpris de voir à mon lever un valet de pied dans ma tente, qui me pria de la part de Madame de Maintenon de me trouver à dix heures avant midi dans son appartement. Je m'y rendis à point nommé, sans pouvoir m'imaginer par où je pouvois être connu de cette Dame qui étoit le canal des faveurs du Roi. Ayant été annoncé & introduit, je lui donnai des preuves de mon exactitude pour ses ordres. El-

le

le me répondit, qu'elle n'avoit point d'ordre à me donner, mais qu'elle m'avoit fait prier de prendre la peine de me rendre chez elle, pour lui donner un petit Eclairciſſement qu'elle avoit à me demander. Le Commandant de votre Troupe, reprit-elle, m'a parlé de vous & de votre Famille. Je voudrois apprendre de vous-même d'une maniere plus circonſtanciée, qui vous êtes, & qui ſont Meſſieurs vos Parens.

JE lui dis que mon Nom étoit *Langallery*, & que j'étois un des fruits du mariage de mon pere avec Charlotte-Henriette de Nêmond, au païs d'Engoumois. Après m'avoir fait encore pluſieurs queſtions plus en détail, auxquelles je compris avoir répondu à ſa ſatisfaction, elle me repartit, que j'étois ſon Parent, & même aſſez proche, par ſon Pere le Comte d'Aubigny Gentilhomme Tourangeau, dont la Famille s'étoit multipliée dans la Guyenne. Sentant tout l'avantage de cette Parenté, je lui repliquai avec beaucoup de modeſtie, que l'Honneur que j'avois de lui appartenir me ſeroit dorênavant un Aiguillon pour en ſoutenir la Gloire & un Frein pour m'empêcher d'y déroger. Je

compte

compte sur vos sentimens, reprit-elle: &, pour vous en donner des preuves, je vais de ce pas parler au Roi en votre faveur. Ne manquez pas de revenir demain à la même heure. Elle ajoûta, qu'elle vouloit elle-meme me présenter à Sa Majesté, afin que ma présence lui fît des impressions de ma personne, qui pourroient m'être avantageuses à l'avenir. Je lui répondis comme je devois, & je me retirai content de la Fortune, dans l'espérance de l'heureux sort qu'elle me préparoit.

J'ETOIS alors âgé de trente-six ans ou environ. Ma taille & mon port n'étoient pas des moins passables. J'avois mis tous mes exercices à profit, & je pouvois soutenir favorablement mon entrée par tout. Soit donc que ma Figure lui plût, ou que mon Nom l'eût frapée; je fus dès ce moment dans ses bonnes graces.

IMPATIENT d'aller à mon rendez-vous, je me levai le lendemain au point du jour, pour me repaître des agréables espérances qui m'avoient roulé toute la nuit dans la tête. Quoiqu'elles m'eussent empêché de dormir, elles m'avoient rendu plus fort & plus gai, que

que n'eût pu faire le plus tranquille sommeil, C'est un fait, que le contentement de l'esprit & du cœur sont les principaux pivots de la santé, & le plus prompt remede aux maladies les plus desespérées.

Je trouvai à propos ma puissante Patrone habillée, & prête à faire la démarche dont elle m'avoit permis de me flater. Elle me présenta au Roi, qui, m'ayant regardé assez fixement pour me faire baisser les yeux, jetta ses siens sur Madame de Maintenon, en lui disant, qu'il étoit de son sentiment sur mon compte. Elle lui avoit apparemment parlé de moi en bons termes : & , m'adressant tout de suite la parole, il me dit, qu'il me donnoit une Compagnie de Cavalerie au Régiment Dauphin. Allez Monsieur, ajoûta Sa Majésté, & que votre conduite m'engage à avoir soin de vous. Je répondis, en tirant ma profonde révérence, que je veillerois si bien sur mes actions, que j'espérois qu'aucune ne me rendroit indigne de ses faveurs ; & je me retirai après un signe de tête approbatif, que me donna ma généreuse Patrone.

Dieu sçait si je m'endormis sur les

ro-

roses qu'elle m'avoit cultivées, & que je venois de cueillir ! Je ne perdis pas un instant pour me rendre au Bureau de la Guerre ; & j'y arrivai au moment même qu'on y portoit l'ordre de m'expédier le Brevet. Je le reçus bien vîte, & je sortis dans l'impatience d'apprendre mon sort à mes amis & à mon Lieutenant-Colonel, qui me fit à ce sujet un discours sans aucun trait de pedagogue, & que je n'ai oublié de ma vie.

Il falloit régaler mes Amis. C'est l'usage dans les Troupes. Un certain nombre que j'avois prié à diner au Quartier du Roi, vint me joindre dans ma Tente. Ils furent à peine entrés, qu'un Officier de Madame de Maintenon se présenta, demandant qui de nous étoit *Langallery*. M'étant approché de lui, en lui disant que c'étoit moi-même qui avois l'honneur de lui répondre, il me pria de sortir un moment. Je le suivis à trente pas de ma tente, un peu agité, ne sçachant pas de quoi il étoit question. C'est, me dit-il, de la part de Madame de Maintenon que je vous remets ce paquet : &, après m'avoir souhaité les occasions de mériter de nouvelles

velles faveurs de sa Dame, il se retira. Les jeunes gens sont ordinairement vifs. Je n'en démentis pas le caractére. Le paquet que j'ouvris sans délai, renfermoit quatre cens Louis avec ces mots; C'est pour vous mettre en équipage. Soyez discret, & on aura soin de votre Fortune. Cette leçon me rendit sage. Les Dames exigent de la discretion dans toutes les faveurs, qu'elles font, ou qu'elles procurent. Je fus donc ingrat, s'il ne faut, pour le devenir, que manquer au premier dégré de la reconnoissance, qui est de publier le bienfait. Ma poche fut la dépositaire de mon secret. Je me gardai bien de l'éventer. Le conseil, que m'avoit donné l'Evêque de Montauban mon Oncle, me revint en mémoire, & j'en fis usage. *Ne découvrez jamais*, me disoit-il, *vos Patrons à personne, non pas même aux meilleurs de vos Amis : l'Envie peut vous décréditer auprès d'eux, & vous frustrer de leur protection.*

Je rentrai d'un grand sang froid dans ma Tente, en disant à mes Camarades, que, pour compenser le tems que je leur avois fait perdre à m'attendre, nous en boirions quatre bouteilles de plus. Allons vuider cette affaire, repris-je: elle

elle sera un peu vive, mais moins chaude que celle d'avant-hier. Je leur rapellois l'assaut que nous avions donné, & ensuite descendu, au Fort de la Cassotte. Nous nous mîmes à table à deux heures après midi, & le Soleil nous y vit encore le lendemain trois heures après son lever. Les souhaits pour ma prosperité n'y furent pas plus épargnés que le vin & la joie. Mais, on eut beau vouloir profiter de ma gaieté, pour découvrir la source des faveurs que je recevois, je ne lâchai pas une parole qui pût en donner le moindre indice : & je rompois les chiens, lorsque je voyois qu'ils approchoient trop près du gîte.

APRE'S avoir pris congé de mon Commandant, fait mes adieux à mes Camarades, qui marquerent me regretter, j'allai joindre le Régiment Dauphin qui étoit dans l'Armée d'Observation. Le Colonel, après avoir reçu de bonne grace les respects que je lui présentai, me dit que je serois reçu dans le Régiment l'après-midi, & qu'il lui feroit prendre les armes. Il me tint parole. Tous les Officiers m'en témoignerent leur satisfaction,

CEPENDANT le siége de Namur tendoit à sa fin. (*) L'Armée des Alliés, qui étoit venue jusqu'à Hall, dans l'espérance de le faire lever, s'étant rétirée, nous eumes ordre de marcher du côté de Huy avec douze autres Escadrons & dix Bataillons d'Infanterie, pour enlever tous les fourrages que nous trouverions à quatre lieuës autour de cette ville. Nos ordres furent heureusement exécutés. Il nous en vint de nouveaux pour aller faire la même expédition dans la Hesbaye, jusqu'à Fleurus, mais non sans avoir rendu un combat très-vif où nous perdimes beaucoup de nos gens avant de nous rendre maîtres de ce gros Bourg, situé dans une vaste plaine, fameuse par la sanglante Bataille qui y avoit été donnée auparavant.

IL ne se passa rien de considérable le reste de la Campagne, où j'aye eu quelque part. Ma Compagnie se trouvant un peu délabrée, je partis de l'Armée dès le mois d'Août, pour la remonter, & pour faire quelques Cavaliers. J'arrivai au logis sans y être at-

(*) 1692.

attendu. On y fut agréablement surpris, & de mon arrivée, & de mon avancement. J'en racontai l'Histoire avec toutes les circonstances. On m'écouta, on me félicita ; & je suis sûr que ce commencement de ma fortune fut plus sensible à mes Parens & à mon Epouse, qu'à moi-même. Le present leur répondoit naturellement d'un avenir gracieux.

DEUX mois après mon arrivée, ma femme mit au monde un second fils, qui me dédommagea de la perte du premier. Ce fut un nouveau sujet de joie pour ma famille, & pour nos amis. Toute la Noblesse de la Province nous témoigna y prendre beaucoup de part. La bonne compagnie ne manqua point au logis de tout l'hiver, & les plaisirs n'y tarirent point.

MON Colonel qui avoit appris par quel canal m'étoit venue la Compagnie que j'avois dans son Régiment, eut la politique de me marquer beaucoup d'amitié & de considération. Il m'écrivit lui même à la fin de l'Hiver, que le Régiment devoit faire la Campagne suivante (*) en Catalogne. J'espere, disoit-il

(*) 1693.

il, avoir le plaisir de vous embrasser à Narbonne où je serai le 15. Avril à la tête de ma Troupe. J'écrivis aussi-tôt à M. le Marquis de Sourdis, qui commandoit en Guyenne, pour le prier de m'envoyer une route pour ma Remonte. Je la reçus peu de jours après, & je la fis partir avec un Brigadier de ma Compagnie, que j'avois emmené avec moi pour m'aider à la faire. L'ayant suivie quelques jours après, j'arrivai à Narbonne la veille de l'arrivée du Régiment.

MA Troupe parut belle à mon Colonel. Elle l'étoit en effet, & elle n'avoit pas besoin de mettre sa complaisance à l'épreuve. A peine fumes-nous arrivés en Catalogne, que le Siége fut mis devant Palamos. Ce n'est pas une grande Ville, mais c'est une forte Place. Ce siége fut un des plus rudes & des plus meurtriers de cette Guerre. J'y souffris en toutes manieres. Outre que j'y fus dangereusement blessé à l'épaule dans une sortie, où deux escadrons de notre Régiment, portant la fascine à l'attaque d'un Ouvrage, furent entierement défaits; il n'y eut que mon Lieutenant & moi qui en sortîmes la vie sauve, mais tous deux blessés. L'action fut
des

des plus chaudes. Il n'y eut jamais de ſortie plus furieuſe, & qui ait ſi bien réuſſi aux aſſiégés. Ils comblerent les tranchées, pénétrerent au de-là de toutes les paralleles, renverſerent les Batteries, enclouerent une partie des Canons & des Mortiers, & s'emparerent du reſte qu'ils eurent le tems d'emmener dans la Ville, malgré toute l'Armée qui vint en Bataille à la tranchée, d'où ils ne furent enfin chaſſés, qu'après y avoir fait un grand carnage.

MA Bleſſure me retint dix jours dans ma Tente, où mon Colonel ne manqua pas un jour de me venir voir. Attentif à tout ce qui pouvoit me faire plaiſir, il écrivit, ſans m'avoir prévenu, à Mad. de Maintenon en des termes propres à me ménager la Protection de cette puiſſante Dame. Pour moi, qui étois hors de danger, j'écrivis à mon Epouſe, ſans vouloir l'allarmer en lui apprenant les riſques que j'avois courus. Ma Lettre étoit commune à toute ma famille, où me bornant à lui apprendre ce qui pouvoit leur faire plaiſir, je me contentai de lui faire ſçavoir le bon état de ma ſanté, ſans rien marquer de ma bleſſure qui alloit de mieux

en mieux. Ayant ainsi satisfait ma tendresse, je satisfis ma Politique, en écrivant à Madame de Maintenon d'une façon à lui faire sentir, que la blessure, que j'avois reçue, étoit une preuve du zèle que j'avois pour me rendre digne, & du poste où elle m'avoit avancé, & de la continuation de sa Protection. Sensible à ma reconnoissance, dont elle sentoit bien la générosité, elle l'intéressa en demandant pour moi la Croix de St Louis. Sa Majesté me l'accorda, & y attacha une pension de six cent livres. Nouveau bienfait, qui me donna lieu d'écrire encore à ma femme, pour qu'elle fît part de cette nouvelle à ma famille & à nos amis. Elle étoit exacte à me répondre, & de cette façon nous étions en commerce de Lettres comme Amant & Maîtresse. Nous trouvions les postes moins fréquentes & plus longues que nous ne souhaitions.

Je fus à peine en état d'agir, que de nouveaux travaux se présenterent. Toute la Cavalerie de l'Armée du Maréchal de Noailles fut détachée avec tous les Grenadiers, pour aller débusquer les Espagnols d'un poste avantageux, pour empêcher qu'on ne pût investir Girone. Après

avoir

avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes au point du jour à leurs retranchemens. Nous les attaquâmes vivement sous les ordres de Duplessis-prâlin Lieutenant-Général. La résistance ne fut pas moins vive. Nous fumes repoussés trois fois avec une perte assez considérable de nos Grenadiers. Mais, ayant encore donné un coup de collier, nous les forçames; &, ayant poursuivi les ennemis deux lieuës au de-là, nous nous retranchâmes pour plus grande sureté, en attendant notre Armée qui vint nous joindre le sur lendemain de l'action.

GIRONE fut investi; &, malgré le secours que cette Place recevoit, ou pouvoit recevoir, nous la forçâmes à capituler, sans avoir presque attaqué le Corps de la Place. La garnison eut meilleur quartier que celle de Palamos. Celle-ci fut faite prisonniere, & l'autre sortit avec toutes les marques d'honneur. Cette Conquête ne fut point arrosée de mon sang; mais, un certain point d'honneur, qu'on est encore plus obligé de soutenir dans les Troupes que par-tout ailleurs, m'en fit répandre. J'étois joueur de profession. Une nuit, que je taillois à Pharaon au Quartier général, un de

mes pontes s'avisa de corner un *paroli en quinze & le va.* Peut-être même se méprit-il ; &, sans doute, s'il eût fallu l'en croire. L'ayant prié d'abattre cette corne de campagne, il me répondit, qu'elle étoit faite, & qu'elle tiendroit. Je mis bas le talon ; & éxaminant, sous les yeux des Acteurs & des Spectateurs, les deux colonnes, je lui prouvai clairement, que sa carte ne pouvoit être qu'en paroli. Confondu en bonne compagnie, il m'apella chicanneur ; & il quitta le jeu en jurant, sans doute plus pour la perte qu'il faisoit, que pour l'affront qu'il venoit de s'attirer, & il me menaça par plusieurs hochemens de tête. Je ne répondis rien ; mais, je me proposai aussitôt la vengeance. Craignant que l'occasion ne m'en échapât, je priai un de mes Camarades de donner une ou deux tailles pour moi, feignant d'avoir besoin de sortir. Je suivis mon homme de si près, que je le rencontrai à dix pas d'où nous étions sortis : & lui ayant dit, que je voulois lui fournir l'occasion de se vanger de l'affront qu'il s'étoit attiré, & que je m'étois pressé moi-même d'avoir raison de l'insulte qu'il m'avoit faite, qui méritoit un soufflet sur le champ;

champ ; mais que n'ayant pu le lui donner, je l'avois différé jusqu'à ce moment ; & le lui ayant appliqué en même tems, je mis l'épée à la main. Il dégaina sur le champ ; & la Fortune voulut que du second coup, que je lui portai, il tombât à la renverse. Je voulus lui donner du secours ; mais, au lieu de m'en sçavoir bon gré, il me donna un coup d'épée qui me perça la cuisse d'outre en outre. Je le traitai de lâche, & je tombai à l'instant. Il se traîna jusqu'à moi à dessein de m'égorger. Je me défendis avec toute la vigueur dont j'étois capable. Notre combat fut opiniâtre & long. Il auroit eu infailliblement des suites funestes pour l'un ou pour l'autre, & peut-être pour tous les deux, si trois Officiers qui passoient ne nous eussent apperçus. Ils nous séparerent aussi-tôt : & ayant reconnu mon Adversaire pour un de leurs Camarades, deux d'entr'eux le ramenerent, ou le porterent, comme ils purent ; & le troisiéme m'aida à me relever, & me soutint jusqu'à ma Tante, où j'arrivai fort affoibli par la perte que j'avois faite de beaucoup de sang. Un de mes valets, qui n'étoit pas mal-adroit, banda ma plaie, & en étancha le sang,

tandis qu'un autre alla chercher notre Chirurgien. Un verre d'eau que je pris, & qui est ſans contredit ce qu'on peut prendre de mieux en pareille occaſion, calma mes eſprits furieuſement agités, & me rappella les forces. Cet Officier, curieux de ſçavoir le ſujet de notre Querelle, voulut l'apprendre de ma bouche. Je lui en fis l'Hiſtoire; à quoi il répondit, que j'avois eu à faire au plus mauvais joueur de l'Armée, & ſi intéreſſé, qu'il ne prétendoit jamais perdre. C'eſt, dit-il, un Capitaine de notre Régiment, qui étoit celui de Picardie, homme de condition, & brave. Ses vrais amis lui ont toujours conſeillé en vain de renoncer au jeu, où il ne manqueroit pas de ſe faire de mauvaiſes affaires. Il s'eſt repoſé ſur ſon adreſſe & ſur ſa valeur; mais je vois bien, ajoûta-t-il, qu'il a compté ſans l'hôte. Il me quitta pour l'aller voir, ne doutant pas ſur ma parole qu'il ne fût bleſſé dangereuſement.

Le Chirurgien étant enfin venu, & ayant examiné ma bleſſure avec toute l'attention poſſible, m'aſſura qu'elle n'auroit aucune ſuite fâcheuſe. Je viens, reprit-il, de panſer un Capitaine de Picardie

cardie, qui est blessé à mort : son coup est dans la poitrine ; & s'il n'en perd pas promptement la vie, il languira jusqu'à la mort qu'il doit attendre en deux ou trois ans. Il est hors d'état de servir. Il ajoûta, que comme il passoit près de la Tente de cet Officier, il avoit entendu murmurer contre le Chirurgien du Régiment, qu'on ne pouvoit trouver nulle part, & que l'humanité l'avoit porté à lui offrir son ministere.

CET habile garçon pronostiqua fort juste. J'avois le sang bon. Ma blessure fut guerie en moins de huit jours. Mon Adversaire, ayant échapé la mort comme par miracle, quitta son poste & le service pour toujours, & se retira en Poitou dans une de ses terres, où elle l'enleva après y avoir langui deux ans, laissant un exemple, que tous les Joueurs devroient avoir sans cesse devant les yeux. Ce n'est rien, pour ainsi dire, que la perte d'une vie qui doit prendre fin ; mais c'est une perte irréparable & précieuse, que celle de l'honneur, qui doit être immortel. Le Service est une belle Ecole. Il n'en est point où l'on apprenne mieux à vivre avec honneur. Cependant il est si délicat dans

ce métier, que la moindre atteinte le blesse mortellement. Telle a été la Politique entragée des hommes de nous y avoir rendus si sensibles. Il est souvent aussi ridicule, que la gloire d'être tué d'un coup de canon. Cela s'appelle mourir dans le lit d'honneur, comme s'il n'étoit pas plus naturel de vivre sur un fumier, que de s'abreger les jours & de trouver une gloire insipide dans une mort précoce. Quelque dénaturée que soit cette Maxime, je n'en ai pas été moins antiché que tous ceux de ma profession; & si j'en ai connu l'absurde, c'est dans mes infortunes que j'ai puisé les lumieres qui m'ont éclairé sur cet abus, ainsi que sur toutes les autres erreurs ridicules, que le monde adopte & pratique avec fureur.

Les progrès que nos Troupes firent cette année en Catalogne, furent si grands, que le Roi d'Espagne craignit avec raison, qu'ils ne fussent poussés plus loin. On fit des propositions de paix, qui, ne convenant point au Roi, ne furent point écoutées. La Guerre alla toujours son train. Notre Armée se fortifioit de jour en jour par les nouveaux Corps qui venoient la joindre; &

malgré

malgré les grosses Armées qu'il falloit que Sa Majesté opposât en Flandre aux Alliés de l'Espagne, nous reçumes un renfort de vingt-mille hommes, qui nous rendit maîtres de la Campagne. C'est le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur son Ennemi. Il est ainsi privé des vivres qui pourroient épargner ses magasins, & l'empêcher d'être en proie à la disette. Le plus grand ennemi, & le plus difficile à vaincre, c'est la faim. Il n'est point de valeur qu'elle ne surmonte.

L'HIVER approchant, on pensa à mettre les Troupes en quartier. Une partie en hyverna dans nos conquêtes, & l'autre fut distribuée dans le Roussillon, & dans les Provinces voisines. Cependant le Roi ne voyant encore aucune apparence de Paix, fit une augmentation de quinze Régimens d'Infanterie & de huit de Cavalerie. Le commerce, que j'avois entretenu avec ma puissante Patrone, ne lui permit pas de m'oublier dans cette occasion. L'Evêque de Montauban, mon Oncle, qui étoit à Paris, alloit souvent faire ma Cour à Madame de Maintenon. Il lui apperçut tant de penchant à me rendre service, qu'il

ne balança pas à lui demander un Régiment de Cavalerie pour son Neveu. Elle en fut un peu surprise, ne croyant pas que je fusse en état de faire cette dépense, ou ne sçachant pas qu'il en coûte peu, dès qu'on sçait se tirer d'intrigue. Quoi qu'il en soit, elle m'en obtint le Brevet (*), que je reçus à Perpignan. J'en partis sur le champ, aussi aise d'aller voir mon Epouse, que flaté des Titres de Colonel & de Mestre de Camp. Elle étoit accouchée depuis deux mois d'un gros garçon, vrai enfant de l'Amour. Elle me marqua cette nouvelle de sa propre main.

MON arrivée augmenta la joie de mes Parens; mais l'effet le plus agréable qu'elle fit à mon goût, fut d'accélérer la convalescence de ma femme, que ma présence sembla rajeunir. J'apportai moi-même au logis la Nouvelle de mon avancement, auquel on ne s'attendoit pas si-tôt. L'Evêque de Montauban, qui m'avoit envoyé mon Brevet à l'Armée, m'avoit aussi écrit qu'il avoit ordonné à son Fermier de me faire toucher dix mille francs. Je n'avois pas jugé à propos

(*) 1694.

pos d'en parler à mes parens, avant qu'ils ne fussent entre mes mains. Le Receveur des Tailles d'Engoulême me les ayant comptés à moi-même, tandis que j'étois en cette ville, pour y choisir des Officiers qui fussent en état de contribuer à la dépense qu'il me falloit faire, je m'en retournai au logis, pour en apprendre la Nouvelle à ma famille. Mon Pere en eut d'autant plus de joie, que ce supplément à la dépense, qu'il auroit été obligé de faire, la diminuoit de beaucoup. Il est certain qu'il n'auroit pu la faire entiére sans s'incommoder. Il étoit riche en terres, mais il n'étoit pas en argent; &, lorsqu'il faut en faire en ce pays-là, rien n'est plus difficile & plus embarassant. Si l'on est pressé de vendre quelque terre, ceux, qui se présentent pour l'acheter, n'en offrent pas la moitié de sa valeur. Le present, que M. de Nêmond venoit de me faire, délivroit mon Pere de toute inquiétude. Il fit si bien, qu'en boursillant dans la famille, il me fit une somme de huit mille livres, qui, jointe à la premiére, égaloit le calcul de la dépense qu'il me falloit faire pour lever mon Régiment, & pour le mettre en état d'entrer en Campa-

gne au mois de Mai de l'année suivante.

DEUX vieux Cavaliers, que j'avois emmenés avec moi, & qui m'avoient été accordés de bonne grace par mon Colonel, seconderent efficacement mes soins. Je les fis tous deux Maréchaux de Logis, & j'en envoyai un à Saintes, & l'autre à Engoulême, pour engager du monde. Cependant je me tranquillisois dans le sein de ma famille, dont mon Epouse faisoit la plus douce consolation. Elle étoit chérie de toute la Noblesse de la Province. Sa vertu la rendoit respectable. Elle avoit en un mot l'estime de tous ceux qui la fréquentoient.

LE bruit s'étant bientôt répandu en Engoumois, en Périgord, & en Saintonge, que je levois un Régiment, attira au logis les jeunes Gentilshommes de ces Provinces. Parfaitement instruit de leurs qualités personnelles & de leur bien, je leur donnai des postes convenables dans mon Régiment. J'engageois ceux qui me demandoient des Compagnies, à en faire toute la dépense, leur laissant le choix de leurs Lieutenans, de leurs Cornettes, & des Maréchaux de Logis. Ces postes, qu'*ils* ne don-

donnoient point gratis, les aidoient à faire une partie de leurs frais, & les en indemnisoient même quelquefois entiérement. Après les avoir tous remplis de très-bons sujets, j'en envoyai la liste à la Cour dans une Lettre de remercîment que j'écrivis à ma Patrone, la priant de la donner elle même au premier Ministre. La précaution que j'avois eue de joindre des Certificats autentiques de Noblesse, des mœurs, & des biens des Sujets que je proposois, ne manqua pas de me faire expédier promptement leurs Brévets pour les postes qui leur étoient destinés. J'avois choisi pour Major le Lieutenant de la Compagnie de mon Lieutenant-Colonel, & pour Aide-Major & Lieutenant de ma Compagnie un Cornette de mes Amis dans le Régiment que je quittois. Madame de Maintenon nomma elle-même un de ses Parens de Poitou, nommé d'Aubigni, pour mon Lieutenant-Colonel. Elle me fit l'honneur de m'écrire, pour me prier de l'accepter. On n'aura pas de peine à croire, que j'eus un plaisir infini de le recevoir de la main de la plus puissante Dame qui fut peut-être jamais dans l'Europe. J'avois laissé en blanc, par une

Politique auſſi fine que polie, ce premier poſte, en lui marquant, qu'elle me feroit plaiſir de le remplir. C'étoit la moindre preuve que je puſſe lui donner de ma reconnoiſſance.

TOUTES ces meſures étant priſes, je donnai tous mes ſoins pour que mon Régiment fût vîte complet & exercé. J'y mis ſi bon ordre par les Lettres preſſantes que j'écrivis fréquemment aux Officiers, qu'il fut habillé, monté, équipé, en un mot, prêt d'entrer en Campagne, plus d'un mois avant la ſaiſon. La promptitude, avec laquelle mon Régiment fut formé, me fit comprendre l'étendue de la puiſſance du Roi. Outre les Milices qu'il peut lever ſans nombre, pour ainſi dire, en moins d'un hyver, il n'a qu'à créer de nouveaux Régimens, & en expédier les Brévets à la Nobleſſe du Royaume, pour avoir en très-peu de tems des Armées nombreuſes. Ce ſont les effets du Deſpotiſme, ou du Gouvernement Monarchique, comme on voudra l'entendre, qui eſt ſans contredit le plus avantageux à une Nation qui aime la Guerre. Que le Gouvernement Monarchique ſoit, ou non, le plus ancien,

c'eſt pour lui une foible prérogative. Ce qui forme un préjugé bien plus conſidérable en ſa faveur, & j'oſe même dire une démonſtration, c'eſt qu'il rend les reſſorts de la ſociété plus ſimples, & qu'il rapproche l'ordre politique de celui que la Nature a elle même établi dans chaque famille. On a beau dire, qu'une certaine Liberté, qui diſparoit dans le Gouvernement monarchique, a formé le Héroïſme du tems paſſé, on ne peut diſconvenir, que les Etats plus conſidérables par leurs forces & par leur étendue éxigent moins de leurs Citoyens ces eſpeces de convulſions héroïques; &, pour m'expliquer plus clairement, ce n'eſt point une moindre Liberté, qui a fait diſparoître cette élévation dans les ſentimens. La corruption l'avoit déja détruite dans tous les cœurs. La Politique devoit alors ſe ſervir des Richeſſes, pour établir le bonheur des Sociétés, comme elle s'étoit auparavant ſervie de la Pauvreté. Un Gouvernement, fondé ſur les mêmes Maximes que celui de Sparte ou de Rome, ne feroit pas revivre aujourd'hui les anciennes Mœurs. Elles feront éternellement inconnues dans la pratique, à moins que

par

par une révolution qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir, les Arts ne ſe perdent, & que par une ſuite de faits & d'événemens, qu'il ſeroit abſurde d'appréhender, les hommes ne ſe retrouvent dans les mêmes circonſtances que les Spartiates & les Romains. Les mêmes qualités, qui avoient fait d'abord des Héros pour la Patrie, n'y produiſoient plus que des Ennemis domeſtiques, ou des Citoyens inutiles. Plus les hommes ſont invités à violer les Loix, & expoſés à ignorer la relation qu'il y a entre leur bonheur particulier & celui de la ſociété entiére, plus il eſt néceſſaire qu'il s'éleve une Puiſſance ſupérieure, qui en reſſerre les parties prêtes à ſe ſéparer, qui donne une nouvelle force aux loix; & qui, par un nouvel ordre de Police, ſuplée aux vertus que donnoit naturellement la Pauvreté, & contraigne ſans violence le Citoyen riche & le Citoyen pauvre, que la différence de leur Fortune diviſe, à aimer également la Patrie. C'eſt ſans doute ce que vouloient exprimer tous les (*a*) Hiſtoriens an-

(*a*) *Non aliud diſcordantis patriæ remedium fuiſſe, quam ut ab uno regeretur.* Tacit. Ann.

anciens, quand ils disoient, que les Romains ne pouvoient subsister qu'en passant sous le Gouvernement monarchique.

LES plaisirs s'étant continuellement succédés les uns aux autres au logis pendant l'Hiver, j'en partis à la tête de mon Régiment (*), que je fus joindre à Bergerac, où étoit le Quartier d'Assemblée. Mr. le Marquis de Sourdis, Commandant en Guyenne, s'y rendit le lendemain de mon arrivée, pour le passer en revue. Il le trouva beau, & en rendit un compte avantageux à la Cour. La route, qu'il avoit reçue du Bureau, & qu'il me mit en main, le conduisoit à Narbonne, où il devoit attendre de nouveaux ordres. De sorte que je restai dans l'incertitude sur sa

Ann. L. I. Je pourrois ajoûter mille autres passages à celui-là. Je me contente de rapporter ce que dit Florus en parlant d'Auguste. *Sapientia sua atque solertia perculsum undique & perturbatum ordinavit imperii corpus, quod ita haud dubio nunquam coire & consentire potuisset, nisi unius præsidis nutu, quasi anima & mente, regeretur*, L. 4.

(*) 1695.

ſa deſtination. La Guerre, qui étoit également allumée en Piémont & en Catalogne, me permettoit de douter ſur lequel des deux théatres nous irions figurer. Ils m'étoient également indifférens par eux-mêmes. Mais, la proximité de ma famille m'auroit rendu la Catalogne plus agréable. Ayant donné la route au Lieutenant-Colonel, j'accompagnai M. de Sourdis à Bordeaux. C'eſt une Ville de jeu, de bonne chere, & le ſéjour des plaiſirs. Je m'y ouvris une agréable carriére, ne négligeant aucune occaſion de me divertir. Ce Seigneur m'en procuroit ſouvent en toutes ſortes de goûts. Sa Table étoit nombreuſe & délicatement ſervie. On y jouoit ordinairement après le diné; mais, le jeu étoit la nuit chez Madame Braſſié, femme d'un mérite diſtingué, qui joignoit un eſprit ſupérieur à une politeſſe peu commune. J'y ſoupois réguliérement en compagnie des Amis & des Amies particuliers du Seigneur & de la Dame. Rien n'étoit mieux aſſorti que cette Société. Le Sexe n'eſt généralement pas beau en cette Ville; mais il n'y en a point de plus vif, ni qui ait plus d'eſprit & de politeſſe. Les Da-

mes y jouent auſſi gros jeu que les Cavaliers les plus gros joueurs de profeſſion : & ce n'eſt pas peu dire ; car le lanſquenet, qui étoit le jeu ordinaire, s'y jouoit aux quatre Louis *parti forcé*, & aux dix Louis de *belle*. J'étois aſſez heureux, & je ne le fus pas moins à Bordeaux. Le jeu étant ma paſſion dominante, on ne doit pas trouver étrange, que je ne régale pas le Lecteur de quelques Avantures galantes. Je ne pourrois que les emprunter, ſi j'en racontois dans ces Mémoires, pour leur donner l'agrément de la diverſité. En voici une des plus tragiques qui ſe paſſa pendant le ſéjour que je fis en cette ville. Elle y fit voir un Monſtre de Nature, au milieu du Peuple du monde le plus affable & le plus officieux.

MR. Daléme, Conſeiller à la grand Chambre du Parlement, un des Juges les plus intégres & les plus éclairés du Royaume, avoit deux fils que lui avoit laiſſé ſon épouſe en mourant. L'Aîné, ce qui eſt aſſez ordinaire parmi la Nobleſſe, étoit l'objet de la plus tendre attention de ce malheureux Pere. N'ayant jamais pu ſe réſoudre à l'éloigner de ſa maiſon, il lui avoit donné un Précep-

teur

teur, dont ſelon les apparences il ne ſuivit point les leçons. Le Cadet fut envoyé à Condom en penſion chez Meſſieurs de l'Oratoire, qui y élevent auſſi-bien la jeuneſſe que dans aucun Collége de l'Europe. Malheur pour le Pere d'avoir privé ſon Aîné de l'éducation qu'il y auroit reçue, beaucoup meilleure ſans doute que celle qu'il lui avoit lui-même donnée, ou procurée ſous ſes yeux. Cet Enfant gâté, qui donnoit l'eſſor à toutes ſes paſſions, & ſur-tout au jeu qui étoit ſa paſſion favorite, trouvoit de quoi ſe ſatisfaire, au gré de ſes deſirs, dans la bourſe de ſon Pere, qu'il lui tenoit toujours ouverte. Quelque bonne que fût la Table chez lui, il y mangeoit rarement, pour ne pas perdre de vue une compagnie de Libertins, qui lui avoient corrompu les mœurs. Il jouoit gros jeu, & n'étoit pas heureux; mais, il ne s'en embaraſſoit guére: le cofre-fort de ſon trop tendre pere étoit ſa reſſource.

De l'humeur dont il étoit, ce fils dénaturé, il étoit déja raſſaſié & peut-être dégouté des plaiſirs groſſiers de la vie, à un âge où les autres commencent à les connoître. Il n'avoit que dix-huit ans, lorſqu'il les ſcella par le plus énor-

énorme de tous les crimes. Les jours, qu'on nomme jours gras en France, c'est-à-dire les six derniers jours du Carnaval, sont aussi des jours d'une débauche excessive. Bacchus & Venus sont les deux Divinités qui président à ce tems-là. Le Mercredi, veille du Jeudi gras, Mr. Daléme donna mille écus à son fils pour passer le reste du Carnaval, avec encore plus de dépense qu'il ne l'avoit commencé & continué. Il avoit tout lieu de croire que cette somme étoit plus que suffisante; & son fils, qui répandoit l'argent comme de l'eau, n'en eut pas assez. Il sé trouva le lendemain au soir au dernier sou. Quelques preuves qu'il eût de l'excessive bonté de son pere, il eut honte de lui en demander. S'étant donc rétiré le Jeudi gras avant la nuit, il demeura dans son appartement, s'occupant à lire, ou plutôt à réfléchir sur les mesures qu'il venoit de prendre pour faire assassiner son trop bon Pere. Il avoit séduit deux Soldats de la garnison du Château Trompete, & deux garçons cordonniers, & les avoit engagés à force d'argent à être les Ministres de son crime. L'heure & le rendez-vous étoient donnés.

LE valet-de-chambre alla apprendre au pere, que son fils étoit au logis. Le bonhomme, agréablement surpris, envoya lui demander s'il pouvoit espérer sa compagnie à soupé. Le fils vint lui-même répondre à son pere, qu'il auroit cet honneur-là. Ha, mon cher fils, lui répliqua-t-il, que je vous sçais bon gré du sacrifice que vous me faites de votre compagnie ordinaire, plus agréable à votre âge que la mienne! & il ajoûta, que pour commencer à lui en tenir compte il alloit lui rendre sa compagnie meilleure, en faisant prier à souper une Dame veuve de son quartier, qui avoit une fille & une niéce qui passoient pour deux des plus aimables Demoiselles de la Ville. Il les fit appeller en effet; & elles s'y rendirent au même instant dans le carosse qu'il leur avoit envoyé. En tout autre tems, ce jeune homme se seroit certainement trouvé dédommagé de toute autre compagnie; mais, pouvoit-il la gouter en ce moment, que son cœur étoit infailliblement déchiré par mille remords anticipés du parricide qu'il avoit concerté?

M. DALEME s'appercevant, malgré l'agréable Compagnie, de l'inquiétude de son

ſon fils, marquée ſur ſon viſage & dans ſes manieres, en devint lui-même inquiet; & ne pouvant languir dans l'incertitude, il pria la Dame, avec qui il étoit familier, de l'excuſer s'il quittoit pour un moment la compagnie. J'ai dit-il, quelques ordres de conſéquence à donner à mon Sécrétaire: je ne puis les confier qu'à mon fils. Ce Sécrétaire ne logeoit point dans la maiſon. Ayant donc prié ſon fils de le ſuivre, il le mena dans un ſalon ménagé dans une autre corps de logis, & le pria en grace de calmer ſon inquiétude, en lui diſant au vrai quelle étoit la cauſe de la ſienne. Le fils lui répondit ſans héſiter, qu'il n'étoit nullement inquiet, & qu'il n'avoit même aucun ſujet de l'être. Je ſuis, reprit-il, ſi fatigué des longues veilles que j'ai faites ces derniers jours, que je me ſuis réſolu de m'éloigner cette nuit de toutes les Compagnies où j'étois prié, à deſſein de me refaire par le ſommeil; outre que vous croyant ſeul, Monſieur, ajoûta-t-il, j'ai voulu vous faire compagnie à ſouper. Le peré l'embraſſa, & répandit quelques larmes de reconnoiſſance & de joie, dont il baigna ſon viſage. Le fils en verſa auſſi, qui ne furent

rent pas moins douces pour le Pere, que celles qu'il avoit lui-même versées ; & ce bon homme reprenant la parole le pria de lui dire hardiment s'il avoit besoin d'argent. Ne déguisez point, lui dit-il, en avez-vous ? N'avez-vous pas perdu celui que je vous donnai hier au matin ? Voilà la clef de mon Cabinet, reprit-il en la lui offrant, allez prendre la somme dont vous croirez avoir besoin. A quoi le misérable Enfant repliqua, qu'il n'en avoit pas besoin.

Qu'est-ce que le Cœur de l'Homme, quand une fois l'Impiété y a pris racine ? La tendresse d'un si bon pere ne put attendrir ce fils, ni le faire rentrer dans son cœur, pour y étouffer le feu sacrilége que ses aveugles passions y avoient allumé : elle ne fit que l'endurcir & le refroidir plus que le marbre & le bronze. Le Ciel lui faisoit naître une si belle occasion de renoncer à son dessein barbare, sans qu'il la mît à profit. Son crime n'étant que concerté, il n'étoit rien de si facile que de le rétracter. Etoit-il arrêté par les récompenses qu'il avoit promises aux Assassins dont il

s'é-

s'étoit assuré ? Il n'avoit qu'à prendre l'argent nécessaire pour les satisfaire, puisqu'il le pouvoit ; & sur-tout avouant à son pere, qu'il avoit dépensé celui qu'il lui avoit donné la veille. Ces coquins tout scélerats qu'ils fussent, auroient indubitablement été plus aises d'être récompensés du service inhumain qu'ils lui avoient promis, que de l'avoir effectué par un crime si noir. Point du tout ! Il ne fit aucune réfléxion : la raison & l'humanité l'ayant abandonné, il n'étoit pas capable d'en faire.

Ce fils dénaturé, & ce pere trop tendre, rejoignirent leur compagnie. Le soupé fut servi, mais il se fit dans une triste taciturnité. En vain les aimables Demoiselles, naturellement vives & gaies en conformité du climat, tâcherent d'entrer en conversation, de l'égayer, & d'y engager le fils en particulier : elles ne purent y réussir. Elles sçavoient pourtant, qu'il étoit ordinairement d'un humeur enjouée ; aussi furent elles étonnées de le voir si morne & si froid. C'est ainsi que se passa la soirée ; ce qui obligea les Dames à se retirer après les onze heures. Il fallut même, que le pere fît ressouvenir son

 fils

fils, que la politesse exigeoit qu'il les allât remener chez elles. A son retour, il rentra dans l'appartement de son Pere. Il prit congé de lui, & lui souhaita une bonne nuit, tandis qu'il se disposoit à lui causer la plus cruelle de sa vie, par le martyre qu'il lui avoit préparé.

S'ESTANT retiré dans sa chambre, il ne se coucha point; mais ayant renvoyé son laquais, il éteignit un de ses flambeaux, & se mit à lire à la faveur de l'autre. Tout le monde se coucha dans la maison. Chacun étoit dans son premier sommeil, qui est ordinairement le plus profond, & c'étoit le moment qu'il avoit fixé pour arracher cruellement la vie au meilleur de tous les peres. Les quatre assassins, n'ayant pas manqué l'heure, donnerent au Fils le signal de leur arrivée. Il courut nuds pieds leur ouvrir la porte cochere, & les introduisit dans la Cour; &, ayant fermé la porte, il les mena dans une écurie où étoit une échelle à bras, qui servoit à monter au grénier à foin. Il l'appliqua lui-même à une des fenêtres de la chambre de son infortuné Pere, y monta, y détacha un carreau de vîtres, repoussa le volet; & ayant ouvert la fenêtre, il alla ouvrir

la

la porte de la chambre, où le Pere avoit toujours l'inutile précaution de se renfermer. Les Assassins qui l'y attendoient selon ses ordres entrerent aussi-tôt. Ils s'approcherent du lit du malheureux bon homme, à la faveur du flambeau que portoit le fils. Les premiers coups que reçut cette innocente victime, ce fut un coup de bayonnette dans la gorge, & un autre au-dessous du cœur. Ce pauvre homme, si vivement piqué, s'éveilla en sursaut. Le premier mouvement qu'il fit, fut pour saisir un pistolet ou son épée, qui étoient à côté de son lit. Il y auroit même réussi ; mais, voyant son fils à la tête de ses meurtriers, il perdit ses forces qu'il avoit conservées malgré la perte de beaucoup de sang. Et, lui ayant jetté un coup d'œil des plus touchans, il lui tint ce langage attesté par les Assassins même sur l'échaffaut, où ils furent rompus vifs bientôt après. Ah ! mon fils, lui dit-il, d'une voix foible & prête à s'éteindre, que vous ai-je fait, pour me traiter si cruellement ? Accordez-moi la vie, il n'en sera jamais parlé. Il n'est plus tems, répondit l'horrible Monstre ; l'Affaire est trop avancée : a-

 che-

chevez-la, ajoûta-t-il parlant aux Assassins, qui, pendant que le Pere avoit parlé, n'avoient pas laissé de lui donner plusieurs coups d'une Haleine, que les Cordonniers appellent *passe-talon*, dont il avoit évité la plûpart, en faisant une résistance vigoureuse. Le fils n'eut pas achevé de parler, que les Assassins, s'étant partagés, borderent le lit des deux côtés & aux pieds, lui saisirent les bras & les jambes. Mais cet homme, qui étoit vigoureux, s'étant dégagé, saisit à son tour les plis de l'habit de son fils, qu'il ne quitta pas même en expirant. Achevez vîte, s'écria alors le fils d'une voix de furie? Il fut obéi. Un des Garçons Cordonniers lui enfonça sa grosse & longue Haleine dans le cœur. C'est ainsi que périt ce malheureux pere, sous les yeux, &, pour ainsi dire, par les mains d'un fils qu'il avoit trop aimé.

IL ne fut pas possible de débarasser l'habit du fils des mains du Pere. On n'eut d'autre ressource, que de couper l'étoffe, & de lui arracher par morceaux la piéce qu'il tenoit. Cette scene des plus tragiques ayant pris fin, le fils sortit de la chambre par la fenêtre après

voir fait sortir les Ministres de son inhumanité par la porte, qu'il eut soin de fermer aux verroux, comme il l'avoit trouvée, & comme elle l'étoit ordinairement. Ayant laissé l'Echelle appliquée à la fenêtre, & la porte cochere ouverte & presque forcée, pour insinuer que le coup avoit été fait par des Assassins étrangers; sans que personne de la maison en fût complice. Ces mesures prises, il se retira le plus doucement qu'il put dans son appartement. Il se coucha: mais, je ne sçais si Morphée n'eut point trop d'horreur de ce crime, pour se familiariser avec ce barbare parricide.

IL dormit, ou feignit de dormir, ou du moins il demeura couché, jusqu'au lendemain vers les neuf heures avant midi, qu'on alla frapper à sa porte pour lui apprendre que son Pere, contre son ordinaire, non seulement n'étoit point levé pour aller au Palais, où il ne manquoit aucune séance, mais pour l'informer encore, qu'on avoit en vain frapé plusieurs fois à la porte de sa chambre, sans qu'il eût répondu. On l'informa encore de l'état où l'on avoit trouvé la porte, & que l'échelle du grenier à foin étoit appliquée à la fenêtre de la

chambre de ſon Pere. Ah! mon Dieu! s'écria-t-il en ſe mettant ſur ſon ſéant, que ſera ceci? Et, s'étant levé avec précipitation, il parut très-alarmé, & s'en alla accompagné des Domeſtiques, qui étoient accourus, fraper violemment à la porte du bon homme, appellant ſon cher Pere de toute l'étendue de ſa voix. Le malheureux infame, ſçachant bien qu'il ne recevroit point de réponſe, ceſſa de fraper & de crier. Il fit auſſi-tôt appeller un Serrurier pour lui faire ouvrir la porte, qu'il fallut indiſpenſablement enfoncer. Il entre, affectant d'être ſaiſi de crainte, dans la chambre, où le ſuivent ſes Domeſtiques effrayés. Il s'approche du lit, en tire les rideaux, qu'il avoit fermés lui-même; &, voyant le cadavre de ſon bon Pere nageant dans ſon ſang, il ſe jetta ſur lui à corps perdu, & l'inonda de larmes en l'embraſſant, regrettant d'une voix entrecoupée de ſanglots la vie d'un Pere, qu'il diſoit lui être très chere. Quel cœur! Quelle abominable impieté aux yeux du Ciel & de la Terre! Les foudres & les carreaux d'un Dieu vengeur du crime étoient-ils donc épuiſés, puiſqu'il n'en fut point à l'inſtant écraſé? Non, la peine

peine eût été trop douce. Le Ciel l'a laissé vivre, & n'a pas encore terminé ses jours, pour qu'il soit plus long-tems rongé & dévoré par les remords cuisans que lui cause son parricide.

Le bruit s'en répandit bientôt dans la Ville. La maison du défunt fut en un moment remplie de ses parens & de ses amis. Le fils dénaturé sçavoit si bien se contrefaire, qu'on n'auroit jamais pensé qu'il eût eu quelque part à l'Assassinat de son Pere. Monsieur le Comte de la Trene, premier Président au Parlement de Guyenne, & Beau-Frere du Défunt, l'ayant appris au Palais, étant sur son siége, le quitta brusquement, monta dans son carrosse, & s'en alla au grand trot voir son Neveu, qui, continuant à jouer son rôle, se jetta éperdûment au cou de son Oncle, en le priant de lui tenir lieu dorénavant du Pere qu'il venoit de perdre. Après l'avoir écouté fort attentivement, & avoir entendu de sa bouche, non les circonstances de l'Assassinat de son Pere, mais les suites, ce premier Ministre de la Justice fit d'abord arrêter & emprisonner séparément tous les Domestiques. Il alla ensuite les questionner chacun en particulier dans leur pri-

son ; & ayant senti dans les réponses qu'ils lui firent, que son Neveu pouvoit n'être pas innocent, il retourna chez lui, & lui avoua en deux mots, que les Domestiques donnoient quelques atteintes à son innocence. Si vous êtes coupable, lui dit-il, sauvez-vous au plutôt; & si vous êtes innocent, suivez-moi: constituez-vous prisonnier au Palais, pour vous purger de tout soupçon. Le scélérat se récria fort de celui que son Oncle paroissoit avoir contre lui. Il gémit, il pleura, & prit cent fois Dieu à témoin de son innocence: il l'assura même, qu'il vengeroit, ou depenseroit, s'il le falloit, tout son bien, pour venger la mort de son Pere. Mais toutes ces apparences ne persuaderent point ce Juge pénétrant. Il s'en alla dîner, bien résolu de retourner ensuite dans les prisons, pour examiner plus sérieusement les Domestiques. Cependant, le Parricide, accablé de remords, se voyant presque découvert, profita de cet avertissement & du tems. Il enleva tous les joyaux de feue Madame sa Mere, & dix mille écus qu'il trouva dans le Cabinet de son Pere, & prit la poste sur le champ, s'étant déguisé par un emplâtre qu'il s'appliqua sur

un

un oeil, & s'en alla en Espagne, où il entra d'abord dans les Troupes sous un nom emprunté. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre coupable. On serra les pouces aux Domestiques prisonniers. Le hazard fit découvrir les Assassins. Le Procès fut fait, l'Arrêt fut prononcé, ils furent executés avec un des Domestiques qui avoit été complice; & le malheureux fils subit en effigie le supplice de la roue & du feu. Son Arrêt, & les circonstances de son exécrable parricide furent gravés sur le bronze, en perpetuelle mémoire, sur une pyramide de marbre que la Cour ordonna d'élever sur le Quai près d'une des Portes de la Ville, le long de la Riviere, où est le Port le plus fréquenté. Belle matiere à réfléxions pour les enfans qui abusent de la tendresse de leurs Parens, & pour les peres & meres, dont l'amour aveugle & excessif cause la perte des enfans.

CETTE horrible Scene, dont la Ville de Bourdeaux rougit encore d'avoir été le théatre, ne laissa pas d'y troubler, & suspendre même les plaisirs. Toute la Ville étoit, pour ainsi dire, en deuil. On ne pouvoit refuser des larmes au récit

qui s'en faisoit dans toutes les compagnies. J'en fus touché sensiblement, & peut-être plus que bien d'autres ; mais ma passion dominante pour le Jeu ne cherchoit pas moins à se satisfaire. Je ne sçais si la raison ou l'intérêt ne l'eussent point moderée, si je n'y eusse pas trouvé mon compte. Je partis de Bourdeaux au commencement du Printems, en profit de mille Louis, toute dépense faite. Cette somme me mit en état de figurer pendant la Campagne.

A peine je fus à Narbonne, où mon Régiment attendoit ses ordres, qu'ils arriverent. Nous fumes destinés pour l'Armée de Monsieur le Maréchal de Catinat en Piémont, où la Guerre se fit très-vivement. Cette Campagne fut glorieusement marquée pour la France, par la Victoire que nous remportames (*) à la Marsaille. Les Ennemis vinrent nous y attaquer, lorsque nous nous y attendions le moins. Leur Armée étoit de trente mille hommes ; & la nôtre n'étoit composée que de dix-huit mille. Le premier choc nous fut très-desavantageux. La Cavalerie, qui étoit

(*) 1693.

étoit presque toute nouvelle, plia, & se mit en desordre. Monsieur de Pracontal, Lieutenant-Général, qui commandoit cette Aîle, qui étoit la droite, se donna d'inutiles mouvemens pour l'arrêter. M'ayant apperçu, il me pria de tâcher de la rallier. Je courus à toute bride, & si vîte, en criant *halte*, *halte*, que je la devançai; & l'ayant arrêtée tout court, je la rassurai, en lui faisant accroire, que l'Aîle gauche avoit la Victoire, & qu'il ne tenoit qu'à nous de la gagner. Elle me suivit au grand trot très-bien ralliée. Pracontal en reprit le commandement, & nous ayant mené du même train à l'Ennemi, nous l'enfonçames, & nous reprîmes le terrein que nous avions perdu.

NOTRE habile Général, qui ne manquoit pas de mettre à profit tous les avantages que lui pouvoit procurer le hazard, s'étant apperçu que son Armée étoit au-dessous du vent, & que cette circonstance nous arracheroit infailliblement la Victoire, il fit faire un quart de conversion à toute l'Armée, qui par ce mouvement gagna le dessus du vent, qui étoit extrémement fort. La terre étoit seche & sablonneuse; de sorte que

la pouſſiere & la fumée étant pouſſées du côté des Ennemis, nous ſervirent mieux que les forces & la valeur. Nous avions gagné un terrein élevé, d'où nous les battions en flanc, ſans qu'ils ſe fuſſent apperçus de cette nouvelle poſition. Ils en furent ſi déconcertés, qu'ils crurent que M. de Revel, Maréchal de Camp, qui commandoit un Corps de ſix mille hommes du côté de Pignerol, faiſoit cette manœuvre. Cette erreur les mit en deſordre. Nous en profitâmes, & les pouſsâmes vivement juſqu'aux Portes de Turin, où nous demeurâmes deux heures en bataille, ſans que les Ennemis fiſſent la moindre mine de vouloir recommencer le combat. Le carnage fut grand. Nous en vîmes les preuves, en nous en retournant, ſur le Champ de Bataille. Les chemins, qui nous y menerent, étoient jonchés de morts & de bleſſés. Je compte que les Ennemis y perdirent treize mille hommes, parmi leſquels étoient quatre mille priſonniers. Notre perte monta à trois mille ſix cens hommes, & nous en eumes quinze cens bleſſés. Nous leur prîmes vingt-deux Drapeaux ou Etendarts, ſix Timbales, & huit pieces

de

de Canon de Campagne. Il est certain que si nous n'eussions pas gagné le vent sur l'Ennemi, nous aurions été battus à plate couture. Cet avantage n'est guére moins grand dans une Bataille, que dans un Combat naval. Il doit être également l'objet d'un Général, tant sur Terre que sur Mer. M. le Comte de Revel nous joignit le lendemain sur le Champ de Bataille, pour nous aider à recueillir les fruits de la Victoire, quoiqu'il ne les eût ni cultivés, ni arrosés de son sang.

NOUS décampâmes le même jour, & nous prîmes la route de Casal, d'où nous entrâmes dans le Montferrat, que nous mîmes à contribution. On y fit de plus de bons Magasins de blé & de fourrage, dont il y a grande abondance dans ce païs-là. Après nous en être rendus maîtres sans coup férir, & nous y être assuré nos Magasins, nous allâmes mettre le siége devant Verceil, où les Piémontois n'avoient pas eu le tems de jetter une garnison suffisante pour défendre cette Place, qui est assez bien fortifiée. M. de Catinat en ayant été sûrement informé, détacha dix mille hommes de l'Armée, en donna le Comman-

demens

dement à M. de Bulonde, Lieutenant-Général, avec ordre d'aller assieger Coni. Cette Place, située dans les Alpes, sur la Riviere, ou plutôt sur le Torrent nommé la Sture, à l'extrémité du Comté de Nice, Frontiere de Piémont, est plus forte par sa situation, que fortifiée selon les regles de l'Art. Elle fut investie. La Tranchée y fut ouverte, & assez vivement poussée, autant que le pouvoit permettre la nature du terrein, qui est très-pierreux & rocailleux. Elle fut battue pendant douze jours, mais infructueusement. M. de Catinat jugeant que ce siége pourroit tirer en longueur, & ayant été informé que le Duc de Savoye avoit reçu un renfort d'Allemans, qui étoient passés par les Vallées des Grisons, & que son Armée étoit de vingt-cinq mille hommes, il rappella M. de Bulonde. Le siége de Coni fut donc levé. Les *Drilles* de notre Armée, Soldats d'un certain génie qui n'épargne personne, lui firent à ce sujet une Chanson, qui pourra peut-être divertir un moment quelqu'un de mes Lecteurs. La voici.

Bulonde a fiegé CONI, Bis.
Mais il en est déguerpi Bis.
Sans Tambour & sans Trompette,
Faisant laide pirouette.
Lampons, Lampons,
Camarade, Lampons.

En sçavez-vous la raison? Bis.
C'est que les CONI *de Piémont* Bis.
Ne sont pas comme ceux de France,
Que l'on prend sans résistance.
Lampons, Lampons,
Camarade, Lampons.

CEPENDANT notre Général, informé que les Ennemis se disposoient à nous attaquer devant Verceil, en poussa si vivement le siége, qu'en deux jours la bréche fut parfaite. Tout ayant été disposé pour l'assaut, la Garnison battit la chamade, & se rendit prisonniere de guerre. Nous en prîmes possession, en même tems qu'elle en sortit forte de quinze cens hommes, dont une partie s'engagea dans le Régiment de Nice Infanterie, dont le Comte de L'ascaris, de la plus illustre Noblesse du Comté de ce nom, étoit Colonel. J'y reçus une blessure à la cuisse,

cuisse, en portant la fascine dans le fossé. Elle n'eut qu'une suite agréable pour moi; car elle me procura le Brévet de Brigadier des Armées du Roi. J'en fis les fonctions le lendemain que je l'eus reçu, dans une occasion que je vais dire.

SUR l'avis que nous eumes que le Duc de Savoye ayant appris la prise de Verceil, se proposoit de s'emparer des Magasins que nous avions dans le Montferrat, je fus détaché avec huit Escadrons, & six Compagnies de Grenadiers que mes Cavaliers portoient en croupe, pour en défendre & conserver le principal & le plus exposé, qui étoit dans un gros Bourg, ou même petite Ville, nommée Monchalts. Bien me valut de faire diligence; car, si j'y étois arrivé deux heures plus tard, ce Magasin auroit été enlevé, & ma troupe eût risqué d'être envelopée. A peine je m'y fus posté où je croyois l'être le plus avantageusement, qu'un Régiment de Hussards & un de Dragons, ne sçachant pas mon arrivée, se présenterent à la Porte de ce gros Lieu, faisant sommer le Baile & les Bourgeois de l'ouvrir sur peine d'être pillés, brûlés & saccagés. J'a-

vois placé une partie de mes Grenadiers dans une eſpèce de Ravelin, qui couvroit cette Porte, & deux vieilles pièces de Canon de fer, que j'avois trouvées au rebut dans le fond d'une mauvaiſe Tour, au milieu de la rue à 20. pas de la Porte, & je les avois fait charger à *mitraille*. Une compagnie de Grenadiers avoit été poſtée derriere les deux battans de la Porte, avec ordre de les fermer dès que les Huſſards ſeroient entrés. Le reſte de mes Grenadiers étoient cachés derriere les mauvais parapets de la muraille qui aboutiſſoit aux deux côtés de la Porte ; & toute ma Cavalerie étoit partagée en trois Corps, deux qui occupoient les rues à droite & à gauche de la Porte, & le troiſiéme étoit caché dans deux ruelles collaterales à celle qui conduſoit à la Porte, & qui étoient à côté de mes deux pieces de Canon, que j'avois fait couvrir de linge comme pour le faire ſécher.

J'AVOIS pris ces meſures ſur le preſſentiment que j'eus de la manœuvre que feroient les Ennemis en arrivant à ce Bourg, où ils ne croyoient trouver que des habitans plus portés pour leur Prince que pour ſes Ennemis. Elles me réuſſirent.

rent à souhait. Pour plus grande sûreté, je fis faire le personnage de Baile, ou de Magistrat, à un Piémontois, qui étoit Capitaine des Grenadiers du Régiment de Nice. Il parut à la fenêtre d'une vieille guérite, & répondit aux Hussards, qu'il alloit faire ouvrir la Porte sur le champ, s'ils vouloient lui promettre de n'exercer aucune hostilité sur leurs personnes, ni sur leurs effets. Le Commandant le leur promit, en renouvellant ses instances pour qu'on lui ouvrît la Porte sans délai.

ELLE lui fut ouverte à l'instant. Les Hussards entrerent sans ordre & sans précaution n'ayant pas même le sabre à la main, tant ils étoient prévenus qu'ils n'avoient point d'Ennemis à combattre. Ils furent suivis de si près par les Dragons, que les Grenadiers préposés pour fermer la Porte à ces dernieres Troupes, ne purent en venir à bout. M'en étant apperçu, je fis démasquer ma vieille & mince artillerie, qui fit sa décharge fort à propos, & avant que la moitié des Dragons n'entrassent. Ce coup imprévû les arrêta, & leur fit même rebrousse chemin; mais les Grenadiers du Ravelin, ceux qui étoient à la Por-

te & derriere les parapets de la Muraille, les fusillerent de si près, qu'il en resta près de deux cens sur la poussiere. Le reste s'enfuit au galop. Cependant ma Cavalerie ayant mis entre deux feux les Hussards & les Dragons ennemis, & tous les Grenadiers étant rentrés, & joints à leurs Camarades, firent sur eux une si vive décharge à dos, tandis que ma Cavalerie marchoit à eux le sabre haut, qu'ils se jetterent en bas de leurs chevaux, en demandant quartier. Je le leur accordai; &, ayant fait mettre tous les chevaux dans des écuries du Lieu, j'ordonnai qu'ils fussent désarmés & renfermés dans les Granges sous bonne garde. Il n'y en eut que soixante tués, & vingt blessés.

CHARMÉ d'avoir eu cette premiere occasion de me signaler en qualité de Commandant, je dépêchai d'Aubigni, mon Lieutenant-Colonel, à M. de Catinat, pour lui rendre compte de cette action, dont il eut beaucoup de joie. Il rit même du stratagême dont j'avois usé, & il le loua à table en présence de tous les Officiers généraux. Son premier soin fut d'envoyer ce détail à la Cour, sans aucune altération. Dix jours après

après le départ du Courier, d'Aubigni fut fait Brigadier, & reçut en même tems une Lettre de Madame de Maintenon, dans laquelle il y en avoit une pour moi, où elle me félicitoit de mon zèle & de ma valeur dans le service du Roi. Elle m'assuroit, que je n'avois plus besoin de sa protection, & que Sa Majesté prendroit soin elle-même de ma fortune. Quand je n'aurois pas naturellement aimé la Guerre, ces promesses flateuses auroient été capables de m'encourager à y faire de mieux en mieux mon devoir.

TANDIS que tout conspiroit à flater mon ambition, le destin ne me préparoit que de l'amertume. La réponse, que me fit mon Pere à la Lettre que je lui avois écrite pour lui faire part des progrès que je faisois dans les Honneurs militaires, m'apprit que mon Epouse étoit en danger de mort dans une fausse couche qu'elle venoit de faire. Elle y mit même une Apostille de sa propre main, pour me dire un éternel Adieu. Cette nouvelle me causa mille fois plus d'affliction, que toutes les faveurs de la Fortune ne m'avoient fait de plaisir. L'impression, que fit la mort précoce de

de mon adorable Epouſe, dure encore : elle ne s'effacera même jamais ; & je n'ai pas ſenti trois jours ſeulement le plaiſir que peut faire tout ce qui flate l'ambition. Tous les Officiers que je fréquentois s'en apperçurent d'abord. Mon viſage & mes yeux trahirent mon cœur, & dévoilerent le ſecret que j'y voulois tenir caché. Outre que je n'aime pas à me faire plaindre, la Politique m'inſpiroit de ne pas découvrir la cauſe de ma triſteſſe. M. de Catinat, lui-même, à qui rien n'échappoit, & dont le coup d'œil étoit plus pénétrant que les réfléxions des autres, me queſtionna à ce ſujet ; mais, je le dépaïſai, en lui diſant qu'une de mes ſœurs que j'aimois tendrement, étoit morte, & que je ne pouvois lui refuſer les premiers mouvemens dont la nature étoit le principe. Il parut me croire, mais je ne ſçais s'il me crut. Quoiqu'il en fût, je hazardai cette défaite, n'ayant pas voulu prétexter quelque incommodité, de peur qu'étant de ſervice ou de jour, l'occaſion de quelque expédition ne ſe préſentât, & qu'on ne me diſpensât malgré moi de marcher.

CEPENDANT, à force de chercher

la solitude pour me livrer tout entier à ma douleur, je la trouvois assez souvent; & j'y employois une partie du tems à m'affliger, & l'autre à me consoler, à l'aide des réfléxions raisonnées que je faisois sur la caducité des choses de ce monde, principalement sur la rapide fluidité de nos jours, & sur le peu de fond qu'il y a à faire sur ceux du plus vigoureux Guerrier. Je ne fus jamais dévot ni bigot: mais, j'ai toujours eu un peu de Religion; & j'y trouvai en ce moment des motifs de consolation, que rien au monde n'auroit pu me fournir. Ayant lu & relu plusieurs fois la Lettre de mon Pere, après en avoir bien pesé les termes, je conclus que je n'avois plus d'Epouse; &, m'étant dès-lors attendu à recevoir par la premiere poste la Nouvelle de sa Mort (*), j'en fus moins frapé quand je l'appris, que si je m'étois repu de la vaine espérance de son rétablissement. Il me semble que c'est l'unique parti qu'un homme sage puisse prendre. Les coups, qu'on prévoit, doivent se prevenir; & ils frapent alors moins vivement, que si l'on

(*) 1695.

l'on ne les a, ni prévenus, ni prévus.

MALGRE' ma Philosophie Chrétienne & morale, je ne laissois pas de porter presque par-tout un visage triste, quoique je sentisse parfaitement bien, qu'il ne pouvoit être agréable à personne, non pas même aux gens tristes & mélancoliques. Il me fallut donc attendre du tems toute ma consolation. Il ne me l'a pourtant point encore procurée depuis trente-cinq ans. Toute la faveur qu'il m'a faite, c'est de la moderer dans son étendue & dans ses accès ; & c'est beaucoup pour un infortuné comme moi, que la Nature me traite avec moins de rigueur que les hommes, qui m'ont toujours cruellement traité, après les avoir fidélement servis : je parle de ces hommes puissans, qui naissent pour dominer sur les autres.

CETTE Campagne continua, & prit fin, sans qu'il se passât rien de considérable où j'aye eu quelque part. Je passai le Quartier d'hiver suivant dans le Monferrat. Nos postes étant entourés d'Ennemis, la Cour ne voulut permettre à aucun Officier de quitter sa Troupe. Ainsi, quelque envie que j'eusse

se d'aller chez moi, il ne me fut pas possible de la satisfaire. Je menai une vie fort retirée dans les villages qu'occupoit mon Régiment. N'y ayant personne à fréquenter, rien ne fut capable de me distraire de mon affliction, dont j'aimois à me repaître. Elle ne m'étourdissoit pourtant pas assez, pour me faire oublier ni négliger les devoirs où m'engageoit ma reconnoissance. J'en donnai des témoignages à Madame de Maintenon en des termes qui en prouvoient la sincérité.

Elle ne répondit à ma Lettre qu'à l'entrée de la Campagne (*), qui recommença au mois d'Avril suivant. Elle me marquoit, que le Roi m'avoit mis, à sa sollicitation, sur la Liste des Maréchaux de ses Camps & Armées, & que j'en recevrois le Brevet par M. de Catinat, qui devoit partir incessamment de la Cour, pour venir prendre le Commandement des Troupes en Piémont. Ce nouveau bienfait exigeoit de nouveaux sentimens de ma gratitude : & ce fut pour lui en donner de nouvelles preuves, que je lui écrivis pour la prier de

(*) 1696.

de disposer de mon Régiment. Mon nouveau grade ne me permettant pas de le garder, je crus devoir lui en laisser la disposition, pour la convaincre que je n'étois pas ingrat. Elle l'accepta; mais en toute autre vue que je ne m'imaginois. Je croyois qu'elle le destinoit à d'Aubigni, mon Lieutenant-Colonel & son Parent. Mon attente fut trompée. Elle en pourvut un autre Sujet, sur qui je n'aurois jamais jetté les yeux.

JE reçus bientôt après sa réponse, où, après bien des politesses, elle me marquoit, qu'elle avoit accepté mes offres, avec d'autant plus de plaisir, qu'elle espéroit que je ne traverserois point le dessein qu'elle avoit de me marier; &, sans m'en dire davantage, elle m'ordonna de l'informer avec toute la candeur dont j'étois capable, si le mariage étoit de mon goût. Je vous destine, disoit-elle en finissant, une Epouse digne de votre naissance & de votre rang.

NE m'étant jamais imaginé que ma Patrone étendît ses soins pour moi jusqu'à mon établissement, je fus agité d'une cruelle inquiétude, fort incer-

tain sur la réponse que j'avois à lui faire. La plaie, que m'avoit faite la mort de mon incomparable Epouse, étoit encore saignante. J'en croyois la perte irréparable; &, dans cette idée, j'avois pris la résolution de ne jamais chercher à la réparer dans un second mariage. D'autre part, sentant bien que Madame de Maintenon n'avoit hazardé à m'offrir une femme, que dans l'espérance que je l'accepterois de sa main; & que s'en voyant déchue, elle ne manqueroit pas de me traiter d'ingrat, non pour les bienfaits que j'en avois reçus, mais pour ceux dont elle prétendoit me combler, & par conséquent de me retirer sa protection, je fus forcé par mon ambition à trahir mon cœur. Je lui écrivis, que ses desirs étoient pour moi des ordres, que je ne transgresserois jamais; & que, quand même j'aurois de l'éloignement pour l'état qu'elle me proposoit, j'étois sûr, qu'y entrant sous les auspices, j'y trouverois ma félicité.

Les Dames veulent absolument, mais elles ne s'endorment pas sur les moyens d'obtenir ce qu'elles veulent. La promptitude est leur caractére dans l'exécution

de

de leurs desseins. Madame de Maintenon ne dérogeoit pas à son Sexe. Elle me fit l'honneur de m'écrire par le premier ordinaire, que la confiance que je lui marquois, l'engageoit à prendre mes intérêts à cœur plus que jamais, & à ménager plus efficacement ma Fortune. La Dame, que je viens, me disoit-elle, d'assurer de votre cœur & de votre main, est la Marquise de Simianes, jeune encore & assez riche : mais, ajoûtoit-elle, c'est l'Article qui doit le moins vous embarasser ; la Providence ne manquera pas d'y suppléer.

CETTE Lettre étoit un long Eloge de ma future. Ni naissance, ni alliance, ni jeunesse, ni beauté, rien n'y étoit oublié : il y en avoit de reste pour me rendre amoureux, si en ce tems-là j'avois pû le devenir.

MADAME de Simianes étoit Castellane, Demoiselle d'une des plus anciennes & illustres Maisons de Provence. Elle avoit épousé M. le Marquis de Simianes dans un âge fort avancé. Il mourut après quelques années de mariage, laissant son Epouse avec un fils unique, qui étoit en ce tems-là âgé de quinze ans. Ma Patrone avoit ou-

vert son cœur à la Mere & au Fils. Celui-ci étoit l'objet de son amitié, & la mere celui, & de son amitié, & de son estime à la fois. Elle ne cherchoit depuis quelque tems qu'une occasion pour la remarier à son avantage, ensorte que le fils y trouvât le sien. Je la fournis, & elle ne fut point manquée. Mon Régiment fut donné au jeune Simianes, & je fus destiné, & livré ensuite à sa Mere.

Je sentois bien, que mon établissement étoit un effet de la prédilection de Madame de Maintenon; mais, n'importe: je croyois ne devoir pas lui en être redevable, tant il m'étoit indifférent, & quelque chose de plus. N'est-il pas bien dur en effet de se voir atteller à un Ménage, sans connoître & par conséquent sans aimer, l'autre partie de l'Attellage?

Cela se fit pourtant ainsi. Le jeune Simianes sortit du Collége, & quitta sa Mere, pour aller joindre mon Régiment, qui devenoit le sien; & moi, je quittai l'Armée, pour m'aller unir, du moins civilement, à la Marquise de Simianes, qui alloit devenir ma femme. J'eus beau retarder mon départ d'un ordinaire pour attendre la Réponse de

ma

ma Patrone, que je priois de différer mon Mariage jusqu'à la fin de la Campagne : envain je lui fis observer, que mon Honneur s'y trouvoit intéressé, elle m'écrivit de partir sans délai, & que si mon Honneur souffroit quelque atteinte, elle sçauroit bien le relever. Je ne vous croyois pas si rétif, ajoûtoit-elle : l'occasion est trop belle, pour que la gloire des Armes n'y céde point aux plaisirs de l'Amour.

JE fus comme l'on voit trop vivement pressé, pour ne pas me rendre : il me fallut partir. Mais, pour avoir un prétexte de rejoindre l'Armée, j'y laissai mes équipages & mes domestiques, ne retenant que mon Valet-de-chambre, qui étoit mon homme de confiance. De tous les voyages que j'ai faits en ma vie, ce fut le plus désagréable & le plus ennuyeux. J'arrivai à Paris le cinquiéme jour de ma course. Cette promptitude n'étoit pas une preuve de mon Amour pour l'Epouse qui m'étoit destinée ; mais, je prétendois en donner une de ma soumission aux ordres de ma Patrone. Je fis ainsi d'une

pierre deux coups. Elles en furent toutes deux également frapées à mon avantage.

CETTE Ville, que j'aimois infiniment, me parut affreuse. Je la regardai comme le tombeau de ma Liberté ; & mon Amour pour mon adorable Défunte y prit une nouvelle naissance. Je n'en sentis jamais la force si vivement. Il m'occupa uniquement toute la nuit de mon arrivée, sans que j'en fusse distrait par la moindre idée de celle qui l'alloit remplacer. Il fallut pourtant me résoudre à lui aller faire de bouche l'hommage de mon cœur, malgré la répugnance, pour ne pas dire l'impossibilité, où j'étois de le lui donner. Je partis pour Versailles assez matin pour y arriver au lever de Madame de Maintenon. On m'annonça, & je fus presqu'à l'instant introduit dans son appartement : elle m'y parla tête à tête des grands desseins qu'elle avoit sur moi, & de la Fortune qu'elle me préparoit. Mais Ciel ! je prévis en ce fatal moment, que le moyen, dont elle vouloit se servir pour m'élever, seroit ma pierre d'achoppement. Je fis néanmoins bonne mine à mauvais jeu. C'est un personnage, qui ne coute gué-

guére aux Courtisans. Il n'est pas possible de se soutenir à la Cour, sans être Comédien.

MA Patrone m'amusa, en m'entretenant des grandes qualités de l'esprit & du cœur de ma Future. Elle n'oublia par ses attraits; & je l'amusai, en feignant de tout admirer, & d'être amoureux d'avance d'un si beau Portrait, sans avoir jamais vu l'Original. Madame de Simianes, qui avoit été avertie de mon arrivée, eut tout le tems de se munir de ses appas, à dessein de me charmer. Elle ne laissa pas d'en emprunter beaucoup de l'art, pour rehausser ceux qu'elle tenoit de la Nature, qui dans le fond ne les lui avoit point épargnés. Bien sure d'ailleurs que ma Patrone & la sienne n'auroit pas manqué de me prévenir en sa faveur, elle parut avec cet air aisé qu'inspire la confiance où l'on est de ravir un cœur. Notre Entremeteuse la prit d'abord par la main, & me la présenta. Que faire? Il falut la saluer par plus d'un Baisé, & affecter de s'en lécher les levres. Quelle contrainte pour un honnête-homme, de feindre d'aimer un objet, qu'il est forcé de haïr!

EN toute autre situation, j'aurois pû l'aimer ; car, elle étoit en effet très aimable. Madame de Simianes étoit d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, & des mieux prises. Ses yeux noirs & vifs étoient des plus tendres. Elle avoit le teint clair-brun, rehaussé par le plus beau sang du monde, & par des sourcils & des cheveux noirs, qui ombrageoient avàntageusement sa beauté. Sa gorge relevée & pleine n'en paroissoit que plus blanche. D'un esprit enjoué, avec des maniéres engageantes & une voix agréable, elle étoit propre à donner de l'Amour à tout autre qui auroit été capable d'en recevoir. Mais, mon cœur y étoit insensible. A peine mes yeux lui trouverent-ils un beau trait. Ma charmante d'Athis dans le tombeau effaçoit toutes les Beautés vivantes.

AU moment que je la vis, je fis semblant de l'aimer ; &, me félicitant de mon sort, je l'assurai de la possession de mon cœur & de ma personne, quand il lui plairoit. Elle me rendit en apparence tendresse pour tendresse ; mais, je lus dans ses yeux, qu'elle avoit découvert mon secret dans les miens. C'étoit une de

ces

Ti i

tes fines Coquetes, que l'expérience rend habiles dans le grand Art de discerner les sentimens de ceux qui les approchent. Il est difficile de les tromper, si l'Art de feindre n'est pas naturel à ceux qui les trompent.

NOTRE commune Patrone parut satisfaite de cette Entrevue; &, pour consommer son ouvrage, elle fixa au quatriéme jour le moment de notre union. Elle se fit au tems nommé, en présence de Madame de Maintenon, dans son appartement, & sous les yeux de deux Dames & de deux Cavaliers qu'on y avoit appellés. La Cérémonie faite, ma Patrone me fit l'honneur de me donner un Baisé: elle embrassa mon Epouse, & nous souhaita toutes sortes de benedictions temporelles & spirituelles. Cette Dévote ne manquoit jamais de mettre Dieu à toutes Sausses, & d'unir à tout propos le Ciel avec la Terre. C'est à la faveur de cette Pieté masquée, qu'elle avoit ménagé l'esprit & le cœur du Roi, jusqu'à les maîtriser souverainement.

TROIS jours après ce fatal Engagement, que je regarde avec beaucoup de raison comme la source de mes malheurs, j'allai remercier encore une fois

ma Patrone de tous ses bienfaits ; l'assurant, que j'étois plus touché du dernier que de tous les précédens, tout grands qu'ils fussent. Elle fut charmée des Eloges que je lui fis de mon Epouse ; & , croyant qu'elle étoit mes premieres Amours, elle ne douta point de leur durée. La voyant contente de mon procédé, je la priai de me permettre d'aller joindre l'Armée, qui n'étoit pas prête à se séparer. Le Mois d'Août n'étoit pas encore commencé. Elle me laissa entrevoir, qu'elle étoit mécontente que je touchasse cette corde ; mais, je poursuivis ma pointe. Il ne me convient nullement, lui dis-je, Madame, de me reposer dans le sein de mon Epouse, tandis que mes Camarades sont livrés jour & nuit aux fatigues de la Guerre. Vous sentez, je m'assure, que, quelque établie que soit ma Réputation, elle en recevroit une furieuse atteinte : & douterez-vous que Sa Majesté ne me tienne compte, avec usure, du Sacrifice que je ferai de mes plaisirs à mon devoir & à sa gloire ?

Ce discours, que je lui tins d'un ton mâle, mais sans m'écarter du respect que je lui devois, la surprit. Elle réva quel-

quelque instant sans me dire mot. Rompant enfin le silence, elle approuva mon dessein, & m'assura, qu'au lieu de m'en détourner, elle me conseilloit de l'exécuter sans délai. J'en parlerai ce matin au Roi, ajoûta-t-elle, & je vous présenterai à Sa Majesté, vous & votre Epouse. Elle me chargea d'avertir ma femme de se trouver avec moi dans son appartement à l'issue de la Messe du Roi, qu'elle manquoit rarement, & d'où Sa Majesté l'accompagnoit ensuite chez elle.

Le Roi sçavoit que j'étois à la Cour, & n'ignoroit pas mon Mariage. Quelque puissante que fût Madame de Maintenon, elle n'avoit pas pris sur elle de me rappeller de l'Armée avant la Mi-Campagne. Le Roi lui en avoit accordé la Permission. Mais, je n'avois pas fait encore ma Cour à Sa Majesté, parce que ma Patrone m'avoit dit qu'elle la feroit pour moi, afin que je pusse donner tout mon tems à Madame de Simianes. De-là on comprend sans peine combien avant j'étois dans l'estime de Mad. de Maintenon, & jusqu'à quel point je pouvois me flater de sa protection.

NOUS nous entretenions dans l'Anti-chambre tête à tête, mon Epouse & moi : elle avoit même sa main dans les miennes, appuyant négligemment, & tendrement peut être, sa tête sur mon épaule, lorsque le Roi entra avec Mad. de Maintenon. Le Roi n'étant suivi de personne en cette occasion, il ne nous étoit pas aisé d'être avertis de leur arrivée. Ils nous surprirent donc dans l'attitude que je viens de marquer. Hà, hà, dit le Roi d'un air galant & gracieux, c'est fort bien fait d'entretenir un si beau feu. Il est trop nouvellement allumé, ajoûta Sa Majesté, pour le laisser éteindre. Je crois, Sire, dit Mad. de Maintenon avec un souris, que l'Amour ne manquera pas de l'attiser pour le faire durer long-tems.

QUELQUE *béat* qu'il faille paroître quand on est nouveau marié, je renonçai à cette basse bienséance. Je repartis, que la matiere étoit trop combustible, pour que le feu qui y avoit pris s'éteignît avant de la consumer. Le Roi sourit à cette saillie : & Mad. de Maintenon en éclata, disant qu'elle étoit glorieuse d'avoir si bonne main pour dresser un feu. Le sérieux ayant succédé à ce pe-

tit

tit badinage, le Roi fit l'honneur de donner un Baisé à mon Epouse: il nous souhaita de doux & longs plaisirs. Me prenant ensuite par la main, Sa Majesté me dit gracieusement, qu'il me sçavoit bon gré de mon zéle pour son Service; &, m'ayant pris en particulier près d'une fenêtre, je le satisfis, en lui rendant compte du détail de la Campagne, de la Bataille de la Marsaille, & surtout du Stratagême que j'avois joué à Monchalts dans le Montferrat. Partez, me dit-il, en entrant dans le Cabinet de Mad. de Maintenon: vous aurez bientôt l'occasion de me donner de nouvelles preuves de votre valeur. Rien de plus agréable pour un Officier, que de voir son Prince content de ses services, & se louer de son devoir! Mais, il s'en faut bien que j'y fusse aussi sensible, que si mon adorable d'Athis en avoit partagé le plaisir.

AVANT de partir de Versailles, où j'occupois l'appartement que mon Epouse avoit dans le Château, j'écrivis à mon Pere, à mon Oncle de Nêmond, & à l'Evêque de Montauban son frere, pour leur donner toutes ces Nouvelles: & laissant ma femme fort contente de moi

au-

auprès de notre Patrone, je m'en allai à Paris, d'où je partis douze heures après y être arrivé, sans y avoir vu personne. J'aurois rougi de paroître en cette Ville, dans une Saison qui m'apelloit à l'Armée.

J'y fus rendu en quatre jours, & j'en avois mis cinq pour me rendre à Paris. Tant il est vrai que les Voyages, qu'on fait avec plaisir, sont toujours plus courts que ceux qu'on n'entreprend qu'à regret. Toute l'Armée me vit de retour avec plaisir. Mes Camarades, qui ignoroient pourquoi j'étois allé à la Cour, ne sçavoient qu'en penser. M. de Catinat étoit le seul à qui j'en avois confié le sujet. Cet aimable Général fut aussi le premier à le publier, en portant la santé de mon Epouse à un gros nombre d'Officiers, qui se trouverent à sa table le lendemain de mon arrivée. Le jeune Simianes, qui y étoit, n'en sçavoit rien lui-même. Il en fut aussi plus étonné que les autres. Il ignoroit même que je fusse arrivé, parce que je n'avois pas eu le tems de l'en faire avertir, & de lui rendre une Lettre de sa Mere, parce qu'il campoit assez loin du Quartier général, où j'étois campé.

IL m'accompagna chez moi ſortant de table ; & ayant lu la Lettre de ſa Mere, il ſe jetta à mon cou, & m'embraſſant le plus tendrement du monde, il m'aſſura, que ſa Mere ne pouvoit jamais lui faire de ſi grand plaiſir, que de me choiſir pour ſon Pere. Ce ſentiment me toucha, & je donnai au fils la tendreſſe que je n'avois pu accorder à la Mere. Soyez honnête-homme, lui dis-je : vous aurez mon eſtime & ma protection ; & je vous tiendrai lieu de Pere. Je ne m'y attachai ſi fort en effet, que parce qu'il avoit la plûpart des traits de mon fils. Eh ! pourquoi ſa Mere ne me retraçoit-elle pas les charmantes qualités de l'adorable d'Athis, qui étoit encore la Reine de mon cœur, & qui en ſera toujours la Souveraine ? Mais, le Deſtin ne vouloit pas que je réparaſſe ma perte par un équivalent. Il ſemble même, qu'il tâcha de me la rendre plus rigoureuſe, en me privant de l'image, après m'avoir ravi la réalité.

MON Oncle m'informa, par une ſeule Lettre, de la Mort de mon Pere & de celle de mon Fils, ſur qui j'avois fondé de grandes eſpérances. Il m'aſſura que l'affliction extrême, où la Mort de mon

Epouſe

Epouse avoit jetté mon Pere, l'avoit rendu languissant; & que celle de mon Fils, causée par une petite Vérole maligne, lui avoit porté le coup mortel. Il ajoûta, que s'il eût été capable de joie, la Nouvelle de mon Mariage, fait de la main de Mad. de Maintenon, & en quelque maniere du choix du Roi lui-même, l'auroit infailliblement rappellé à la vie; mais, qu'elle étoit trop avancée, pour qu'il la poussât plus loin.

ON peut s'imaginer les tristes impressions, que firent dans mon cœur tant d'accidens funestes, dont mon Mariage politique n'étoit pas le moindre. Elles m'accablerent si fort, que je faillis à en perdre la vie. Je crois même en être redevable à mon Général, qui, à la premiere Nouvelle qu'il eut de mon état pitoyable, vint me voir plusieurs fois. Assez bon phisionomiste pour connoître que mon esprit & mon cœur étoient plus altérés que ma santé, il me parla avec tant d'énergie & d'une maniere si affable, que je sentis qu'il avoit raison. Ce premier pas, que je fis pour chercher quelque consolation, me disposa à en faire d'autres qui me la procurerent. Ce grand homme, outre qu'il m'estimoit,

moit, me marquoit une vraie Amitié en toutes sortes d'occasions. Il m'appelloit son Pays, quoique nous fussions de différentes Contrées. Il étoit Saintongeois. J'étois Engoumoisin. Ces deux petites Provinces étant limitrophes, lui donnoient lieu sans doute de me qualifier de Compatriote. Si toute la Terre ne le connoissoit pour le plus grand Général & pour un des plus beaux Génies de son Siécle, je croirois devoir placer ici son Portrait & son Eloge.

REVENU peu à peu de l'abbattement mortel où m'avoit reduit mon affliction, je repris mes fonctions dans l'Armée. La joie que j'eus de m'y revoir me donna tant d'embonpoint, que ma Santé parut parfaitement rétablie, quoique dans le fond je ne me portasse pas des mieux. Mon Général, tout pénétrant qu'il étoit, s'y trompa Croyant à ma mine, que j'avois repris toute ma vigueur, il me confia une Expédition, qui n'étoit pas moins dangereuse dans l'exécution, que glorieuse par l'heureuse issue. Le Roi, me dit-il, d'un air gracieux, qui vous charge de cette Affaire par mon organe, vous ménage moins que moi; car, je ne vous y exposerois

pas,

pas, si j'en étois le maître. Ce préambule, plein de Politesse, me rapella ce que le Roi m'avoit dit dans l'appartement de Madame de Maintenon, lorsque je pris congé de Sa Majesté, ou plutôt lorsqu'il m'ordonna de partir pour l'Armée.

AYANT répondu comme je devois aux sentimens de M. de Catinat, je lui demandai le plan & ses ordres par écrit, le tout signé de sa main : non que je craignisse qu'il me désavouât si l'Affaire échouoit ; mais seulement pour me précautionner contre la mort, qui auroit pu l'enlever pendant mon Expédition, qui paroissoit devoir être de longue haleine. Il détacha de l'Armée, campée à la vue de Casal, dix Compagnies de Grenadiers faisant cinq cens hommes, six Escadrons de Dragons, & quatre de Cavalerie, c'est-à-dire, le Régiment entier de Simianes, qui venoit de quitter mon nom. Il me donna deux piéces de Campagne des plus fortes, & un petit Mortier qui poussoit une Bombe de cent livres. Tous les Grenadiers étoient munis de pioches & de pêles. Les Cavaliers furent pourvus de scies, & les Dragons de leurs haches à leur ordi-

ordinaire. Deux Ingénieurs, quatre Bombardiers, six Canoniers, & quatre Mineurs, eurent ordre de me suivre, avec deux Quaissons pleins de biscuits, de viande salée, d'eau-de-vie, & de tabac, & un Chariot chargé de Munitions de Guerre.

IL étoit question de dérober ma marche à toute l'Armée. Pour y réussir, mon Général envoya chercher le Major-général, M. le Marquis de Pouyade, & lui donna ordre de faire partir à trois heures de nuit ces Troupes par différens chemins, & de leur assigner le rendez-vous dans un bois de haute futaie à une lieuë du Camp. C'étoit au commencement du Mois de Septembre, qui ramene des nuits assez longues. L'Artillerie & les Munitions escortées par deux Compagnies de Grenadiers & de deux Escadrons de Dragons, qui les portoient alternativement en croupe, prirent les devans à Soleil couchant

TOUT étant ainsi disposé, je partis une heure & demi après le gros du détachement, accompagné de mon Valet-de-chambre & de deux Valets, montés, & menant chacun un cheval en lesse. Je joignis la Troupe à l'entrée du bois.

Ayant

Ayant répondu au *Qui-va là*, & m'étant nommé, elle fit un cri de joie que j'arrêtai sur le champ, quoiqu'il me fit un plaisir des plus flateurs. D'abord, je recommandai un grand silence; &, après avoir fait une halte d'une heure, où chaque Soldat se rafraîchit de ce qu'on avoit eu la précaution de garnir leurs Havre-sacs.

DEUX Déserteurs de l'Armée Piémontoise me furent présentés au moment que j'allois reprendre ma marche. Quoi qu'on ne doive point ajoûter foi, & encore moins se régler sur leurs raports, je ne laissai point de les questionner séparément. Leurs Réponses furent uniformes. Ils m'apprirent, que le Duc de Savoye avoit ordonné que l'Armée marchât le lendemain avant le jour, pour s'approcher du Montferrat, & que selon les apparences il ne faisoit cette manœuvre, que pour enlever nos Magasins, & se saisir des postes de cette Province pour nous empêcher d'y prendre des Quartiers d'Hiver. Tout cela paroissoit assez vraisemblable. Aussi envoyai-je d'abord un Cornette de Cavalerie, pour en informer M. de Catinat, qui, faisant usage de cet Avis, décampa

ſur le champ, & prévint de plus de cinq heures l'Armée Piémontoiſe, dont les Avancoureurs furent tous maſſacrés dans une Embuſcade, que ce Général vigilant & actif avoit poſtée ſur leur chemin. Le Duc de Savoye, ſe voyant découvert, ramena l'Armée ſur ſes pas, & s'en alla camper auprès de ſon Palais de Plaiſance, nommé la Venerie; craignant, non ſans fondement, qu'on ne ſignalât la fin de la Campagne par le ravage de ce beau ſéjour, dont il faiſoit ſes délices. Cependant, je m'aſſurai des deux Déſerteurs, & je les fis lier & porter en croupe derriere deux Cavaliers de confiance pendant le reſte de ma marche. Ils auroient pu m'échaper, & en donner Avis à leur Prince, pour être reçus en grace. Trop de précaution ne nuit jamais dans le Métier de la Guerre.

LE Capitaine des Grénadiers au Régiment de Nice, qui m'avoit utilement ſervi dans l'Expédition de Monchalts, me ſervoit de Guide. Comme il étoit du pays, il en connoiſſoit parfaitement les Cols, les Vallées, & tous les Sentiers praticables. Il faiſoit l'Avantgarde à la tête de ſa Compagnie, dont la plûpart

étoient

étoient aussi du pays. Entre sa Troupe & le Gros marchoient cent Grenadiers deux à deux, entre-mêlés avec cent Dragons pour les porter en croupe, quand il falloit passer des Torrens & de petites Rivieres. De sorte qu'ils faisoient une file jusqu'à nous, pour prévenir l'égarement. Cet ordre fut observé jusqu'au terme que je me proposois. Nous ne marchions que la nuit; & mon guide prenoit de si justes mesures, que nous arrivions avant le jour dans des bois, où nous passions la journée tranquillement & en silence. Nous y dormions même en sureté, & sans aucun risque d'être découverts par la précaution que je prenois de poster des sentinelles deux à deux derriere des buissons le long des sentiers qui y conduisoient, avec ordre d'arrêter hommes, femmes, & qui que ce fût qui en approchât. Ceux qu'on arrêtoit étoient menés au Gros, où je les faisois attacher; & quand nous marchions la nuit, je les faisois mettre en croupe, de peur qu'ils ne m'échapassent & ne divulgassent ma marche. Je compte que cette précaution assura l'heureuse issue de mon Expédition.

AYANT ainsi pénétré jusqu'au Col de Pal,

Pal, où nous arrivâmes la sixiéme nuit, nous le descendimes jusqu'à moitié pour nous y tenir tout le lendemain parmi les rochers & plusieurs petits bois taillis, qui n'étoient pas capables de nous cacher. Aussi redoublai-je mes précautions pour n'être pas découvert. Au pied de cette montagne coule la Riviere de Sture, qu'on y passe sur un Pont à l'entrée d'un gros Bourg nommé S. Steve; & c'est un Lieu de grand passage de Provence en Piémont. Nous y arrêtâmes vingt-deux allans ou venans, & entr'autres six muletiers, qui conduisoient quatorze mulets chargés de vin, qu'on porte en ce pays-là dans des peaux de bouc préparées à l'huile & goudronnées. Ce petit convoi nous fit grand bien; car nous n'avions point d'eau sur cette hauteur.

NOUS la quittâmes avec plaisir à l'entrée de la nuit, & nous allâmes passer la Sture entre S. Steve & S. Dalmas, où il y avoit un bon gué, que mes Grenadiers passerent en croupe sans aucun accident. Notre marche fut très-pénible cette nuit. Nous ne trouvions que des chemins raboteux & escarpés: nous en sortimes enfin avant le jour, n'ayant

n'ayant pu faire que deux lieuës pour gagner un grand bois de Melezes, situé sur le penchant d'une Montagne dont le pied étoit arrosé d'un Torrent. Personne n'y parut de toute la journée que nous y passâmes.

LA nuit suivante, notre embarras fut plus grand. Il nous falloit passer nécessairement par un village qu'on appelle les bains de Vinai. J'assemblai à ce sujet, non un Conseil de Guerre, mais un Conseil rustique, où, de concert avec mon Guide, je colligeai les avis de nos Prisonniers. Il n'y en eut aucun qui pût me donner quelque expédient pour éviter ce village. Il fallut donc se résoudre à y passer. N'en étant qu'à demi-lieuë, je ne fis partir ma Troupe qu'à minuit, & nous y arrivâmes à une heure. Je fis aussi-tôt investir ce petit Lieu, après avoir détruit un Pont de bois, que nous avions passé. Nous le serrâmes de si près, qu'aucun des habitans ne pouvoit nous échaper. Ma Troupe s'y reposa jusqu'au jour. Dès qu'il parut, je mis des Corps de Garde autour de chaque maison. Ces pauvres gens furent comme pétrifiés, nous voyant dans leur village presque inaccessible. Je les

rassurai

rassurai, en leur promettant, qu'il ne leur seroit fait aucun tort; mais, je fis publier, que qui que ce fût, qui tentât de sortir du village, seroit fusillé sur le champ. Le Curé & le Baile vinrent se soumettre, & m'offrir une somme. Je la refusai. Mais, je donnai ordre, que tous les habitans, sans en excepter les enfans, se retirassent dans l'Eglise, sur peine de la vie. Ce Temple étoit assez grand pour contenir le double des habitans. Je ne prenois ces mesures que pour soulager ma Troupe; un seul Corps de Garde me suffisant alors à la Porte de l'Eglise, pour garder le village. En moins d'une heure mes ordres furent exécutés. Je fis faire aussi-tôt la visite des maisons, d'où j'avois également défendu qu'on ne transportât aucun meuble. Mes Troupes en prirent possession, & y passerent agréablement la journée. Ma Cavalerie mit les Chevaux dans les écuries & dans les granges, où ils se refirent ce jour-là des fatigues de ma route. Je ne négligeai pourtant pas de poster des Dragons aux avenues du village, dans des lieux couverts, pour qu'on ne pût les voir que quand on seroit sur eux; de sorte que ne pouvant être ap-

perçus, il n'étoit pas possible d'en approcher sans être arrêté.

ME sentant fatigué, j'envoyai deux Dragons à l'Eglise, pour m'amener le Curé, dont j'avois pris la maison pour me reposer. Je le priai de me faire mettre des Draps dans son Lit; & j'y dormis d'un profond sommeil, jusqu'au moment que j'avois fixé pour qu'on m'éveillât. Cependant, j'avois ordonné qu'on gardât ce Prêtre à vue dans mon Anti-Chambre, où il y avoit quatre Grenadiers & quatre Dragons, avec qui il prit le parti de manger, de boire, & de se réjouir. Il eut beau s'informer d'où nous venions, & où nous allions, il ne put rien en apprendre. Personne de ma Troupe, que le Capitaine des Grenadiers qui me servoit de guide, n'en sçavoit rien. Cependant j'étois bien près du but où je visois.

APRE's qu'on m'eut éveillé à l'heure prescrite, j'allai faire ma ronde hors du village, où j'appris qu'on avoit arrêté quarante à cinquante personnes de tout sexe, & qu'on les avoit renfermées dans l'Eglise avec les habitans, à qui on apportoit soigneusement tout ce qui leur étoit nécessaire. Je fis ensuite la visite

de

de toutes les maiſons, où j'eus le plaiſir de voir par bandes toute ma Troupe qui préféroit la table au lit. Je trouvai les Officiers & les Soldats d'une gaieté charmante, & auſſi frais que s'ils n'avoient fait qu'une promenade. Etant entré dans une maiſon, qui étoit tombée en partage à huit Grenadiers, je les vis à table buvant & chantant à merveilles. Un de la Troupe, ſortant de table, vint à moi muni d'un plat où il y avoit ſix beaux Faiſandeaux rotis à propos. Voilà, mon Général, me dit-il à la Grenadiere, de quoi eſt la Triomphe. Si le jeu vous plaît vous pouvez-être de la partie. La petite & bonne halte, que vous nous donnez ici, ajoûta-t-il, nous ravigotte. Elle nous fait non ſeulement oublier nos travaux, mais elle nous encourage à de plus grands. Nous nous imaginons, que vous allez attaquer la Lune dans ſa haute ſphére, tant nous avons parcouru de montagnes entaſſées les unes ſur les autres. Mort-D..., reprit-il bruſquement, nous vous promettons de la prendre, ſi nous l'attaquons.

CETTE Saillie fut fort de mon goût. Je la regardai comme une preuve de la confiance que ma Troupe avoit en moi:

&, pour y répondre par un petit trait de familiarité, qui gagne le Soldat, & qui ne messiet jamais à un Général, je mangeai avec eux un aîle de Faisan, & je bus un verre de leur vin, qui étoit par excellence. C'étoit du vin de Provence, & du même qui avoit été pris le jour précédent au Col de Pal, dont ils avoient fait une petite provision. Quant aux Faisans, ils les avoient trouvés dans la maison où ils s'étoient logés. J'avois permis aux Troupes de prendre tout ce qu'elles trouveroient à manger & à boire; mais, je leur avois défendu sévèrement de toucher aux meubles & aux nipes des habitans.

Nous n'étions qu'à deux lieuës de Démont, Bourg assez considerable, situé dans une Vallée fort resserrée par deux montagnes impraticables; & c'est le passage presque unique pour aller de Provence en Piémont. Ce poste étoit alors plus fort par sa situation presqu'innaccessible à la force ouverte, que par les Ouvrages de l'Art. Il y avoit néanmoins quelques vieux Ouvrages aux deux portes; mais, quand il n'y auroit eu aucune fortification, il étoit impossible de s'en emparer que par surprise. Le Duc de

Savoye

Savoye, qui en avoit pris la Garnison pour grossir son Armée après sa défaite à la Marsaille, en avoit confié la garde aux habitans commandés par de vieux Officiers, espèce d'Invalides. Du nombre de ceux, qui furent arrêtés aux avenues de Vinai, étoit un Chirurgien François établi dans cette Place. Il en étoit sorti pour voir les malades qu'il avoit dans ce voisinage. Ayant été renfermé dans l'Eglise comme les autres, il dit à un Grenadier du Corps de Garde, qui étoit à la porte de ce Temple, qu'il souhaitoit me parler, pour me dire quelque chose de conséquence. On m'en avertit : je le fis amener chez moi. J'appris de lui-même, qu'il étoit Gascon ; & je me l'imaginai d'abord, sçachant que cette Nation prend racine partout.

DIEU vous gard, M. le Général, me dit-il en entrant & mettant un genou en terre. Que *boulez*-vous faire de *moi*, qui ne suis qu'un *paubre varvier* de *billage ?* Cherchant à me divertir de cet Original, je lui répondis, que je voulois le faire pendre. *Cap de joux*, me répartit-il, bous n'êtes pas assez fou ; car, le Diable m'extermine, si je baux la corde dont *bous bous serbiriez*. Je ne pus m'em-

 pêcher

pêcher de rire de cette Saillie. Il m'en lâcha une infinité d'autres, que je me dispense d'écrire.

He' bien, lui dis-je, mon Ami, toute Gasconnade à part, qu'as-tu à me dire ? Je suis Gascon, il est brai, répliqua-t-il, mais je suis béridique & franc. Et, continuant à peu près du même stile, il me dit, qu'apparemment je n'étois pas venu dans ce païs-là pour enfiler des perles, & qu'il voyoit bien que j'en voulois à Démont. Il ajoûta, que ne pouvant renoncer à sa Patrie, il seroit charmé de trouver l'occasion de contribuer à ses avantages, en m'indiquant un chemin sur les hauteurs, qui me conduiroit à un côté de cette Place, qui étoit ouvert depuis trois jours, parce qu'on en avoit abbatu le mur pour y faire une Porte du côté de la Montagne. La *Probidence*, reprit-il, *bous* mene ici à la *vonne heure*, car, le Diable m'*avîme*, bous y entrerez tout de go, & bous en emparerez d'un coup de siflet, quand *bous* n'auriez *abec bous* que deux Pelés, deux Tondus, & deux Teigneux.

M'ENGAGES-tu ta Tête, répliquai-je, que tu me dis vrai ? Oui, pardieu, dit-il sans biaiser, & ma Tête & ma Queue.

Queue. Mais *bous*, reprit-il, m'engagez *bous botre* Protection ? Oui, Foi de Gentil-homme, lui répondis-je, je t'en donne ma parole. Fort *vien*, continua-t-il, *pourbu* que ce ne soit point Foi des Gentils-hommes de mon Païs. Boulez-bous me suivre, ajoûta-t-il ? Et que le Démon me possede, si je ne *bous libre* Démont.

Le ton absolu, dont il me parloit, me fit rêver un moment; mais enfin, toutes réfléxions faites, je conclus, que je ne risquois rien de le prendre pour Guide dans cette Expédition, qu'il me rendoit plus aisée que je ne la croyois. On se persuade aisément ce qu'on souhaite. L'avis qu'il me donnoit assurant mon entreprise, je ne balançai pas à le suivre. Je lui répondis donc, que ne le connoissant pas, il ne devoit pas être surpris que je voulusse m'assurer de sa personne. Je veux bien, repris-je, que tu sois mon Guide; mais, à condition que tu seras attaché à un Cavalier qui te portera en croupe à la tête de mes Soldats, & tu nous meneras à la brêche dont tu m'as parlé. Il accepta le parti. Je le fis régaler dans ma chambre en ma pré-

fence; mais, il ne but que du vin bien trempé.

PENDANT qu'il étoit à table, je fis éveiller le Capitaine des Grenadiers, qui étoit mon Guide & mon Homme de confiance. Je lui communiquai tout ce que je venois d'apprendre. Il y ajoûta foi, & me dit, qu'au bout du compte, si l'Affaire manquoit de ce côté-là, nous serions également à même d'exécuter notre dessein en suivant notre premier plan. Je vois même, ajoûta-t-il, qu'étant au pied des murailles de ce côté, où il y a le moins à craindre, nous serons découverts moins facilement, & l'issue de notre Entreprise en sera plus sûre. Il me conseilla néanmoins, & je l'avois déja résolu, de partager ma Troupe en deux Corps, dont l'un suivroit le Barbier, tandis que l'autre se posteroit conformément à mon premier dessein.

C'EN fut assez pour me déterminer. J'eus d'autant meilleur augure de l'heureuse issue de mon projet, que le hazard m'en avoit procuré l'instrument & le moyen. L'homme se propose souvent ce dont la Fortune dispose tout autrement qu'il n'a pensé. La nuit commençant

mençant, je donnai des ordres, pour qu'on apportât dans l'Eglise, où j'avois déja renvoyé le Curé, tout ce qui étoit nécessaire au Peuple qui y étoit renfermé. Je ne laissai à la porte que six Grenadiers & huit Dragons, pour les porter en croupe en cas de besoin. Ces gens-là, ne sçachant point si nous ne passerions point la nuit dans le village, & croyant même selon les apparences que nous ne l'abandonnerions pas si-tôt, me paroissoient devoir être tranquilles.

Je ne me pressai pas de mettre ma Troupe en mouvement, parce qu'elle n'avoit pas grand chemin à faire. Le Corps, que je devois prendre, conduit par le Barbier & accompagné de mon Guide ordinaire, partit une heure avant celui dont le Lieutenant-Colonel d'Aubigni prit le commandement, pour se rendre en droiture au lieu que je lui avois marqué, à cent pas de la Porte de Démont. Je lui avois donné six Grenadiers qui étoient du nombre de mes Guides, pour qu'ils le guidassent surement. Je lui avois de plus recommandé d'envoyer dès son arrivée une Sentinelle jusqu'à la porte de la Ville, & d'en poster d'autres après celle-là à dix

pas de distance l'une de l'autre jusqu'à sa Troupe, afin qu'il pût recevoir plus promptement mes ordres. Mais, le plus précis de ceux que je lui donnai fut de faire jouer toute la petite Artillerie qu'il menoit, au premier coup de fusil qu'il entendroit, & d'attaquer la porte.

CES mesures prises, je partis à la tête de ma Troupe, précédé de six Cavaliers, du nombre desquels étoit celui à qui j'avois attaché le Barbier. Quatre Grenadiers marchoient devant eux, pour examiner si les chemins étoient praticables aux chevaux. Ma prudence exigeoit cette précaution. Je l'aurois choquée, si je m'étois fié aveuglément à un homme que je ne connoissois pas.

LE Barbier nous mena par des chemins plus aisés que je ne m'étois attendu. Il me parut si court, que j'eus lieu de croire que la seconde Troupe ne seroit pas arrivée si-tôt que nous. Cette idée m'engagea à faire halte, pour lui donner, selon mon estime, le tems d'arriver. Minuit sonnant, j'ordonnai au Barbier de mettre pied à terre, mais toujours lié & attaché à son Cavalier, pour nous conduire dans le fossé qui étoit

étoit à fond de cuve. Il nous mena très-bien. Nous allions monter à la brêche, lorsque quatre ou cinq gros Chiens de Cense, qui étoient au fond du fossé à la curée d'une charogne, se mirent à aboyer en se retirant dans la Ville par la bréche. Les habitans, qui ne gardoient que les Portes, accoururent au bruit; & la Lune, se levant par malheur en ce moment, nous fit découvrir. Il n'étoit pourtant plus tems de reculer. Nous aurions tous péri, s'il nous eût fallu escalader, du côté de la campagne, le fossé que nous venions de descendre. Prenant donc vîte mon parti, je criai à ma troupe qui n'étoit que de six Compagnies de Grenadiers, qu'il nous falloit prendre d'assaut cette petite Place, que je m'attendois d'avoir par surprise, & qu'ainsi toute notre ressource étoit de vaincre ou mourir. Ayant crié en même tems aux six Cavaliers, que j'avois laissés au bord du fossé, de faire feu, ils firent leur décharge, & je montai tout de suite à l'assaut comme en grimpant. Je faillis à perdre courage n'entendant point l'Artillerie d'Aubigni, qui auroit fait une diversion qui auroit épargné le sang de

quelques-uns de mes Grenadiers. Ayant repris courage, & m'étant imposé la néceſſité de vaincre, j'appellai auprès de moi le Capitaine des Grenadiers mon Guide : &, relevant le cœur de ma Troupe, A moi, Grenadiers, leur dis-je; ils ſont à nous : le pillage vous eſt aſſuré, & leur vie ſera à votre diſcrétion. Ma voix ſembla leur avoir donné de nouvelles forces, & ſur-tout de l'adreſſe & de l'agilité, qui nous étoient encore plus néceſſaires pour eſcalader les parois de ce terrible foſſé. Il eſt pourtant vrai, qu'il étoit moins eſcarpé que le côté que nous avions deſcendu. Les décombres & les ruines du mur, qui étoient tombées de ce côté-là, n'avoient pas laiſſé de l'adoucir.

Nous n'étions pas à mi-chemin de la bréche, que le Tocſin ſonna. Il eſt aſſez extraordinaire, que ce qui devoit contribuer à nous faire tous périr, nous ait ſauvé & donné la victoire. Soit que d'Aubigny & les ſiens n'euſſent point entendu le feu qui ſe faiſoit à la brêche & dans le foſſé, ou que le Tocſin qu'il entendit mieux, le fit reſſouvenir du ſignal que je lui avois donné, il fit jouer toute ſon Artillerie & avancer en mê-

me

me tems sa Troupe à la portée du fusil de la Porte. La deuxiéme Bombe qui fut jettée tomba par pur hazard sur une grange pleine de gerbes d'orge & de froment, qui prirent feu tout aussi-tôt. Le Commandant de la Place, & les Officiers, étourdis d'entendre le Canon, de voir des Bombes, & deux Corps d'Armée devant la Place, tinrent Conseil de Guerre le long des remparts, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Cette Assemblée, qui sembla ralentir l'ardeur des Bourgeois, ne fit qu'augmenter la nôtre : &, entendant notre Artillerie de plus près, je compris qu'elle battoit la Porte de la Ville, & je ne me trompai pas. Courage, dis-je à mes Grenadiers, nos Camarades sont maîtres de la Porte. Cette Nouvelle hazardée leur donnant des aîles, ils grimperent jusqu'à la brêche, qu'ils trouverent abandonnée. Les habitans effrayés s'enfuirent par l'autre Porte ; & le Commandant, n'ayant plus de ressource, fit battre la chamade. Mais, nous suivimes ni plus ni moins notre pointe, pour nous loger entre le mur & les maisons, où je donnai audience au Major

&

& au Baile, qui vinrent me demander à capituler.

PENDANT qu'ils parlementoient avec moi, le Capitaine des Grenadiers de Nice, se glissant le long du mur, fila jusqu'à la Porte où étoit d'Aubigny, qui, malgré la rapidité de son Artillerie, n'avoit encore pu l'enfoncer. Elle étoit si épaisse, & serrée si dru, que les trois quarts des boulets n'avoient pu la percer. Il s'en rendit maître en dedans: &, ayant sommé l'Officier de Garde, qu'il n'avoit point massacré, de lui en donner les Clefs, il l'ouvrit, & m'envoya dire que d'Aubigny étoit dans la Place avec sa Troupe.

A cette nouvelle, je fis arrêter le Commandant & le Baile, qui furent conduits sur le champ à la Place d'Armes à la tête de ma Troupe, harrassée & fatiguée plus qu'on ne sçauroit s'imaginer. Je lui fis d'abord distribuer du pain & du vin au milieu de la Place même, & je donnai en même tems ordre à tous les habitans de sortir de leurs maisons sans aucune exception, pour les céder aux Officiers & aux Soldats. cet ordre ayant été promptement exé-

cuté,

cuté, j'en donnai un autre, pour que tous les habitans, hommes & garçons au-dessus de dix ans, sortissent sur le champ de la Ville jusqu'à nouvel ordre. On obéit; &, après avoir garni mes postes, je fis dire aux Soldats de se loger chez le Bourgeois, & de s'y délasser comme ils le trouveroient bon, jusqu'au lendemain que je me proposois de récompenser leur valeur & leurs peines.

Il est étonnant, que les malheureux Soldats, fatigués jusqu'à l'épuisement, soient si promptement rétablis dans leur premiere vigueur, lorsqu'ils trouvent à repaître! Au lieu de jouir du repos que j'avois ménagé à ma Troupe, elle se trouva mieux de n'en prendre aucun de toute la nuit. On n'entendit jusqu'après le Soleil levé, que chanter & rire. On auroit pris chaque maison pour une Sale de Bal, & de Festin. Les Soldats se firent servir par les femmes, sans leur faire néanmoins aucune insulte. La plûpart des Officiers qui vinrent souper chez moi après avoir fait leur ronde & visité les Chambrées, m'en firent un si plaisant Rapport, que j'admirai qu'on trouvât ainsi la source des plaisirs au mi-

lieu

lieu des plus grandes fatigues de la guerre.

UN moment avant de quitter la table, les Maréchaux de Logis & les Sergens vinrent me donner la liste des morts & des blessés. Je n'en eus que quatre du nombre des premiers, & six des derniers, parmi lesquels étoit un Sous-Lieutenant de Grenadiers, à qui j'envoyai d'abord mon Chirurgien. Il n'y eut ni mort, ni blessé dans la Troupe de d'Aubigni. Jamais il n'y eut de si rude assaut; & si nous l'avions donné de jour, je ne doute point que nous n'y eussions tous péri: & peu s'en fallut, que nous ne manquassions notre coup par la faute de cet Officier; car, je fus surement informé, que les sentinelles, que je lui avois donné ordre de poster depuis une éminence qui étoit près de la Porte, jusqu'au gros de la Troupe où il étoit, lui avoient fait dire que nous étions aux mains, & qu'ils avoient entendu les coups de fusil, que mille échos avoient répété dans les vallées & entre les roches dont il étoit environné. Je ne pouvois lui sçavoir bon gré de sa négligence. J'affectai de ne lui en point parler à table, où tous les Officiers lui

au-

auroient jetté la pierre : & s'ils avoient eu connoissance des mesures que j'avois prises avec lui, il auroit certainement essuyé de sanglans reproches en ma présence, quelque raison que j'eusse pu avoir de le ménager.

A la fin du soupé qui fut très sobre, tant nous étions fatigués, je voulus régaler ma Compagnie de la conversation que j'avois eue avec le Barbier. Je l'envoyai chercher dans la Chambrée des Cavaliers, à qui je l'avois confié, pour qu'il nous donnât une autre scéne. Il vint & parut en notre présence d'un air déliberé : &, sans attendre que je lui parlasse, il ouvrit lui-même la Conversation. Ha, *Cap de jaux*, dit-il, mon Général, il seroit dommage de *bous* tenir dans une Voëte : *bous* alliez de cul & de tête, comme un *Corveau* qui *avat* des Glands. Lui ayant répondu, que je n'aurois pas eu tant de peine, s'il ne m'avoit pas trompé, il me répliqua sans balancer, qu'il avoit été trompé lui-même. Comment morbleus, reprit-il, *pouboir*-je *débiner*, que le chebal du Curé étoit si près de partir pour l'autre monde, & que son Maître le jetteroit dans le fossé en récompense de ses

ſes *Serbices ?* La peſte ſoit du cheval & des chiens qui le déboroient ! Sans cet accident, vous ſeriez entré dans la Bille abé moins de peine, qu'une noubelle mariée dans le lit. Quant à *moi*, je *bous* ait dit la *Bérité*. Je *bous* ai vien mené : *bous* boilà maître de la Place ; *bous n'abez* donc qu'à garder pour quelque Normand la corde dont *bous bouliez* me pendre, & qu'à me payer comme bous m'*abez* promis. Il ne s'agit point ici de *fignoler*. J'en appelle à votre *Provité*.

TOUTE la Compagnie ayant éclaté de rire, Il fait *von* rire à table, leur dit-il ; mais, *abez-bous* ri de même à l'aſſaut ? Du Diavle ! Je *beux vien* que la peſte m'extermine, ſi l'on ne *bous* auroit *vouché* le trou du cul *abé* un grain de mil. *Bous* riez encore ! Rira *vien* qui rira le dernier. Que veux-tu dire par-là, lui demandai-je ? Je *beux* dire, reprit-il, qu'après que *bous* m'aurez accordé ce que *bous* m'*abez* promis, Foi de Gentil-Homme non Gaſcon, je m'en irai rire *abé* ma femme, & la faire rire à *bentre dévoutonné*. Eſt-elle jolie, lui dit un des Officiers ! Là, là répartit-il ; mais, quand elle feroit une Vauté, ſortant d'un ſi furieux aſſaut, *bous* la *trouberiez* diable-
ment

ment laide, & elle ne *bous trouveroit* ni *veau*, ni *von*. Hé bien, lui dis-je, tu auras ce que je t'ai promis ; & lui ayant donné deux Louis, je lui dis d'aller faire rire sa femme ; & me doutant bien que sa maison seroit pleine de Soldats, je leur envoyai ordre de prendre un autre logis. Non pas, si bous plaît, mon Général ; plus nous serons, plus nous rirons : & faisant sauter les Louis d'or dans sa main, nous allons, dit-il, *voire* à *botre* santé, & ma *paubre* femme y *voira* aussi. A demain, à demain, ajoûta-t-il en sortant ; je *biendrai* chercher mon reste. Il nous auroit divertis plus long-tems, si nous avions été moins fatigués. Chacun sortit pour s'aller reposer.

CEPENDANT je fis signe de rester au Capitaine de Grenadiers du Régiment de Nice, & je le priai de partir après avoir pris trois heures de sommeil, pour aller rendre compte de mon Expédition à M. de Catinat. Je lui écrivis en deux mots, que cet Officier, qui y avoit le plus de part, & cela étoit vrai, auroit l'honneur de lui en faire le détail. Mais je le priai de ne pas faire mention de la faute de Monsieur d'Aubigni. Je me re-

servois

servois à lui en parler moi-même en tems & lieu.

Je me couchai; mais j'avois les esprits trop agités pour dormir. Il est vrai, qu'ayant fait un long sommeil le jour précédent, je n'en avois pas grand besoin. Je me levai avec le soleil, pour faire ouvrir la Porte du côté du Piémont, par où j'avois fait sortir les habitans pour ma plus grande sûreté. Ils s'étoient retirés dans un village éloigné d'environ un quart de lieuë de la Ville. Je leur envoyai un Officier, pour leur dire de ma part de revenir, sous promesse qu'il ne leur seroit fait ni tort, ni insulte; que s'ils n'obéissoient pas au plutôt à mes ordres, je confisquerois leurs biens; & que s'ils me tomboient entre les mains, je les punirois de mort.

Cet Officier leur parla avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'ils revinrent tous à l'instant. A mesure qu'ils arrivoient, je les recevois sur la Place qui étoit près de la Porte, & je leur parlois familierement pour les rassurer. Lorsqu'ils furent tous rentrés, je les louai de leur zèle pour leur Prince, & du courage avec lequel ils avoient défendu la Place,

ce, malgré le peu d'espérance qu'ils pouvoient avoir de la conserver. Je leur dis, que je comptois qu'ils auroient le même zèle pour le Roi mon Maître, à qui le sort de la Guerre venoit de les soumettre; moyennant quoi, je les assurai de sa bienveillance. Retournez dans vos maisons, ajoûtai-je; & si quelqu'un d'entre vous s'apperçoit qu'on lui ait fait quelque tort en ses meubles, ou quelque insulte à sa femme & à ses enfans, je serai toujours prêt à l'écouter, & à lui rendre une prompte & sévère justice. Ce discours toucha si fort ce pauvre Peuple, qu'ils se jetterent à genoux en me demandant ma Protection les larmes aux yeux, & en promettant fidélité au Roi. Je fus si fort touché moi-même de leur soumission, que je n'en exigeai point la cérémonie du Serment ordinaire en pareille occasion. Ils se releverent jettant leurs chapeaux en l'air en signe de joie, & criant: *Vive le Roi de France!* Que Dieu le conserve lui & toute son auguste Famille! Je permis au Commandant de se retirer où bon lui sembleroit, sur sa parole.

LE Curé & le Baile, ou premier Magistrat du Lieu, se détacherent de la Trou-

pe, & vinrent me remercier de ma clémence, qui les délivroit des suites funestes qu'éprouvent ordinairement les Villes prises d'assaut. Je leur répondis, en leur faisant valoir la Grace que je leur faisois, espérant bien qu'ils la mériteroient dans la suite : & j'ordonnai au Baile de se rendre chez moi avec les autres Magistrats, & les plus gros Bourgeois, pour régler tout ce qui concernoit la garnison que je leur laisserois. Je priai le Curé de s'y trouver : & comme j'occupois sa maison, je lui fis entendre, que je souhaitois qu'il se logeât ailleurs, lui faisant espérer que ce ne seroit pas pour longtems.

ETANT ensuite allé faire ma ronde pour examiner les postes, afin de pourvoir à leur sûreté, je fus suivi jusqu'à la Porte, de tout le Peuple, qui poussoit des cris de joie & d'actions de graces, me souhaitant toutes sortes de Bénédictions. Après avoir exactement visité les dehors de la Place, je jugeai que quatre Compagnies de Grenadiers, & trois Escadrons de Dragons suffisoient pour la garder & la défendre. J'y trouvai une bonne Artillerie & des Magasins assez remplis de Munitions; mais ceux des vivres & des four-

fourrages étant presque vuides, je chargeai le Baile de les remplir incessamment en diminution des Contributions modiques, que j'avois établies dans la Ville, & à trois lieuës du côté du Piémont, à six du côté de Nice, & à cinq tirant vers la haute Provence & la Vallée de Barcelonnette : cette Ville me bornant d'un côté, & le Fort Guillaume de l'autre. Et je fis mettre au même instant la main à l'œuvre, pour rebâtir le mur à la brêche par où j'étois entré. J'avoue ingénument, que je frissonnai à la vue du fossé que nous avions descendu, & monté la nuit. Si j'en avois eu connoissance avant mon Entreprise, je n'y aurois jamais exposé ma Troupe. L'impression qui m'en est restée, me fait encore horreur. Mes Soldats, qui ne se lassoient point d'en considerer les précipices, en frémissoient, ne pouvant comprendre comment ils avoient pu grimper un fossé si haut & si escarpé. Ce qui prouve, qu'une imagination échauffée fait brusquer les plus grands dangers.

JE sortis de la Place le même jour, à la tête de trois Compagnies de Grenadiers & de deux Escadrons de Dragons,

& je m'en allai à Vinai, où je rendis la liberté aux habitans. Après en avoir pris le serment de fidélité, j'y réglai la subsistance d'une Compagnie de Grenadiers que j'y laissai, & j'avançai jusqu'à un Village nommé les Planches, qui est un bon passage, où j'établis une Compagnie de Dragons. Je rentrai le soir à Démont, & j'en sortis encore le lendemain au point du jour, pour m'assurer des passages du côté de Coni & de Turin. J'y mis des Gardes suffisantes, & je m'en retournai dans la Place pour m'y tranquilliser, en attendant le retour de l'Officier que j'avois dépêché à mon Général.

Le soir même de mon retour, je trouvai au logis le Barbier, qui me présenta sa femme & deux fils de treize à quinze ans. Après qu'il m'eut demandé ce que je voulois faire de lui & de sa famille, il me dit, que les murailles ayant parlé, il ne pouvoit rester à Démont en sûreté. Je lui demandai s'il vouloit me suivre, l'assurant que j'aurois soin de lui & de sa famille. Il me répondit, que non seulement il le vouloit, mais qu'il me supplioit même de l'emmener. Je le lui promis, & je lui tins parole.

Je lui donnai d'abord un des Quaissons, qui avoient porté mes vivres dans ma route, & deux chevaux, pour qu'il le chargeât de ses hardes & de sa famille. Il m'embrassa les genoux, & s'en alla à l'instant le charger, après avoir vendu ses meubles. Il lui tardoit si fort de partir, qu'il venoit dix fois le jour au logis s'informer du jour de mon départ. Touché de son inquiétude, qui n'étoit peut-être pas mal fondée, je lui dis de s'en venir au logis, & d'y amener sa famille pour me servir, en place des Domestiques que j'avois laissés au Camp.

CEPENDANT, le Capitaine de Grenadiers fut de retour de l'Armée le sixiéme jour après son départ. Il me remit une Lettre de mon Général, qui m'y félicitoit de l'heureuse issue de mon Expédition, & qui m'assuroit en même tems qu'il l'avoit marquée au Roi par un Courier, qu'il avoit dépêché à la Cour à l'arrivée du mien. Il m'écrivit de plus, qu'il avoit demandé le Gouvernement de Colmar dans la haute Provence, pour le Courier que je lui avois envoyé, dont il faisoit l'éloge à sa Majesté. *Quant à vous*, ajoûtoit-il, *mon cher Pays, je vous félicite d'avance de la*

récompense que le Roi destine à votre valeur. Je voudrois être le maître de la proportionner à votre mérite. Quand je n'en aurois eu d'autre, que les marques d'estime que me donnoit un Général si distingué, j'en aurois été très-content. Je faisois plus de cas de son Approbation, que des honneurs les plus éclatans.

Je reçus en même tems les Lettres qui m'étoient venues à l'Armée depuis que j'en étois parti. Il y en avoit une de mon Epouse, qui s'y plaignoit amérement de ce que je lui avois caché mon Mariage. Elle ajoûtoit, que Madame de Maintenon, qui l'avoit aussi appris depuis peu, en avoit été fort piquée, & qu'elle s'appercevoit d'un certain refroidissement à mon égard. Cette Nouvelle m'inquiéta un peu; m'imaginant bien, qu'elle se vengeroit, ou qu'elle ne pourroit. Mais tout ne lui étoit-il pas possible? Je filai doux avec ma femme, & je m'excusai de mon mieux, en lui faisant accroire, que je ne lui avois point dit que j'étois veuf, de peur qu'elle n'eût refusé mon cœur sous prétexte qu'il étoit ûsé; & je l'assurois en même tems, que le plus neuf auroit moins d'ardeur que j'en sentois

pour

pour elle. Je comptois surement, que cette excuse, la plus valable de toutes auprès d'une femme, me procureroit la bienveillance de la mienne. Je finis ma Réponse, en la priant d'examiner de près les démarches de Madame de Maintenon auprès du Roi à mon sujet; mais, je lui recommandois bien de ne point lui parler de l'aveu que je venois de lui faire, pour ne pas lui renouveller le souvenir de ma faute, que je souhaitois qu'elle oubliât.

JE ne fus pas long-tems sans recevoir Réponse. Elle avoit trouvé le moyen de la mettre dans le paquet du premier Ministre, qui me donna ordre de séjourner à Démont jusqu'à nouvel ordre. Sa Lettre ne contenoit aucune plainte. La déclaration tendre & obligeante que je lui avois faite paroissoit l'avoir calmée, & même engagée à me servir. Elle m'y marqua que le Roi, aussi tôt après avoir reçu le Courier de M. de Catinat, pour lui rendre compte de mon Expédition hardie, s'étoit rendu chez Madame de Maintenon, croyant sans doute lui faire plaisir de lui en faire le détail, qui tournoit à ma gloire; & que Sa Majesté, ne s'appercevant

pas qu'elle fût présente, ou soit qu'elle ne fût point de trop, lui avoit fort loué mon zèle, mon activité, & ma valeur. Mais je vis bien, m'écrivoit-elle, que son amitié pour vous étoit fort refroidie. Peu de tems auparavant, ajoûtoit-elle, elle auroit été au comble de sa joie, vous voyant de plus en plus digne de sa protection. Elle me marquoit enfin, que le Roi ayant dit à Madame de Maintenon, qu'il ne pouvoit pas laisser cette action sans récompense, elle avoit répondu d'un air assez froid, que Sa Majesté connoissoit mieux qu'elle mon mérite, &c.

A CE Trait, je fus confirmé dans l'idée ou j'étois depuis long-tems, que si un coup fantasque peut gagner une femme, il ne faut qu'un petit caprice pour la perdre. Mon silence sur mon premier Mariage, une minucie qui ne mérite pas la moindre attention, me fit perdre la protection de ma Patrone; & c'est-là l'Epoque de l'origine de mes malheurs. Il est vrai, que je fus agréablement distrait de la perte, que je commençois à faire, de la faveur d'une si puissante Dame, par les Réfléxions que je fis sur la rapidité de mon avancement

ment. Toutes les circonſtances en ſont en effet remarquables ; & je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'Exemple, qu'un Officier ait été fait Colonel, Brigadier, & Maréchal de Camp, en moins de deux ans. Une ſi grande rapidité de gloire doit faire trembler celui qui en eſt le ſujet. Cela eſt un peu trop vif pour durer.

MON cher Capitaine des Grenadiers de Nice reçut, peu après, la récompenſe qui étoit due à une partie de ſon mérite ; & c'eſt encore beaucoup, lorſqu'on eſt payé à la Cour d'une partie de ce qu'elle doit. M. de Catinat lui envoya de la part du Roi le Brevet de Gouverneur de Colmar, avec ordre pourtant de commander à Démont juſqu'à nouvel ordre ; & j'en reçus un en même tems, qui m'enjoignoit d'aller prendre poſſeſſion de la Vallée de Barcelonnette, & d'établir le reſte de ma Troupe dans la petite Ville du même nom.

QUATRE jours après mon arrivée dans cette Vallée, & après y avoir établi ma Troupe, je reçus ordre de partir inceſſamment pour me rendre à l'Armée de M. de Vendôme en Catalogne. Ce

fut-là le premier coup de vengeance que me porta Madame de Maintenon, qui avoit déja résolu ma perte. Sçachant bien que j'étois aimé de M. de Catinat, elle ne manqua pas de m'en éloigner, pour que je n'eusse pas ce témoin irréprochable de ma conduite; & elle m'envoya servir sous M. de Vendôme, de qui je n'étois du tout point connu. Cependant, le même jour que mon ordre arriva, j'appris que M. de Catinat devoit passer par Grenoble pour se rendre à la Cour. Je me pressai de partir pour l'aller joindre dans cette Ville, & je fis tant de diligence, que j'arrivai deux heures avant son départ. Il me vit avec plaisir, & me donna des preuves d'estime & d'amitié. D'abord, il crut que je ne le joignois, que pour l'accompagner à Paris. Mais, quand je l'eus informé de l'ordre que j'avois reçu, il ne put se taire. Il lui échapa même de dire en propres termes: *Je prévois que cette femme gâtera tôt ou tard les Affaires du Roi.* Il ne l'aimoit pas; tant s'en faut: & elle le haïssoit infiniment, parce qu'il n'avoit jamais fait aucun cas de certains ordres secrets qu'elle lui adressoit assez souvent en fa-
veur

veur de quelques Officiers, dont sa Protection faisoit tout le mérite, & contre bien d'autres qu'elle n'en jugeoit pas dignes, mais qui néanmoins méritoient beaucoup. Elle s'en vengea, comme j'aurai occasion de l'écrire, en lui faisant éprouver indignement l'abus qu'elle faisoit du crédit qu'elle avoit dans l'esprit du Roi.

MON Général, touché de me voir en bute à cette Dame aussi puissante que vindicative, me demanda par quel endroit j'avois encouru sa disgrace. Il étoit trop digne de ma confidence, pour que je lui en cachasse le sujet. Je le lui appris en deux mots, & il leva les épaules; mais, il m'assura en même tems, qu'il se souvenoit que le Capitaine des Grenadiers de Nice, que je lui avois dépêché de Démont, n'avoit pu s'empêcher de dire à sa table, que j'avois été mal sécondé de d'Aubigni, & qu'il s'en étoit peu fallu que je n'eusse manqué mon coup par sa faute. Je l'assurai que j'avois prié cet Officier de n'en parler d'aucune maniere. Il me repartit, qu'apparemment ce discours lui étoit échapé, & qu'il comprenoit, qu'il n'avoit d'autre dessein en le tenant, que de

rendre justice à mon zèle & à mon courage. Je n'eus pas de peine à le croire ; car, j'étois sûr de son estime. *En voilà bien assez*, ajoûta M. le Maréchal : *Les murailles parlent, & la Maintenon les écoute*.

On vint lui annoncer que sa Chaise de poste étoit prête. Profitant du tems qu'il m'accordoit tête à tête, & que je sçavois bien devoir être rempli par le Commandant de Grenoble, par l'Intendant, & par d'autres Officiers de l'Armée & du Parlement de cette Ville, je le priai de me permettre de l'accompagner jusqu'à Roman. Il agréa ma Compagnie, me disant même, qu'outre qu'elle lui feroit plaisir, il avoit encore quelque chose à me dire.

Tandis que se faisoient les Cérémonies du départ du Maréchal, je m'en allai pourvoir au mien. Je fis amener ma Chaise devant le Gouvernement, où il étoit logé ; & n'ayant dessein de prendre que mon Valet-de-chambre avec moi, j'ordonnai à mes Domestiques de mener mes équipages à Valence, où je les joindrois pour leur donner de nouveaux ordres. M'en retournant au Gouvernement, je rencontrai un bon nom-

nombre d'Officiers de l'Armée, qui me renouvellerent les sentimens d'estime qu'ils m'avoient toujours marqués. Je veux bien croire, que, s'ils avoient été informés de la perte que je venois de faire de la Protection de Madame de Maintenon, ils auroient un peu plus ménagé leurs politesses. Un Officier disgracié est dans l'Armée une Peste que tout le monde fuit. Les plus fideles Amis en craignent ordinairement la contagion. La faveur de la Cour est un aimant, qui nous attire une foule de Partisans, qui ne nous aiment point; & sa disgrace est la pierre de touche, qui nous fait discerner nos vrais Amis.

LE Maréchal m'ayant apperçu, comme il alloit monter dans sa Chaise, me fit signe de lui faire compagnie. Il s'appuya sur mon bras pour y monter, & j'y montai ensuite. Malgré la vîtesse des chevaux, je ne laissai pas de l'entretenir. Il me mit d'abord sur le chapitre de d'Aubigni, à qui je rendis toute la justice qu'il méritoit. Mon Général, qui étoit sans contredit un des meilleurs Juges sur cette matiere, me fit sentir qu'il n'en pronostiquoit rien de bon. *Voilà pourtant*, me dit-il, *le beau Bois*

dont la Maintenon se fait des idoles. Il eut la bonté de me dire, qu'il me regrettoit; qu'il n'avoit point d'Officier dans son Armée, en qui il eût plus de confiance qu'en moi; & que si je le souhaitois, il me demanderoit au Roi pour la prochaine Campagne. Je ne vous assure pas néanmoins, ajoûta-t-il, que cette femme s'y opposant, Sa Majesté vous accordât à mes instances, ni même au besoin que je pourrois avoir de vous pour le bien de son service. Après lui avoir témoigné ma Reconnoissance, je le priai de ne point penser à moi dans cette vue, parce que je serois au desespoir, qu'à mon occasion il essuyât un refus. Un moment avant d'arriver à Roman, il m'offrit d'écrire deux mots sur mon compte à M. de Vendôme, que je trouverois encore en Catalogne, pour m'en faire connoître. J'acceptai ces offres. Il écrivit en effet dès qu'il fut arrivé à l'auberge, où j'eus l'honneur de dîner avec lui: & j'avoue, qu'il m'échapa quelques larmes, au moment qu'il m'embrassa, lorsque je lui souhaitai un heureux voyage.

Je suis bien certain, que si toute autre personne de la Cour, que Madame

de

de Maintenon, sans aucune exception, m'avoit desservi, M. de Catinat n'auroit pas balancé à prendre sur lui de me présenter au Roi, & qu'il auroit fait changer les ordres que j'avois reçus de Sa Majesté. Mais, il étoit trop prudent pour s'exposer à troubler son repos, qui étoit le plus cher objet de son attention, en heurtant cette puissante Dame, qui ne mettoit point de bornes à sa vengeance. Mais, le parti qu'il prit de se taire ne fit que l'éloigner de quelques années. Il y avoit déja long-tems, qu'elle ne l'aimoit point; &, cependant, elle n'osoit l'entreprendre, sçachant de la bouche même du Roi, que sa Majesté avoit besoin d'un Général si habile, qu'il lui auroit été difficile de remplacer en Piémont. Outre que M. de Catinat avoit une parfaite connoissance de ce Pays, très-mal-aisé à connoître, il étoit si formidable aux Troupes du Duc de Savoye, que son Nom seul leur inspiroit de la crainte. Aussi ce grand Prince répétoit-il souvent ces paroles: *N'aurai-je jamais à faire qu'à l'invincible Catinat?* Les Généraux ne sçauroient trop être l'objet de la principale étude de leurs Souverains; car, c'est de-là que dépend

le ſort de leurs Armes. Ils devroient inviolablement les employer dans les Pays qu'ils connoiſſent le mieux, & contre des Ennemis qui les craignent, & à la tête des Armées qui les aiment & les eſtiment. Combien de ſuites funeſtes ne voit-on pas de la violation de cette ſage Maxime ? Il me ſeroit facile d'en citer cent Exemples, ſi je ne m'étois point borné à écrire uniquement mon Hiſtoire.

Je ſentois mollir mon courage, lorſque je penſois que j'allois ſervir ſous les yeux d'un autre Général. Ce n'eſt point que je n'euſſe une juſte idée de la valeur & de l'habileté de M. de Vendôme, que toute l'Europe connoiſſoit pour un des premiers Généraux de ſon ſiécle ; mais, comme je n'avois point l'honneur d'en être connu, je m'imaginois ne jamais avoir l'occaſion de m'en faire connoître, ni de mériter ſa confiance. Ces idées m'occuperent juſqu'à Valence, d'où je partis le lendemain dans ma Chaiſe de poſte, après avoir donné ordre à mes Domeſtiques de me ſuivre à petites journées avec mes équipages. Le Barbier Gaſcon en faiſoit partie, avec ſa femme & ſes enfans. Je leur donnai

à tous dans ma maison des emplois proportionnés à leurs talens.

CE fut par un pur hazard, que j'eus l'honneur de voir mon nouveau Général. Je le rencontrai à Salse, dans l'Auberge où il dinoit, pour continuer sa route vers Paris. M'étant fait annoncer, il quitta la table & me fit l'honneur de m'introduire lui-même. Il m'embrassa avec cette cordialité qui lui étoit si naturelle. C'étoit le plus affable & le plus officieux, je ne dis pas seulement de tous les Princes, mais de tous les hommes. Il me fit aussi-tôt donner un couvert, sans vouloir me permettre de quitter mon bonnet de voyage, qui étoit assez de saison, sur-tout en ce Pays-là, où la fin de l'Automne est plus froide que le cœur de l'hiver dans le reste du Royaume. Je ne comptois pas vous voir de cette année, me dit-il; mais, je me faisois d'avance un vrai plaisir de partager avec vous la gloire & le travail de la Campagne prochaine. M. de Catinat me touche légérement le sujet qui me procure l'avantage de vous avoir dans mon Armée: je trouverai peut-être l'occasion de vous dédommager du désagrément avec lequel vous y venez, & de vous

vous convaincre, qu'en vous éloignant d'un Ami comme M. de Catinat, vous en retrouvez un en moi, qui ne vous aime, ni ne vous estime pas moins. Je lui répondis simplement, que je sentois déja, que je ne perdois rien au change, & que je ne souhaitois rien tant que d'être à même de mériter les sentimens où il étoit sur mon compte. Il me demanda ensuite, où je me proposois de passer l'hiver? Lui ayant répondu, que n'ayant de prédilection pour aucun lieu, je trouverois agréable quel que ce pût être qui fût de son choix. Il m'envoya à Roses, avec un ordre de sa main, pour y commander, ainsi que dans toute l'étendue de ce Gouvernement. Cette Ville, située au bord de la Mer, est le plus gracieux séjour de la Province, sans en excepter Barcelone, lorsqu'on sçait se fixer à une petite Compagnie, mais d'un commerce très-agréable.

APRE'S que M. de Vendôme fut parti, je continuai ma route, & je fus loger à Perpignan chez Malartic, mon ancien & bon Ami, qui étoit Lieutenant de Roi de cette forte Place. J'y passai trois jours en joie & en plaisirs: ce qui ne contribua pas peu à me distraire de

mes

mes petits chagrins, que je croyois devoir se multiplier, si le destin n'en tarissoit la source. Le Gouverneur en étant absent, le Lieutenant de Roi en recevoit & en faisoit tous les honneurs. On mangeoit chez lui, & avec beaucoup de délicatesse; on y jouoit: son Hôtel étoit le rendez-vous journalier de tout ce qu'il y avoit de grand & de beau dans les deux Sexes de cette Ville. Le *Lance-canet* y étoit le Jeu ordinaire; & quoi qu'on y jouât aux pistoles sur les cartes, & aux trois pistoles de *belle*, on prétendit me faire honneur, en le doublant. J'y fus heureux à mon ordinaire; & il est vrai, que de cinq parties que je faisois, je sortois de quatre avec un profit considérable, & de la cinquiéme à peu de perte.

J'ARRIVAI enfin à Roses, que je trouvai peu différente de Perpignan. J'y fus reçu des Troupes & des Bourgeois avec toutes sortes de marques de considération. Le Chevalier Duprat, qui en étoit Gouverneur, se vit sans mal au cœur soumis à mes ordres. Je ne sçais comment ma réputation avoit volé jusques dans cette Armée, où j'étois presque inconnu. Il est vrai, que les rapides progrès

grès, que j'avois fait dans les Honneurs militaires, étoient si extraordinaires, qu'on les regardoit partout comme un prodige. Ceux, qui ne me connoissoient pas personnellement, ne me supposant aucun mérite, attribuoient mon avancement à la Protection capricieuse de Mad. de Maintenon; & le petit nombre de ceux qui me connoissoient, ou par eux-mêmes, ou par rélation, me trouvant quelque mérite, n'étoient point étonnés, qu'étayé par une si puissante Patrone, il eût été si largement récompensé. C'est justement l'idée que j'en avois moi-même. Je n'étois point naturellement adulateur, & je me flatois infiniment moins que je ne flatois les autres.

Le lendemain de mon arrivée, j'entrai dans mes fonctions. Je me proposai de les faire exactement, pour que la négligence de mon devoir ne fournît pas à ma puissante Ennemie de nouveaux moyens de me perdre. Après avoir tout mis en regle dans la Place, j'en sortis au bout de deux jours, pour aller visiter les postes qui en dépendoient. J'y donnai partout des ordres si bien ménagés, que je me fis aimer des

Trou-

Troupes & des Bourgeois : &, lorſqu'ils avoient enſemble quelque démêlé, ce qu'il eſt difficile d'éviter, je décidois en faveur des derniers, à moitié droit ; & je ne rougiſſois point de dire aux premiers, que le bien du Service exigeoit que toute la faveur fût pour les autres.

L'HIVER me parut court. J'en ai paſſé peu de ſi agréables. La Garniſon de cette Place étoit des mieux aſſorties pour la Société. Il y avoit un grand nombre d'Officiers pleins d'eſprit & de mérite, ſur qui l'on pouvoit compter pour toutes les parties de plaiſir. Les Dames Eſpagnoles, ou Catalanes, n'avoient point de peine à renoncer aux manieres & aux uſages de leur Nation, pour adopter celles de France ; & leurs Maris, ſecondant leur goût, s'accommodoient parfaitement bien avec nous. Le Jeu étoit ordinaire : les Bals ſe donnoient fréquemment ; c'étoient tous les jours des Repas délicats & ſomptueux : en un mot, les deux Nations commerçoient librement enſemble de nuit & de jour. Ce grand changement dans un pays jaloux de ſes coûtumes fit avouer aux Eccléſiaſtiques, qui par parentheſe ſe fauſiloient avec nous, qu'il y avoit

plus

plus de liberté, & moins de libertinage, dans leur Ville.

HORS les tems de plaisir, on parloit beaucoup de paix, & c'est assez l'ordinaire pendant. l'hiver. Nous nous en flations quelquefois sur de legeres apparences; & les Catalans craignoient qu'elle ne se fît, à moins qu'on ne leur fît espérer que le Roi les retiendroit sous sa domination. C'est une preuve, que nous en étions aimés, & que nous méritions de l'être.

LE tems s'écoula insensiblement dans la joie & les plaisirs jusqu'au mois d'Avril, qu'on commença à se préparer à entrer en Campagne. M. de Vendôme me fit l'honneur de m'écrire, qu'il avoit vu trois fois M. de Catinat en particulier, & que j'avois été le plus agréable sujet de leur conversation. Il me disoit poliment, que, sur le Caractere qu'il lui avoit fait de moi, il comptoit sur mes conseils & sur mon expérience. Rien n'étoit plus gracieux que ce Prince, ni de plus consolant dans ma disgrace, que je ne m'attendois pas à voir finir si-tôt. Mon Epouse me confirmoit dans cette idée, en m'apprenant, que, pour me ravir les occasions de mériter le comble des Hon-

neurs

neurs militaires, Mad. de Maintenon avoit prévenu le Roi, que je ne ferois pas fâché de quitter le Service, pour me retirer dans un Gouvernement. Elle ajoûtoit, que Sa Majesté en ayant parlé à M. de Catinat, ce Général osa l'assurer, sans m'avoir consulté, que cette idée ne m'étoit jamais venue dans l'esprit, & il disoit vrai; & qu'étant, pour ainsi dire, à la fleur de mon âge, plein de force & de vigueur, il étoit de l'intérêt de Sa Majesté de me détourner de ce dessein, si j'avois tant fait que de le former. Tout cela s'étoit passé, selon ma Femme, en présence même de Mad. de Maintenon. Qu'on juge si M. de Catinat cherchoit à lui plaire! Le zèle & la fidélité de mon Epouse à observer les démarches de mon Ennemie la mit fort avant dans mon cœur, où jusqu'alors elle n'avoit point eu l'entrée. Elle s'en aperçut, & étant assez judicieuse pour en comprendre la cause, elle ne négligea rien pour me mieux servir. Il est certain, que le cœur le plus aliéné ne peut se dispenser de s'unir à un cœur qui se livre de bonne-foi.

M. de Noailles arriva à Perpignan au com-

commencement de Mai. (*) Je partis aussi-tôt que j'en eus été informé, pour aller lui rendre mes devoirs. Il me reçut assez poliment, mais avec un certain air froid qui me fit sentir, que mon Ennemie l'avoit prévenu contre moi, & peut-être même engagé à me desservir. Je ne séjournai que vingt-quatre heures dans cette Ville, & j'en sortis bien résolu de me tenir sur mes gardes. J'allai revoir néanmoins cet Officier Général, premier Favori de la Souveraine despotique de l'esprit & du cœur de mon Roi, pour en prendre congé & pour lui demander ses ordres. Il me répondit d'un air embarrassé, qu'absolument parlant il n'en n'avoit point à me donner. Tenez-vous où vous êtes, ajoûta-t-il en tergiversant : vous y serez peut-être nécessaire pendant toute la Campagne. Piqué de ces Airs de Mépris en tout sens, je ne pus m'empêcher de lui répondre ; que d'autres que lui me trouveroient peut-être nécessaire ailleurs. Il rougit & s'étant tourné du côté du Gouverneur de la Place, qui étoit

(*) 1697.

étoit parti de la Cour avec lui, je profitai du moment pour sortir.

MALARTIC, mon ancien & fidéle Ami, me suivit, toute politique cessante, & vint me faire compagnie au déjeuné que j'allai prendre chez lui où j'avois pris gîte. Il me marqua le chagrin qu'il avoit eu de me voir traité avec tant de dédain: il applaudit même à la riposte que j'avois faite à Noailles. Pour le consoler, je lui donnai à lire la Lettre obligeante de M. de Vendôme. Après l'avoir lue & relue très-attentivement, il reprit un air serein, qui me prouva la sincérité de ses affections, & me dit, que je devois regarder Noailles comme un Espion méprisable, & M. de Vendôme comme un Juge & un Ami digne de ma confiance. Je l'avois déja prévenu. C'étoit le parti que j'avois pris sur le champ. Plein de ces sentimens je partis; &, de retour à Roses, j'y fus plus vigilant & plus actif que jamais.

LE quinziéme jour après mon retour M. de Vendôme arriva à Bellegarde, petite Forteresse en Roussillon sur les Frontieres de Catalogne. J'en reçus la nouvelle la nuit, & je partis à l'instant pour l'aller joindre. La réception gra-

cieuse, polie, & cordiale, qu'il me fit, auroit été capable de me faire oublier les manieres de cent mille Noailles. Trouvant en ce moment l'occasion de m'en plaindre à ce bon Prince, je lui en fis le récit. Je ne fus pas long, & il ne chercha pas long-tems la Réponse. Il me dit qu'il pensoit sur mon compte tout autrement que lui. C'est un bon homme, ajoûta-t-il : il tâche d'empêcher que la source de son mérite ne tarisse. Vous m'entendez bien, reprit-il : écoutez encore mieux. Faites toujours votre devoir & laissez-le dire. Je ferai si bien, que, tandis que je commanderai, vous ne serez jamais à ses ordres. Il en auroit sans doute dit davantage, s'il ne fût entré une foule d'Officiers, qui avoient abandonné Noailles à Perpignan, pour venir faire leur Cour au Prince à Bellegarde.

Le Chevalier d'Auberterre, ancien Lieutenant-Général & Gouverneur de Colioure, étoit du nombre. Nous étions voisins & amis depuis long-tems. Je m'étois retiré auprès d'une fenêtre de la Sale où le Prince donnoit audience, pour céder la place aux arrivans. Il m'aperçut; &, dès qu'il eut fait sa cour, il

il vint m'embrasser avec les plus tendres marques d'amitié. Nous nous entretinmes quelque instant tête à tête de nos Affaires domestiques; & il me dit, qu'ayant passé l'hiver dans sa Terre de Fontaulade en Saintonge, il n'avoit pas voulu la quitter sans avoir vu ma Mere, mon Oncle, & toute ma Famille, que je n'avois pas vu depuis deux ans. Nous liâmes même la partie d'y aller ensemble à la fin de la Campagne qui alloit commencer. La conversation n'en auroit pas resté-là, si elle n'eût été interrompue par quantité d'Officiers de toute espèce, qui s'empresserent de nous faire des politesses.

APRÈS que ce flux & reflux de visites eut fini, je joignis le Prince, qui se remit au lit pour caresser ses Chiens, qui ne l'avoient point encore quitté. Il y coucha entre deux gros mâtins, qui gronderent de ce qu'il les éveilloit. Il les appaisa pourtant à force de caresses. C'étoit-là sa passion dominante. Les plus grands Hommes en ont souvent de plus extraordinaires. Lorsque je vis qu'il n'étoit plus occupé de ces Bêtes, je saisis le moment pour lui demander ses ordres. Il ne m'en donna point; disant, qu'il

qu'il feroit à Rofes inceffamment, & qu'il fçavoit bien que toutes les Troupes, qui étoient dans mon département, feroient prêtes à entrer en Campagne. Je lui répondis, qu'elles l'étoient toujours en hiver auffi-bien qu'au printems, & que c'étoit-là le principal objet de mes foins. Je le fçais, reprit-il, en me prenant la main. Auffi ne les pafferai-je en revue que pour la forme. Il me fit enfuite un précis des entretiens qu'il avoit eus à mon fujet avec M. de Catinat Il vous aime, ajoûta-t-il, & il eft autant mortifié de ne pas vous avoir dans fon Armée, que je me félicite de vous avoir dans la mienne. Je vous plains, reprit-il, d'être en bute à cette femme, parlant de la Maintenon. C'eft un travers, qu'elle a pris contre vous; mais, je tâcherai de vous dérober à fa vengeance.

AYANT répondu comme je devois à des fentimens fi obligeans, je pris congé du Prince, & je m'en retournai à Rofes, très-fatisfait de mon voyage. Rien n'eft fi confolant dans l'Infortune, que de fe voir plaint & protégé contre l'Injuftice, par des perfonnes dont le crédit peut contre-balancer celui de nos Ennemis. Mad. Maintenon étoit puif-

fante,

ſante : eh ! qui en doute ? Mais, les témoignages du Duc de Vendôme & de M. de Catinat étoient ſuffiſans pour énerver ſon pouvoir, & pour ſurſéoir ſon animoſité, & parer les coups de ſa colére.

Je fis ma tournée dans tous les poſtes qui étoient ſous mes ordres, avant d'entrer dans la ville. Tout y étoit en bon ordre. L'Infanterie, toute des plus belles, jouiſſoit d'une parfaite ſanté, & la Cavalerie étoit dans le meilleur état du monde. Deux jours après mon arrivée, le Prince m'écrivit d'aſſembler toutes mes Troupes & de les faire camper dans la Plaine à la vue de Roſes, afin qu'il les vît le vingt-trois de Mai. Il me fit l'honneur de me marquer, que les ordres, qu'il venoit de recevoir de la Cour, le preſſoient d'aſſembler l'Armée, & qu'il étoit mortifié de ne pouvoir prendre qu'un très-court dîné chez moi. Il arriva au jour nommé. Il vit mes Troupes, il les examina, & avoua même que leur bon état ſurpaſſoit ſon attente. Il n'y eut point d'Officier qu'il ne gracieuſa avec cette bonté ordinaire qui lui concilioit tous les cœurs. Il mangea un morceau après ſa revûe ; & me pre-

nant ensuite en particulier, il me dit de me tenir prêt, & que je recevrois ses ordres pour aller investir Ostelric, petite Place, mais assez bien fortifiée, dont il étoit nécessaire de s'emparer, avant de faire le Siége de Barcelone, qui étoit le point de vue de la Cour; car, la prise de cette Place, qui nous facilitoit la Conquête de l'Espagne, étoit seule capable de fléchir l'entêtement des Espagnols, & de les réduire à demander la Paix, qui, étant faite avec cette Nation, forçoit toutes les autres Puissances ennemies à l'imiter.

JE ne m'arrêterai pas ici à entrer dans les intrigues de cette guerre, ni à donner au lecteur une idée des motifs & de la fin que s'étoient proposés les Princes ligués contre la France, par la manœuvre du Prince d'Orange, Roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III. qui étoit sans contredit le plus habile Politique de son siécle. Je tomberois dans l'erreur aussi grossiere qu'ordinaire aux Ecrivains, qui rendent universelle l'Histoire qu'ils entreprennent d'un Particulier, qui n'a souvent aucune, ou très-peu de part à la guerre, dont ils font un détail aussi étendu, que s'ils faisoient

l'Histoire

l'Histoire de la Guerre même. Ce ne doit être la tâche que de l'Historien d'une Nation. Un Auteur, qui écrit ses Mémoires, ne peut parler que de lui seul, de ses Avantures, des Faits étrangers qui y sont annexés, ou de ceux dont il a été le témoin. De l'inobservance de cette Méthode vient la Multiplication inutile & confuse des Mémoires, ou des Histoires, qui ne sont que des Copies les uns des autres. Ne seroit-il pas ridicule, si, faisant l'Histoire d'un Officier Anglois, qui auroit servi dans les Guerres du Roi Guillaume III. un Auteur s'avisoit de faire l'Histoire de ce Monarque ? C'est pour éviter cet écueil attrayant, que je me borne à raconter des Faits qui me regardent uniquement, ou dans lesquels je suis intéressé.

L'ORDRE de l'Investissement d'Ostelric m'arriva lorsque j'y pensois le moins ; mais, l'ayant attendu de moment à autre, je me tenois toujours prêt. Je partis, quatre heures après l'avoir reçu, à la tête de huit Bataillons & de quinze Escadrons, la plûpart de Dragons, & j'arrivai à deux lieuës d'Ostelric avant la nuit. A peine ma Troupe fut campée, que deux Déserteurs Espagnols, ou du

moins Catalans me furent présentés. Ils m'apprirent, qu'il y avoit cinq cens hommes de Troupes réglées, & quatre cens Miquelets dans un village à demi-lieuë du Camp. Ne comptant pas tout-à-fait sur leur rapport, j'envoyai aussi-tôt dix Dragons pour reconnoître ce poste, & pour tâcher de découvrir la quantité de Troupes qui le gardoient. La nuit favorisa leurs approches. Ils s'avancerent jusqu'à l'entrée du village sans être découverts; &, ayant trouvé un Prêtre dans une maison séparée de ce lieu, ils me l'amenerent avec tous ceux qu'ils trouverent. C'étoit précisément le Curé du village, qui étoit natif de Salces en Roussillon, & Sujet du Roi. Je l'interrogeai, & il me répondit d'une maniere satisfaisante. Je compris même par des traits marqués, qu'il étoit plus porté pour sa Nation, que pour celle qu'il avoit adoptée depuis environ dix ans. Malgré l'idée que je conçus de sa sincérité, je ne laissai pas de le retenir près de moi, jusqu'après l'Expédition que je méditois.

SUR le rapport qu'il me fit de l'état des Troupes qui gardoient ce poste, & qui étoit assez conforme à celui que

m'en avoient déja fait les Déserteurs, je détachai un Bataillon de Royal Vaisseaux, & quatre Escadrons de Dragons, dont je donnai le Commandement au Lieutenant-Colonel de ce Régiment d'Infanterie, brave Officier, & qui avoit plusieurs belles actions par devers lui. Il partit sur le champ & arriva à minuit à la portée du fusil de ce poste, par un chemin pierreux, où l'on ne pouvoit marcher sans bruit. Le Commandant du poste, qui faisoit justement sa ronde en ce tems-là, n'eut pas de peine à découvrir la Troupe. Il fit aussi-tôt donner l'allarme, & ordonna aux Miquelets de l'aller reconnoître. On les reçut très-mal, & on les repoussa l'épée aux reins jusqu'à l'entrée du village. Mais, le Commandant, qui avoit eu le tems de mettre tout son monde en bataille, repoussa mes gens à son tour au-de-là du terrein qu'ils avoient d'abord occupé. Le Lieutenant-Colonel se voyant pressé, & ne doutant pas que les Ennemis ne fussent en plus grand nombre qu'on ne me l'avoit rapporté, me dépêcha un Cornette pour me demander un renfort. J'y allai moi-même, accompagné de deux Compagnies de Grenadiers, que je mis en crou-

pe d'un Escadron de Cavalerie du Régiment Dauphin. Je trouvai les Troupes prêtes à se retirer. La nuit leur représentant les Ennemis plus forts qu'ils ne croyoient, elles étoient saisies d'une terreur panique ; & si les Espagnols, qui de leur côté ne les croyoient pas si nombreuses, s'en étoient apperçus, elles étoient perdues sans ressource. J'arrivai fort à propos : ma présence, soutenue du renfort que j'amenois, ranima leur courage. Deux ou trois cens hommes des Ennemis avoient gagné une ravine, & s'y tenoient comme dans un retranchement. Avant de les y faire attaquer, je donnai ordre à trois Escadrons de Dragons de prendre chacun un Fantassin en croupe, & de faire un tour un peu écarté, pour aller attaquer l'entrée du village, qu'on avoit déja barricadé. Dès que ce détachement se fut mis en marche, j'attaquai le centre de la ravine à la tête de mes nouveaux Grenadiers, de ceux de Royal Vaisseaux faisant environ deux cens, & de deux Escadrons de Dragons. Le reste de la Troupe fut partagée en deux Corps qui attaquerent les extrémités de cette espèce de retranchement. Le combat fut vif & opiniâtre.

J'y

J'y eus mon cheval tué sous moi, & mon chapeau percé de trois bales. Après une vigoureuse résistance de démi-heure, le Lieutenant Colonel de Royal Vaisseaux força à la droite, & y fit un grand massacre. Les cris de joie & de vive le Roi ayant frapé mes oreilles, je recommençai mon attaque, & je forçai à mon tour.

LE désordre se mit aussi-tôt parmi les Ennemis. Mais, au lieu de les poursuivre, je gagnai les devants pour les couper & les empêcher de regagner le Village. J'y réussis; &, ayant fait une espèce de ligne pour leur boucher les chemins, je pris le reste de la Troupe, & je m'en allai au village où l'on étoit déja aux mains. Dès que je crus pouvoir être entendu, je criai de toutes mes forces : Courage, Grenadiers, je suis à vous; & ma Troupe m'imitant, fit retentir l'air de *Vive le Roi.* Les Grenadiers, qui faisoient un feu continuel de derriere la Barricade, qui, leur servant de rempart, étoit aussi une Barriére, qui les empêchoit d'entrer, redoublerent leurs efforts pour retirer les charrettes croisées & embarrassées les unes dans les autres, sans pouvoir en venir

à bout. Je leur envoyai un renfort de deux cens Dragons munis de leurs haches, pour couper tout ce qu'ils ne pourroient traîner; &, m'étant apperçu que le feu des Ennemis se ralentissoit insensiblement, je me doutai qu'à la faveur des Barricades ils vouloient gagner du tems pour se sauver avec leurs équipages. Dans cette idée, qui n'étoit point mal fondée, je pris les Dragons & la Cavalerie; & ayant gagné au grand trot l'autre bout du village, le long d'un Ruisseau que nous passâmes ou repassâmes jusqu'à cinq fois, j'y arrivai comme les ennemis en sortoient, pour se retirer comme je l'avois prévu. Ayant foncé au Galop sur cette Infanterie, elle fut si épouvantée, & non sans raison, que le Commandant, criant lui-même quartier, demanda à me parler, Je le joignis bien vîte, car j'étois fort près de lui. Il me pria en me rendant son épée, d'épargner sa Troupe, & de ne point lui ôter les habits, ni le peu que les Soldats pouvoient avoir dans leurs poches & leurs havre-sacs.

Tout ce qu'il demanda lui fut accordé. Je lui rendis même son épée, en lui disant, qu'il étoit digne de la porter,

ter, & qu'il sçavoit trop bien s'en servir pour l'en priver ; & j'ordonnai en même tems, qu'on laissât l'épée à tous les Officiers. Cependant cinq Drapeaux, qui étoient tous ceux qu'ils avoient, me furent apportés, & je fis partir sur le champ le Lieutenant des Grenadiers de Royal Vaisseaux, pour les aller présenter à Monsieur de Vendôme qui étoit à Palamos. Je fis encore présent au Commandant de tous ses équipages, & aux autres Officiers de toutes leurs nipes à l'usage de leur corps. Le jour, qui paroissoit déja avant la fin de l'Action, nous permit de compter les morts de part & d'autre. Il n'y en avoit que quarante-huit de leur côté, & on en trouva cent-trente des nôtres, parmi lesquels étoient quatre Officiers subalternes, trois Lieutenans d'Infanterie, & un de Dragons : le nombre de leurs blessés fut plus grand. Ils en avoient soixante cinq, & nous n'en eumes que douze, dont le Lieutenant-Colonel de Royal Vaisseaux étoit ; mais sa blessure étoit légere, & ne faisoit que lui effleurer le cou.

PENDANT que ma Troupe se rafraîchissoit pêle-mêle avec les Prisonniers, le gros de ma Troupe, à qui j'avois en-

voyé ordre de me joindre, arriva. Elle fut fort surprise du spectacle qui la frappa. Elle ne s'attendoit pas à voir tant de sang répandu. Ne voulant pas reculer l'Investissement d'Ostelric, j'envoyai tous les Prisonniers à Roses, sous une Garde de deux Escadrons & de trois Compagnies d'Infanterie. Je remarquai que mes Soldats, loin de murmurer de ce que je ne leur avois pas permis de les dépouiller, ils m'en louerent. Il est certain, qu'ils estimoient leur courage. La valeur a cet avantage, qu'elle se concilie l'admiration & l'estime de ceux même qui en ont le moins.

Le bruit de cette Action vive & sanglante, fut bientôt porté à Osterlic, par quelques Espagnols fuyards. Le Commandant de cette Place, qui n'avoit eu aucune nouvelle de ma marche, ne pouvant ajoûter foi à ce rapport, envoya un détachement de deux cens hommes de sa Garnison, avec ordre de reconnoître ma Troupe, ou de secourir leurs Camarades, s'il étoit encore tems. Il n'y avoit que deux petites lieuës du Village à Ostelric.

M'étant mis en marche aussi tôt après le départ des Prisonniers, j'avois fait

fait halte à mi-chemin dans un Bois qui nous couvroit, pour prendre les mesures nécessaires à l'exécution de mon dessein. Il y avoit à peine un quart d'heure que nous y étions, que les Védétes, que j'avois mises le long du Bois du côté d'Ostelric, me donnerent avis qu'il paroissoit une Troupe, qui, à en juger par la longue nuée de poussiere qui s'élevoit dans le chemin, devoit être nombreuse. J'allai moi-même sur le champ, accompagné de plusieurs Officiers, cent pas hors du Bois, pour examiner la chose; & m'étant d'abord douté du parti qu'avoit effectivement pris le Commandant d'Ostelric, comme je viens de le dire, je me proposai de lui enlever ce détachement.

A CET effet, après avoir fait rentrer les Védétes dans le Bois, avec défense de se montrer, mais leur ayant bien recommandé de m'avertir, s'ils découvroient quelque chose de nouveau, je retournai à ma Troupe, à qui j'ordonnai la tranquillité & le silence; & envoyant en même tems un Aide de Camp au Brigadier Châteauvieux, qui étoit à l'Arriere garde hors du Bois, pour qu'il l'y fit entrer, je pris si bien mes mesures,

que cette nouvelle Troupe ennemie ne pouvoit m'échaper. Ce Bois pouvoit avoir un quart de lieuë de long sur un demi-quart de lieuë de large. Le grand chemin le cottoyoit ; mais, comme il y avoit plusieurs sentiers où l'on marchoit à l'abri du soleil en cottoyant le grand chemin à dix pas de distance, je fis enfoncer toute ma Troupe dans le centre du Bois, ensorte qu'elle formoit une ligne de la même longueur & parallele au grand chemin. Ayant ensuite partagé mon monde en trois corps, le Brigadier Chateauvieux prit le commandement de celui qui devoit sortir du Bois pour attaquer en face la Troupe ennemie dès qu'elle seroit environ à la hauteur du milieu du Bois. Je donnai au Lieutenant-Colonel de Royal Vaisseaux le Commandement du Corps qui devoit rester en ligne dans le Bois pour arrêter les Ennemis, s'ils s'y réfugioient : & je me mis à la tête de la troisiéme Troupe, pour les prendre à dos quand il seroit tems. A ces dispositions j'ajoûtai la précaution d'envoyer trois Grenadiers en chemise & en bonnet de nuit, dans un champ un peu plus près du bout du Bois, du côté du Village d'où nous venions,

nions, que du milieu, où ils devoient feindre de bécher: & je leur donnai ordre d'aller au petit pas avertir M. de Chateauvieux dès qu'ils verroient les Ennemis enfournés dans le chemin le long du Bois. Quoique ma Troupe fût assez grosse, je l'avois si bien cachée, que plus de trente personnes de tout sexe passerent dans le chemin sans nous découvrir, & par conséquent sans pouvoir nous annoncer à l'Ennemi.

L'EVENEMENT seconda heureusement ces dispositions. Les Espagnols allant bon train enfilerent bientôt, sans aucune défiance, le chemin le long du Bois, & même, comme je l'avois prévu, les sentiers qu'il y avoit au-dedans. Les Grenadiers firent leur personnage à merveilles; & lorsqu'ils les virent à peu près à la hauteur que je leur avois marquée, ils quitterent leur travail feint, & mettant leurs béches sur leurs épaules, ils prirent d'un pas ordinaire leur chemin vers le bout du Bois où étoit Chateauvieux avec sa Troupe. Pour moi, qui suivois des yeux les Ennemis, je n'avois pas besoin d'Espion. Dès que les derniers furent dans le chemin le long du Bois, j'en fis sortir ma Troupe; & le cottoyant

jusqu'au

jusqu'au chemin, j'en fis passer une partie dans le champ qui le bordoit, qui étoit bordé lui-même d'un Fossé plein d'eau, & je suivis le chemin avec le reste, & toujours le long du Fossé, pour être plus à portée de les couper, s'ils avoient voulu gagner les Champs plutôt que le Bois. Chateauvieux, qui avoit fait la même manœuvre, fut apperçu avant moi; parce que le Bois décrivant une ligne courbe saillante dans le chemin un peu au-delà du milieu, m'éclipsoit entierement. Croyant que la Troupe de Chateauvieux étoit tout ce qu'ils avoient à combattre, & y voyant quelque Cavalerie, ils marcherent à lui en Bataillon quarré, cherchant néanmoins à passer le fossé pour entrer dans le champ. Le Chevalier de Fouquerolles, qui commandoit la moitié de ma Troupe dans ce champ, doubla le pas, me faisant signe d'en faire de même.

CEPENDANT Chateauvieux chargea l'ennemi, qui lui répondoit par plotons. Ils faisoient la meilleure contenance du monde; mais quand ils s'apperçurent que j'allois les prendre à dos, & Fouquerolles en flanc, ils gagnerent le Bois, comme je m'y étois bien attendu. Fouquerol-

les

les repassant vîte le fossé vint me rejoindre ; & comme ils s'étoient approchés de nous en gagnant le Bois, nous nous trouvames à l'instant à leurs trousses. Ils nous firent face avec beaucoup de fermeté, jusqu'à ce qu'ils se virent prendre en flanc par Chateauvieux. Perdant alors courage, ils crurent se sauver en s'enfonçant dans le Bois, & ils se jetterent d'eux-mêmes dans les filets que j'y avois tendus. La décharge, que fit sur eux le Corps du Lieutenant-Colonel de Royal Vaisseaux, qu'ils ne voyoient pas encore, leur fit sentir qu'ils étoient enveloppés. Ils mirent à l'instant armes bas, en demandant quartier ; & le Lieutenant-Colonel du Régiment de Badajos, qui les commandoit, vint me rendre son épée, que je pris d'une main pour la lui rendre de l'autre. Cette Action ne dura pas plus de tems qu'il n'en faut pour rassembler un troupeau dispersé dans une pelouse. Nous y perdimes dix Soldats & un Capitaine de Royal Vaisseaux ; & l'Ennemi n'en avoit eu que trois de tués dans l'attaque qu'il avoit soutenue contre Chateauvieux ; mais la ligne, où ils se jetterent dans le Bois, leur en tua quarante dans la décharge

qu'elle

qu'elle fit, & qui fut l'unique. Je ne voulus pas permettre qu'on les dépouillât; mais ils furent fouillés, & on leur prit tout ce qu'on trouva d'appréciable, & l'argent qu'ils avoient. Il n'avoient point de Drapeau, parce que ce n'étoit qu'un Détachement de cinq hommes par Compagnie des Troupes de la Garnison d'Ostelric; par où je connus quelle en étoit la force. Je les envoyai sans délai joindre leurs Camarades à Roses, où ils furent conduits par une Compagnie de Grenadiers & trente Maîtres.

CES deux Actions me firent beaucoup d'honneur dans l'Armée, où j'étois auparavant peu connu, quoique celle de *Monchalts*, & la surprise de *Démont* n'y fussent pas absolument ignorées. Mon Général me fit l'honneur de m'écrire, que si l'on me laissoit faire, tous les Espagnols seroient bientôt dans mes prisons. Il m'assura, qu'avant de me féliciter, il avoit informé le Roi de ma premiere journée de Campagne, qui étoit, disoit-il, marquée aussi glorieusement, que bien des Campagnes entieres. Ce Prince étoit toujours gracieux. On pouvoit compter sur ses politesses;

liteſſes : il ne connoiſſoit point l'Eau-benite de Cour.

Il n'étoit qu'une heure après-midi, lorſque toutes mes Troupes ſe furent raſſemblées à leurs Drapeaux. Je les fis repoſer & rafraîchir juſqu'à trois heures, & m'étant mis en marche, j'arrivai avant Soleil couché à la vue d'Oſtelric. Je commençai auſſi-tôt à viſiter les hameaux, & les maiſons, ou châteaux, qui ſe trouverent à la droite & à la gauche du chemin par où j'arrivai devant cette Place ; &, à meſure que mes Troupes arrivoient, j'en diſtribuois dans chaque poſte un nombre ſuffiſant pour le défendre. Pendant que je faiſois ces diſpoſitions, le Commandant de la Place, qui ſans doute avoit déja appris la perte de ſon détachement, fit ſortir quelques Troupes pour me reconnoître. Il étoit fort difficile qu'elles exécutaſſent leur deſſein, parce que j'avois fait avancer ma Cavalerie aſſez près du glacis. Mais, elle ne put y tenir long-tems. L'Artillerie des Remparts, qui fut bientôt miſe en état, l'obligea de reculer juſqu'à une ravine, qui étant parallele au rempart, n'étoit point enfilée par le Canon. Elle y reſta juſqu'à la nuit, que je la fis ren-

trer

trer dans mon Camp derriere une éminence qui le mettoit à l'abri du feu de la Place. Le tems avoit été trop court, pour me permettre d'en achever l'investissement. Je n'en avois fait tout au plus que la moitié. Mais, j'y suppléai, en envoyant trois cens hommes d'Infanterie, & deux cens Dragons, roder toute la nuit dans le terrein qui me restoit à investir. Ils avoient ordre d'arrêter toutes les voitures, les équipages, & les chevaux, qui sortiroient de la Ville, ou qui se présenteroient pour y entrer. Mais, je leur ordonnai de laisser passer librement toutes les personnes des deux sexes qui en sortiroient.

Le lendemain au point du jour, j'achevai l'investissement sans aucun obstacle, & j'envoyai des Détachemens à deux & trois lieuës à la ronde, pour faire transporter au Camp tous les fourrages, & les vivres, qu'ils trouveroient. Il m'arriva le lendemain un Partisan Catalan, célébre par ses coups de main, à la tête d'une Compagnie franche de cent Dragons. Je le fis partir une heure après son arrivée, pour remplacer les Détachemens que j'avois envoyés, avec ordre de me les renvoyer à mesure qu'il les rencontreroit.

contreroit. L'arrivée de M. de Noailles me surprit il venoit pour commander au Siége avec dix mille hommes. C'en étoit bien assez pour une Place où il ne restoit tout au plus que douze à treize cens hommes de garnison, depuis les deux actions qui s'étoient passées. L'Artillerie & les Munitions arriverent aussi le même jour.

Je ne manquai pas de l'aller voir dès qu'il fut arrivé. Il me reçut un peu moins froidement qu'il n'avoit fait à Perpignan. Voyant qu'il ne parloit point de mes deux Expéditions, & qu'il ne me demandoit aucun compte de l'investissement que j'avois fait, je ne jugeai pas à propos de lui en dire un seul mot. Il se contenta de me dire, qu'il auroit souhaité que j'eusse resté au Siége; mais, que M. de Vendôme l'avoit chargé de m'envoyer à l'Armée qu'il commandoit dans la plaine de Palamos. Je remarquai en cette occasion l'attention que ce Prince avoit pour moi, par l'exactitude avec laquelle il me tint sa parole: & pour lui donner moi-même des preuves de ma soumission pour ses ordres, & de mon zèle à les exécuter, je partis sur le champ, après

après avoir enjoint à mes Domestiques de me venir joindre au plutôt avec mes équipages.

MON Général, toujours gracieux & obligeant, me fit l'honneur de m'embrasser à mon arrivée, en présence de plusieurs Officiers Généraux dont je n'étois connu que de nom, & peut-être de quelques-uns par une certaine réputation que mes actions m'avoient formée. Elles n'étoient, ni décisives, ni grandes; mais, elles ne laissoient pas de mériter quelque éloge, par la promptitude & la valeur qui en avoient rendu l'issue heureuse. Ce Prince, continuant ses politesses, me prit la main, & me présentant à ces braves Officiers, qui la plûpart avoient glorieusement vieilli sous le casque: Voilà, leur dit-il, mes Amis, un nouveau Camarade qui nous arrive, pour partager avec nous les travaux & la gloire de la guerre. Chaque lieuë, qu'il fait avec ses troupes, est marquée par une Victoire. C'est Langallery, ajoûta-t-il: son nom vous rappelle sans doute ses belles actions. Je ne pus me dispenser de répondre que ma joie étoit parfaite, me voyant à même de combattre sous les ordres & sous les yeux d'un Héros,

au-

autant admiré dans l'Europe, qu'utile à la France, & dans les heureuses circonstances de profiter des exemples de valeur, & des leçons militaires des vaillans Officiers, parmi lesquels je venois faire nombre, & que je regardois comme mes Maîtres. Ils me témoignerent tous, que ma Réponse étoit de leur goût, par l'honneur qu'ils me firent de me venir embrasser avec un certain empressement, qui pouvoit être une preuve de cordialité.

Je dînai chez le Prince avec bon nombre de mes Camarades. Sa Table étoit celle de presque tous les Officiers de l'Armée, sans en excepter les moins principaux de chaque Régiment. Il avoit l'ame grande, le cœur noble & généreux. On eût dit qu'il n'étoit dans le monde, que pour les autres. Sa personne étoit le moindre objet de ses soins.

TROUVANT l'occasion de l'entretenir en particulier au sortir de Table, j'en profitai pour lui rendre compte de l'Investissement d'Ostelric, & des Expéditions que j'avois faites en me rendant devant cette Place. Il m'applaudit & me félicita. Il ajoûta à ces politesses

celle de me répéter qu'il en avoit écrit au Roi, en lui envoyant comme des monumens éloquens de ma valeur, & d'heureuses prémices de la Campagne, les Drapeaux que j'avois eu l'honneur de lui présenter. *La bonne femme*, reprit-il, *en aura le cœur gros.* On sent bien, qu'il avoit en vue Madame de Maintenon, qu'il n'aimoit guere, non plus que les autres Princes de la Cour.

SON pressentiment étoit juste. Mon Epouse m'écrivit peu de jours après, que le Roi, malgré qu'il se fût apperçu que Madame de Maintenon étoit fort refroidie à mon égard, n'avoit pas eu la complaisance de se taire en sa présence sur mon compte, & qu'elle avoit appris d'une Demoiselle de cette Souveraine de ce Monarque, qu'elle avoit rougi, lorsqu'il lui avoit parlé de mes actions avec une satisfaction marquée sur son visage & dans les expressions dont il s'étoit servi.

MON Général, qui vouloit me donner de nouvelles preuves de sa confiance, me dit avant de me quitter, qu'ayant calculé le jour que je serois de service, il avoit compté qu'une Expédition qu'il méditoit, seroit mûre en ce tems-là, & qu'il

qu'il m'en destinoit l'exécution. Plein de reconnoissance de l'honneur qu'il me faisoit en me donnant ces marques de distinction, je lui baisai la main avec autant de respect que de tendresse. Il en fut touché, & m'embrassant il m'assura que je pouvois compter sur lui comme sur mon meilleur Ami.

J'ETOIS, comme l'on voit, agréablement dédommagé de l'éloignement où j'étois de M. de Catinat. Mais je n'oubliai pas pour cela les obligations que j'avois à cet aimable & habile Général. Monsieur de Vendôme, qui m'en parloit assez souvent, ne manquoit pas de sentir à mon air & à mes paroles, que je n'étois pas ingrat. Loin de prendre ombrage, comme la plûpart des Grands que la jalousie ronge, il m'en sçavoit bon gré; & je le comprenois parfaitement, sans qu'il me le dît.

CEPENDANT le Lance-Canet, qui étoit mon Jeu favori, & même l'unique que je jouasse, étoit la partie ordinaire au Quartier du Prince. J'y coupois toujours, lorsque je m'y trouvois au commencement du Jeu, & j'en sortois rarement sans profit. C'étoit une ressource, que me refusoit mon patrimoine; & c'est

c'est par ce moyen que j'ai soutenu la belle Figure que j'ai toujours faite à l'Armée, beaucoup au-dessus des Officiers de mon Rang, qui avoient dix fois plus de bien que moi. Mais, quelque passion que j'eusse pour le Jeu, elle se taisoit, lorsque mon devoir parloit. Je n'y pensois jamais quand j'étois dans mes fonctions militaires. Outre que c'étoit ma ressource, comme je viens de l'avouer, j'avoue encore, que c'étoit celle de mon Epouse, à qui j'envoyois de tems en tems quelques centaines de Louis d'or. Depuis que la Maintenon ne me jugeoit plus digne de ses faveurs, il sembloit qu'elle fît rejaillir sur elle la haine qu'elle avoit conçue pour moi avec beaucoup moins de raison que de caprice. Elle la croyoit indigne de ses bienfaits, parce qu'elle me regardoit comme le juste objet de sa disgrace. Je lui recommandois néanmoins de lui faire sa Cour à l'ordinaire. La cessation des bienfaits n'autorise jamais l'ingratitude. Il suffit d'en avoir reçu un seul, pour être obligé à une éternelle reconnoissance. Tous les mauvais offices qui l'ont suivi, ne sçauroient énerver cette obligation.

LORS que j'y pensois le moins, mon Général me fit appeller, pour me charger de l'éxécution d'un projet qu'il avoit formé. Sur les avis certains qu'il avoit que les Espagnols, pressentant le siége de Barcelonne, faisoient voiturer dans cette Place de gros Magasins de vivres qu'ils avoient faits du côté de Valence, il se proposa de leur enlever leurs Convois. Il me choisit pour ministre de son dessein, comme il me l'avoit fait pressentir quelques jours auparavant. Il me communiqua son plan; &, après avoir fait commander douze Compagnies de Grenadiers & trois cent Maîtres, il me donna ses ordres. Mais sur ce que je lui répresentai que les Dragons me seroient plus utiles, il consentit que j'en prisse trois cent. Cependant ce nombre ne suffisant pas pour la manœuvre que je pourrois avoir besoin de faire, je lui en demandai six cens. Je lui dis, que l'Infanterie se trouvant souvent fatiguée & hors d'état de marcher, on manquoit les meilleurs coups; & que cet inconvenient étant levé lors que j'aurois six cent chevaux pour les porter en croupe, je les faisois reposer en marchant: de sorte qu'arrivant *frai*

émoulus, ils étoient en état d'agir. Il trouva mon raisonnement de son gout, & me permit de prendre six cens Dragons.

NOTRE Camp n'étoit qu'à cinq lieuës de Barcelonne. J'attendis la nuit pour en partir, à dessein de me trouver au point du jour environ à une lieuë de cette Place du côté & dans le chemin qui mene de là à Valence, & dans toute cette Province. Je sçavois bien où étoient les Magazins; mais, quand même j'aurois été en état de m'en rendre maître, malgré les forts Détachemens qui les gardoient, j'aurois inutilement combattu, n'ayant ni voitures ni chevaux, pour les emmener. Ce n'étoit donc pas mon dessein. Je n'en avois d'autre, que de me saisir des Convois qui les transportoient en détail dans Barcelonne; & je ne pouvois mieux m'y prendre, qu'en suivant les chemins qu'ils pouvoient tenir, en leur allant au devant. De cette façon, ils ne pouvoient guére m'échaper, si les Escortes n'en étoient pas plus fortes que ma Troupe.

ETANT arrivé à point nommé au lieu que je m'étois proposé, je détachai quarante Dragons, pour battre l'Estrade, & pour aller à la découverte. Il étoit

tems

tems que j'arrivasse. Mes Dragons n'étoient pas encore hors de notre vue, que je les vis revenir à moi au grand trot. Ils me rapporterent, qu'ils avoient aperçu dans le chemin, à la portée de la Carabine, un Convoi d'environ deux cens Chariots, & qu'ayant tâché d'en reconnoître l'escorte, ils estimoient qu'elle pouvoit être de deux cens hommes. Le chemin étant bordé fort à propos de monticules à notre droite, j'envoyai un Lieutenant pour examiner si je pouvois y cacher tous mes Dragons. Il me rapporta, qu'il y avoit une espece de vallon entre deux éminences où je pourrois en placer plus que je n'en avois. Je les fis partir avec le Lieutenant-Colonel de Phimarcon pour les commander, à qui je recommandai d'en mettre une partie à l'un des bouts & le reste à l'autre, & que quand il verroit le Convoi vis-à-vis du centre du vallon, ils les fit marcher à droite & à gauche, pour prendre le Convoi à dos & en front. Cependant je fis mettre mes Grenadiers ventre à terre dans des champs de bled des deux côtés du chemin, & je retournai sur mes pas du côté de Barcelonne pour

revenir dès que j'appercevrois le Convoi. Je n'allai pas bien loin, sans qu'il parût. Il marchoit comme s'il n'avoit rien à craindre, & d'autant moins, que n'étant qu'à deux lieuës de Barcelonne, ils se croyoient en sûreté.

MES Dispositions eurent tout l'effet que j'en attendois. L'Escorte, qui n'étoit pas même si forte qu'elle avoit paru, se voyant investie, se rendit sans aucune résistance. Elle fut désarmée, & envoyée tout de suite au Camp avec le Convoi, consistant en deux cens cinquante chariots chargés de toutes sortes de munitions de bouche. Sur le raport que me fit le Commandant de la Troupe prisonniere, je marchai en avant, pour surprendre la nuit prochaine un Convoi plus considérable que le premier, qui devoit gîter dans un Village à quatre lieuës de nous. Je l'aurois bien attendu dans le poste où j'étois, craignant de n'en pas trouver de plus propre à placer des embuscades : mais, j'y étois trop exposé à la garnison de Barcelonne, dont je n'étois éloigné que de deux lieuës.

NOUS arrivâmes à dix heures de nuit très-fatigués de la route que nous avions

fai-

faite par des chemins, tantôt pierreux, tantôt bourbeux, où mes Grenadiers laisserent presque tous leurs souliers, & les chevaux leurs fers. Mon premier soin fut d'envoyer un Officier Catalan de Nation pour reconnoître l'escorte du Convoi. Il y alla en voyageur du pays; & montant un cheval d'Espagne, il demanda à loger dans une Auberge, où étoit le Convoi avec un détachement de l'Escorte pour le garder pendant la nuit. Il se faufila cependant avec quelques Soldats de cette Troupe, qui l'informerent qu'ils n'étoient que trois cens, pour conduire cinq cens chariots, & qu'il n'y avoit que trente Cavaliers. Ainsi embouché, il revint m'en faire le raport dont je ne balançai pas à profiter.

APRE's que mes Troupes se furent réposées environ une heure, j'en fis quatre Corps, pour entrer dans le Village par quatre côtés. La plus grosse partie des Ennemis, qui n'étoient pas moins fatigués que nous, étoient endormis par bandes dans les granges qu'on leur avoit assignées. Cependant, l'allarme y ayant été donnée, il s'en fit d'abord un Corps, qui vint me faire face

au bout du Village du côté le plus près du Convoi, avant que mes autres Troupes fussent arrivées à leur destination. La décharge, qu'ils firent sur nous, fut des plus vives. J'y fus blessé à la cuisse, & j'y perdis vingt Grenadiers & dix Dragons, parmi lesquels étoient deux Officiers subalternes. La nuit, telle qu'un Microscope qui grossit & multiplie les Objets, représenta à ma Troupe les Ennemis en plus grand nombre qu'ils n'étoient; &, voyant que cette idée lui abbattoit le courage, je reussis à le relever en parcourant les rangs, & les assurant, que toute l'Escorte ne consistoit qu'en trois cens. Je les remenai aussitôt à la charge, pour regagner le terrein que nous avions perdu. J'avois beau les encourager, ils avançoient lentement. Mais, celle de mes Troupes, qui étoit entrée dans le Village par l'endroit le plus près de nous, attirée par les vives décharges qu'elle entendit, ayant fait la sienne sur l'Ennemi qu'elle avoit pris à dos, la fureur prit dans la mienne la place du courage. Elle l'enfonça la Bayonnete au bout du fusil, & le défit en un instant. Toute cette Troupe fut entiérement massa-

crée

crée, à quelques-uns près, qui, ayant cru trouver un libre passage à l'autre bout du Village, y furent faits prisonniers

CETTE Action me coûta soixante hommes; je n'eus que vingt blessés, & tous aussi légérement que moi. Nous nous reposames le reste de la nuit. Les Grenadiers vinrent au point du jour me demander le Pillage du Village qui étoit considérable. Je ne pus le leur refuser; mais, je leur ordonnai de faire vîte leur butin, parce que nous n'étions pas en lieu de sûreté.

LE Pillage n'étoit pas encore fini, qu'il me vint un Courier de mon Général, pour m'avertir, que le Gouverneur ou Vice-Roi de Barcelonne ayant appris la prise du premier Convoi, avoit déta-ché un Corps de trois mille hommes de la Garnison de cette Place, pour me couper. L'Avis qu'il me donnoit, c'étoit de prendre sur ma droite, & de tenir la route de Castel-Franco, où je trouverois trois mille hommes qu'il y envoyoit du camp, si j'étois assez heureux d'éviter la rencontre des Ennemis.

JE ne fis point battre la Générale, pour ne pas donner l'allarme à mes

Troupes ; mais, je fis dire de bouche, qu'on eût à me venir joindre incessamment au bout du Village opposé à celui par où nous étions entrés. Les Soldats qui m'aimoient certainement, se rendirent aussi-tôt à leurs Drapeaux chargés de butin. Je leur ordonnai d'y mettre chacun leur marque, & je les fis charger sur les chariots, ainsi que mes gens blessés.

NOUS nous mimes en marche vers les sept heures du matin, précédés d'une Avant-garde de cent Dragons, & suivis d'une pareille Arriere-garde. Nous eumes à peine fait une lieuë, que l'Officier, qui menoit cette derniere Troupe, me dépêcha un Maréchal des Logis, pour m'avertir qu'il découvroit à sa gauche un assez gros Corps de Troupes, qui paroissoit venir à nous. Voulant m'éclaircir du fait par mes propres yeux, je me transportai à l'Arriere-garde; &, étant monté sur une éminence, je vis effectivement les Troupes en question : mais, je fis observer à l'Officier, qui m'en avoit donné avis, que leur front étoit tourné à l'Est & que nous allions au Nord. Leur marche nous fit conclure, qu'ils alloient au Village que nous venions

nions de quitter, ou à dessein de nous rencontrer, ou pour nous joindre du côté de Valence, d'où il leur venoit d'autres Convois.

CELUI, que nous emmenions, marchoit entre l'Avant-garde & le Gros; mais, bien que je crusse ne devoir rien craindre, j'y donnai l'ordre de doubler le pas, jusqu'à ce que nous eussions passé un côteau, que je voyois nous devoir dérober à la vue des Ennemis. J'étois surpris, qu'ayant marché jusque-là à découvert, ils n'eussent point jetté les yeux sur nous. Leur marche rendoit ma conjecture certaine. Arrivant au côteau que nous devions doubler, je m'y arrêtai avec bon nombre d'Officiers. Il fallut nous servir de nos Lunettes, pour examiner les mouvemens des Espagnols, que nous estimions n'être éloignés de nous que d'une forte demi-lieuë. Nous leur vîmes faire la même route que j'avois conjecturée; ce qui nous fit marcher avec moins de précipitation, & qui me permit de faire halte au bas du côteau, où se terminoit une vaste plaine. Je l'observai de toutes parts avant d'y descendre, & j'y remarquai quel-

ques petits bois disperſés le long du chemin, qu'il nous falloit tenir, pour les gagner en cas de beſoin.

LA Halte finie, je poſtai l'Arriere-garde au ſommet du côteau, avec ordre de s'y tenir juſqu'à ce qu'elle nous eût perdu de vue, pour obſerver exactement la marche des Ennemis. Avec cette précaution, nous continuames tranquillement notre route. Un peu avant la nuit, l'Avant-garde me fit donner avis, qu'on appercevoit un petit Corps de Cavalerie, qui nous cottoyoit à demi-lieuë de notre gauche, & qu'il paroiſſoit aller où nous allions. Je me portai auſſi-tôt à l'Avant-garde, qui ne s'étoit point trompée. Il ſembloit effectivement, que cette Troupe & la mienne décriviſſent un Angle dont les deux lignes tendent à ſe joindre au même point. Je ne me preſſai pas beaucoup de faire rèconnoître cette Troupe, que j'eſtimois être de beaucoup inférieure à la mienne. Mais, voyant au bout d'un quart d'heure, que les deux lignes ſe rapprochoient, je détachai cinquante Dragons de l'Avant-garde, pour aller à la découverte. Ce détachement en rencontra

un

un des Ennemis, qui venoit me reconnoître aussi. Après avoir escarmouché quelques momens, les Espagnols se retirerent ; & mes Dragons continuant leur route, pour s'approcher le plus près qu'ils pourroient de leur Gros, ils s'arrêterent sur une éminence, d'où ils pouvoient l'observer parfaitement. Ils me rejoignirent au grand trot pour m'avertir, que les Ennemis étoient entrés dans un gros village qu'ils avoient gagné sur leur gauche. Jugeant à propos de les y laisser pour ne pas m'amuser, j'arrivai à nuit fermée au village que je m'étois proposé.

Apre's en avoir rançonné les habitans qui étoient fort à leur aise, je les obligeai d'apporter des rafraîchissemens à ma Troupe, qui s'y reposa deux heures. Ayant pris ensuite tous les chevaux de bât & de labour que je pus trouver, je les fis attacher ensemble tous harnachés, pour relayer ceux qui traînoient les chariots du Convoi. Cette précaution me fut très-utile dans les chemins fangeux, par où nous passames pendant la nuit.

Nous fimes cinq lieuës cette nuit-là sans aucune rencontre, & nous arriva-

mes à Castel-Franco (*a*) à Soleil levant. Nous-nous regardâmes comme chez nous dans ce gros Bourg, déja soumis aux Contributions depuis que nous avions pris Palamos. M'y croyant avec fondement en toute sureté, je résolus de m'y reposer jusqu'à l'arrivée du Détachement que m'envoyoit M. de Vendôme. Je ne laissai pas néanmoins de poster trente Grenadiers, & autant de Dragons, dans un hameau que nous avions laissé à un quart de lieuë du Bourg. Il étoit entouré d'un vieux mur, mais encore assez bon pour résister à un coup de main: l'ayant visité, j'y établis des postes selon ma prudence.

CEPENDANT, fâché que le Détachement ennemi, que nous avions reconnu pendant notre route, me fût échappé, j'envoyai après Soleil couché cinquante Dragons au Village, qui n'étoit qu'à une lieuë de notre poste, où il s'étoit retiré, pour découvrir s'il y étoit encore, ou quelle route il avoit pris. Je les suivis une heure après, pour ne pas perdre l'occasion de l'enlever, si elle se présentoit. Ayant fait les trois quarts du

(*a*) Ou Castel-fouillet.

du Chemin, mon détachement me joignit. Il étoit entré dans ce Village, d'où les Ennemis étoient sortis au point du jour pour s'en retourner sur leurs pas à Barcelonne, d'où ils venoient à dessein de prendre poste à Castel-Franco, sçachant qu'il n'étoit point gardé. J'en fus surpris, parce qu'il me parut d'une très-grande utilité pour notre Armée, sur-tout dans le dessein où nous étions d'assiéger Barcelonne.

CE gros bourg, quoi qu'enceint d'un vieux mur, défendu d'un petit fossé qu'on auroit pu creuser à peu de frais, en y ajoûtant un chemin couvert bien palissadé, pouvant soutenir un siége de quelques jours, étoit capable d'arrêter l'Ennemi. Situé dans un terrein gras & abondant en toutes sortes de denrées, & sur-tout en fourrage, il pouvoit nous en procurer l'abondance. Toutes Réfléxions faites, je pris sur moi d'y laisser cinq cens hommes avant d'en sortir, comptant que M. de Vendôme, qui, je m'assure, n'en connoissoit point la conséquence, m'approuveroit.

LE Renfort, que m'envoyoit mon Général, croyoit qu'il pourroit me joindre plutôt qu'il ne fit : il arriva le soir du deuxié-

me jour que nous y eumes pris poste. Il étoit commandé par M. de Revel, Maréchal des Camps & Armées du Roi. Il avoit été retardé d'un jour & demi, par la difficulté qu'il trouva à passer des Rivieres, ordinairement maigres, mais furieusement pleines en ce tems-là, par les eaux de la neige qui fondoit dans les Montagnes. N'ayant pas prévu cet obstacle, il ne s'étoit point muni de pontons pour le surmonter; de sorte que le repos, qu'il convenoit donner à cette Troupe, me donnoit le tems de recevoir la Reponse de M. de Vendôme à la Lettre que je me proposai de lui écrire. Je lui rendis compte de ma route & de ma capture, dont il devoit voir une partie avant de recevoir ma Lettre. Il étoit si disposé en ma faveur, qu'il releva beaucoup le peu de gloire que j'avois acquise dans cette petite guerre, en présence des Officiers Généraux de l'Armée, qui assurément n'en auroient pas fait moins que moi s'ils eussent été à ma place. Quoique je crusse leur être à tous fort inférieur dans notre métier, je me piquois néanmoins de les égaler, & peut-être même de les surpasser en zèle pour le service du Roi.

JE marquois encore à mon Général tout ce que je pensois de Castel-Franco ; je prenois même la liberté de lui dire, que je trouvois très-à-propos d'y laisser un Détachement de cinq cens hommes. Il me fit l'honneur de me répondre, qu'il m'applaudiroit toujours lorsque je penserois aussi juste qu'en cette occasion, & qu'il laissoit en ma disposition le choix des Troupes que je laisserois dans Castel-Franco, avec ordre de le fortifier du mieux qu'il seroit possible, aux dépens des habitans du Pays. Il m'ordonnoit en conséquence de régler les Contributions des villages & hameaux dépendans de ce gros Lieu, pour être employées aux frais des travaux & des ouvrages que j'y jugerois nécessaires.

DE's que j'eus donné les ordres pour assembler tous les matériaux nécessaires, je partis avec mon renfort, laissant dans ce poste un Bataillon du Régiment de Piémont, dont je réglai la subsistance avec les Magistrats du lieu. Le Convoi nous suivit, escorté par un autre Bataillon du même Régiment & deux Escadrons de Dragons qui m'y parurent nécessaires en bien des occasions. Nous fumes quatre jours en marche,

pas

par le retardement que nous causa la construction d'un pont solide pour y faire passer notre Convoi.

Je fus reçu de mon Général avec des sentimens tels que ceux d'un tendre Pere, qui rêvoit un de ses enfans de retour d'un dangereux voyage. Avant d'informer la Cour du compte que je lui rendis, il me remit une Lettre de mon Epouse, qui me marquoit, que Mad. de Maintenon ne la regardoit plus; mais, que pour sçavoir, autant qu'il se pouvoit, ce qu'elle feroit ou diroit à mon desavantage, elle avoit mis une de ses Favorites dans mes intérêts, qui lui avoit promis de l'en informer fidélement. Pour moi, je ne lui avois pas écrit depuis la mort de mon Pere, Epoque plus sensible pour moi, que la perte de la Protection de cette puissante Dame. Tout battu que j'étois de ce vigoureux oiseau, je ne laissois pas de regimber contre ses formidables ergots. Mon parti étoit pris; je ne faisois plus la Guerre que pour la Gloire. L'espérance de parvenir au plus haut point d'honneur de la Milice ne me soutenoit plus. Délivré de cette inquiétude, mon ambition disparut, & le calme renaquit

dans

dans mon esprit & dans mon cœur.

QUELQUES jours après mon arrivée au Camp, Ostelric fut rendu, & tout se trouva prêt pour le Siége de Barcelonne. L'Investissement étant fait & la tranchée ouverte, mon Général me donna un Camp volant, formé de la Cavalerie qui lui étoit inutile, pour arrêter les Convois qu'on pouvoit tenter de conduire dans la Place, & pour traverser les Partis qui sortoient d'un petit Camp que les Espagnols avoient sous le Mont-Joui, où est située la forte Citadelle de cette Place. Ce seroit passer le bornes que je me suis prescrites, si je m'arrêtois à donner ici le Journal de ce Siége, qui fut aussi pénible que long. Les curieux pourront se satisfaire en lisant les Relations particulieres qui en ont été faites, ou qu'ils trouveront dans les Histoires trop multipliées qui ont été faites des Guerres de ce Tems-là. Je me contente de dire en deux mots, que l'Armée n'étant pas assez nombreuse pour investir & resserrer étroitement cette grande & forte Place, je fus surpris de la voir réduite. L'habileté du Général, & la valeur des Troupes, suplééerent à la force & au grand nombre. Je ne

ne fis rien non plus qui vaille la peine d'être écrit, pendant que je voltigeai aux environs de la Place, & aussi longtems que dura le Siége. Je n'eus aucune occasion de combattre. Il ne s'en présenta qu'une, où je pris un Convoi assez considerable sans coup férir. Le petit nombre de troupes qui l'escortoient mirent armes bas à la premiere attaque.

Dés que j'eus appris la Reddition de la place, (*) je rentrai dans le Camp, & je fus joindre M. de Vendôme, qui y étoit déja. Il me tendit la main en l'abordant, & je la baisai à mon ordinaire par pure tendresse. Hé bien, me dit-il, voici la Paix : nous irons chacun chez nous planter des choux. Je lui répondis, que j'aurois plus de plaisir de manger ceux que je cultiverois, que s'ils étoient cultivés de la main d'un autre. La Politique est un Art étonnant. Ce Prince donna le dernier Assaut à un ouvrage de cette Place, quoiqu'il fût informé de la main du Roi luimême, que la paix étoit signée : mais, on aima mieux perdre une quantité de braves

(*) 1697.

braves Gens que d'avoir le prétendu deshonneur de lever le Siége.

PEU de jours après cette conquête, M. de Vendôme se disposa à partir pour la Cour. J'allai lui souhaiter un heureux voyage, & lui demander la continuation de son estime. Il me la promit & il m'a tenu parole. Je n'ai jamais senti en être déchu, depuis même que j'eus adopté un autre Souverain. Au reste, me dit-il, qu'allez-vous devenir? Je lui répondis que je m'en allois chez moi, sans aller même à la Cour; & qu'appellant mon Epouse auprès de moi, j'espérois couler mes jours tranquillement loin du grand monde, où il falloit faire des personnages outrés. Il me répondit, que j'avois raison au fond, mais qu'il me falloit garder des mesures. Croyez-moi, réprit il, & me suivez à Versailles. Je vous présenterai au Roi, quoiqu'en étant connu par quantité de beaux endroits, vous n'ayez pas besoin de mon ministére. Il ajoûta, qu'il ne tiendroit pas à lui que je n'eusse un bon Gouvernement; mais, qu'il ne s'en flatoit pas, connoissant Mad. de Maintenon capable de traverser ses démarches. De plus, dit-il, vous ferez

plus

plus de plaisir à votre Epouse de l'aller chercher vous-même à Paris que de lui écrire de vous aller joindre.

QUELQUE gracieux que fussent les motifs que me proposoit le Prince, le dernier me détermina à l'accompagner. Mais, pour preuve que je n'attendois rien de la Cour, c'est que j'envoyai mes équipages au logis; écrivant à ma mere pour la prier de nous préparer un Apartement convenable. Elle n'avoit pas encore vu mon Epouse, & je ne doutois nullement qu'elle ne se fît d'avance une joie de la posseder.

JE partis donc avec mon Général, charmé de l'occasion où j'étois de l'entretenir seul pendant la route. Si j'avois gagné son estime par une certaine expérience qu'il me trouvoit dans le métier de la guerre, je compris par ses manieres obligeantes, & par le plaisir qu'il montroit d'avoir ma compagnie, qu'il m'accordoit son amitié. Je l'entretenois à sa satisfaction sur tous les sujets qu'il me proposoit. Il vouloit absolument que j'en usasse avec lui comme avec mes égaux: & si peu que je me rappellasse le respect que je lui devois, il ne le souffroit point patiemment

ment. Je puis dire avec vérité, que de ma vie je n'ai frequenté personne avec plus de cordialité. Qui que ce soit, qui lise ces circonstances, n'en pourra douter, si peu qu'il ait connu cet aimable Prince, ou par soi-même, ou par rélation.

Le plaisir que j'avois ayant l'honneur de l'accompagner étoit grand; mais, il s'accrut jusqu'au dernier point, par l'heureuse rencontre que nous fîmes à Lyon de M. le Maréchal de Catinat, revenant du Piémont où il avoit passé l'hiver pour régler certains points avec le Duc de Savoye, qui avoit fait sa Paix l'année précédente (*). Je me promenois sur la Place de Bellecour, tandis que M. de Villeroi, Archevêque & Gouverneur de cette Ville, s'entretenoit avec M. de Vendôme dans son Appartement au petit-Versailles, Auberge située sur cette Place. Je me faisois un plaisir de revoir mon premier Général à la Cour; mais, j'en trouvai infiniment davantage dans l'agréable surprise que me causa sa présence dans un tems où je m'y attendois peu. Dès que j'eus reconnu sa livrée,

(*) 1696.

vrée, je doublai le pas pour me trouver dans la Cour de l'Auberge à sa sortie de sa Chaise de poste. Un de ses Valets de pied, qui alloit lui en ouvrir la portiere, m'ayant d'abord reconnu, me ceda sa place. Quelle ne fut point la surprise de M. de Catinat, lorsqu'il m'aperçut? Ah! dit-il, mon cher Voisin, je le vois & je le sens, que les vieux Amis ne s'entr'oublient ni ne se négligent. Comme je lui répondois, que je n'étois pas si ingrat que d'oublier un si bon Pere, il s'appuya sur mon bras pour descendre, & me fit l'honneur de m'embrasser aussi-tôt qu'il eut mis pied à terre.

On le mena dans son Appartement, où j'eus l'honneur de l'accompagner, & de m'y arrêter avec d'autant plus de plaisir, que je l'entretenois seul. Hé bien! me dit-il d'un ton ironique, la bonne-femme est-elle toujours de vos Amies? A l'ordinaire sans doute, lui répondis-je; car, mon Général, repris-je, m'a fait souvent l'honneur de me dire, que j'étois incorrigible, & que je donnois de tems en tems matiere à sa haine. Cela est vrai, me repliqua-t-il. Mais, en cela même, vous donnez de jour en jour de nouveaux sujets d'admiration à vos Ennemis,

nemis, & d'éloge à tous les honnêtes-gens. J'aurois eu tout le tems de lui rendre compte de notre Campagne, si l'Archevêque n'eût appris son arrivée en sortant de l'Appartement de M. de Vendôme. Il se fit aussi-tôt annoncer, & étant entré tout de suite, je fus obligé de me retirer. Je fus le premier qui portai la nouvelle de son arrivée au Prince*, qui, sans cérémonie ni délicatesse, voulut l'aller voir. Allons, me dit-il, croyant sans doute que je ne l'avois pas vu, allons nous en le surprendre. M. l'Archevêque venoit précisément de sortir de son Appartement, lorsque nous y entrâmes. Ha, ha! lui dit-il en l'abordant, vieille Guerre, vous voilà donc maintenant Bourgeois de Paris? Oui, Dieu merci, répondit M. de Catinat; & je vous avoue franchement, que j'aime mieux cet état, que celui que je quitte. M. de Vendôme repartit, qu'il étoit de son goût; &, pour preuve que je vous dis vrai, ajoûta-t-il, c'est que je m'en vais me faire Paysan d'Anet (a). Vous y mangerez, quand il

(a) Anet est un Château qui appartenoit à M. de Vendôme, & où ce Prince se plaisoit beaucoup.

il vous plaira, une ſoupe aux choux verts, que je prétens cultiver moi-même. M. de Catinat lui repliqua, qu'il en feroit autant, s'il avoit de la terre où les planter.

LA Converſation, qui dura aſſez longtems ſur le même ton, fut fort enjouée. J'en fus même de tems en tems le ſujet, ſans qu'ils craigniſſent de faire violence à ma modeſtie. Je retranche ici, pour ne pas en manquer, ce qu'ils me dirent de gracieux. Je me contentai de leur répondre, que la Diſtributrice du Mérite, & la Diſpenſatrice des Graces en France, étoit ſans doute plus pénétrante & plus judicieuſe, puiſqu'elle penſoit tout autrement ſur mon compte. M. de Vendôme, prenant l'eſſor pour ſortir, dit à M. le Maréchal, qu'il comptoit ſouper avec lui ; & voici notre troiſiéme, ajoûta-t-il, en me frapant ſur l'épaule, pour former le Triumvirat. Le Maréchal l'accompagna dans ſon Appartement, où le ſoupé fut ſervi bientôt après. On n'y parla du tout point de guerre. La Converſation ne roula pendant toute la table que ſur la Cour, dont ils me parurent fort dégoutés, à cauſe de l'Autorité de la Maintenon, &

des personnages qu'il falloit faire, pour être à couvert de l'injuste usage qu'elle en faisoit. Ils me trouverent fort heureux d'être libre de me retirer en Province; & je leur avouai, qu'il me tardoit que je n'y jouisse du repos que je me proposois.

Nous partîmes le lendemain, sans que ces Messieurs eussent rendu la visite à M. l'Archevêque. Ce n'est pas non plus le Cérémonial. Un Prince, un Maréchal de France, qui ne font que passer, reçoivent des visites, mais ils n'en font point. En toute autre circonstance, ils auroient vu ce Prélat chez lui, soit en qualité d'Archevêque, soit en qualité de Gouverneur de la Ville & de la Province.

Arrivant à Paris, M. de Vendôme m'obligea, malgré toute ma résistance, à prendre un appartement dans son Hôtel. Il n'approuva point mes excuses, parce que, ma femme ne demeurant pas à Paris, je ne pouvois lui en alléguer de bonnes. Le Prince se reposa le jour de notre arrivée & la nuit qui le suivit. Le lendemain, il fut matineux. Etant encore dans mon lit, mon Valet-de-chambre vint me dire,

que le Prince étoit levé. Je m'habillai à l'instant, & je fus lui faire ma Cour. Vous sentez déja sans doute, me dit-il, que le métier de Courtisan est un trouble-repos. Hélas! oui, mon Prince, lui dis-je : c'est aussi ce qui me détermine à m'éloigner de la Cour au plutôt. Il ajoûta, qu'il étoit à propos que je l'accompagnasse à Versailles, afin qu'il me présentât au Roi, & même à Madame de Maintenon, à qui il ne feroit qu'une courte visite. Je lui répondis, que j'étois disposé à le suivre partout. Quant à présent, reprit-il, la Politique vous y engage. Le petit accès de fiévre, que vous en aurez, sera bientôt passé.

Il est certain, qu'arrivant à Versailles, je fus saisi d'un frisson. Jamais démarche ne m'a couté si cher. Je suivis le Prince, mais dans un état plus accablant que celui d'un malheureux qu'on conduit au gibet. Je me rassurai néanmoins à force de réfléxions, avant d'entrer chez le Roi. Celle, que je fis sur le zèle avec lequel je l'avois servi, me persuadant que je n'avois rien fait qui méritât sa disgrace, me rendit la tranquillité; & je parus devant Sa Majesté avec

avec une noble hardiesse, qui marquoit mon innocence & ma droiture. Le Prince lui ayant fait sa Cour en deux mots, lui dit en me prenant la main, qu'il lui présentoit Langallery, qui l'avoit glorieusement secondé, comme il avoit eu l'honneur d'en rendre compte à Sa Majesté. Je vous crois sur votre parole, mon Cousin, lui répondit le Roi, je suis content de ses services. Je tirai ma profonde révérence, & je me retirai dans l'Anti-Chambre, où je fus investi de quantité d'Officiers, amis ou jaloux, qui m'embrasserent également. L'Audience, que le Roi donna à M. de Vendôme, dura environ un quart d'heure. Ce Prince parut enfin, & me fit signe de le suivre en passant entre ces deux haies de Courtisans, ausquels il dit tout ce qui se pouvoit de plus gracieux.

Il alla sans s'arrêter chez Madame de Maintenon, où je l'accompagnai. Pendant qu'on l'annonçoit, voici, me dit-il, le quart d'heure de Rabelais. Comptez, qu'il est aussi rebutant pour moi que pour vous. Mais *item*, ajoûta-t-il, il faut le passer comme les plus agréables momens. Je suis tranquille, lui dis-je, mon Général : le vin est tiré, il

faut le boire, quelque amer qu'il puisse être. Il aimoit ces sortes de réponses. Les airs & les discours pincés lui déplaisoient infiniment.

COMME on n'avoit annoncé que le Prince, Madame de Maintenon rougit me voyant entrer avec son Altesse. Il lui fit un très-court compliment, auquel il ajoûta, qu'il m'avoit prié de l'accompagner, espérant que ma présence ne lui seroit pas désagréable. Elle lui répondit, que tout ce qu'il faisoit étoit toujours de son goût. Je pris la parole à mon tour, & je lui dis, que ce n'étoit aussi que sous les Auspices du Prince, que je prenois la liberté de lui rendre mes devoirs respectueux, & pour lui témoigner ma reconnoissance de toutes les bontés qu'elle avoit eu pour mon Epouse. Elle mérite beaucoup, répondit-elle, on lui rendra toujours la justice qui lui est due. A ce discours, qui ne faisoit aucune mention de moi, je répondis par une profonde inclination; & je m'éloignai, comme si M. de Vendôme vouloit s'entretenir avec elle. Mais, il se retira d'abord, & je ne manquai pas de le suivre de près. Hé! bien, me dit-il sur l'escalier, vous voilà, je m'assu-

te, plus léger que vous n'étiez, depuis que vous avez mis bas le fardeau qui vous pésoit tant. Je lui répondis, que je croyois en être quitte pour long-tems. Vous allez sans doute chez Madame de Langallery, reprit-il, & vous ne ferez pas apparemment long séjour à Versailles. Je compte vous revoir à Paris dans deux jours. Peut-être n'en partirez-vous pas si-tôt? Je répartis, que j'aurois l'honneur de prendre congé de Son Altesse avant de me retirer dans ma Province. Adieu donc, me dit-il, je compte sur votre parole. Vous êtes heureux, ajoûta-t-il, de pouvoir vous dispenser de galoper de Prince & en Prince, & d'Hôtel en Hôtel.

MON Epouse m'attendoit dans son apartement, sur la nouvelle qu'elle avoit eue de mon arrivée. Elle avoit apôsté un laquais pour l'avertir avant que je n'y montasse. Elle me reçut sur le premier paillé de l'Escalier; &, m'embrassant tendrement, elle ne me parla que par les larmes dont elle m'arrosa le visage. J'en fus attendri, & je sentis que je l'aimois véritablement. Aussi goutai-je pour la premiere fois les douceurs de notre union. Je n'avois jamais douté

qu'elle n'eût beaucoup d'esprit; mais, faute d'attention, ou plutôt d'amour, je ne m'en étoit pas encore apperçu. Nous dinâmes ensemble avec beaucoup d'agrément. Elle m'entretint agréablement, tantôt en m'informant des Avantures de la Cour, tantôt en me faisant des questions sur les différéntes situations où je m'étois trouvé à l'Armée. Ignorant que j'eusse été chez le Roi & chez la Maintenon, elle me demanda quand je satisferois à ces devoirs? L'Affaire en est faite, lui dis-je; & je lui rendis compte de la maniere dont j'y avois été reçu. Elle me témoigna être charmée, que j'en fusse quitte. Je suis ennuyée de la Cour, me dit elle: je crois que vous ne vous y plairez pas plus que moi. Vous ne sçauriez donc prendre de parti plus avantageux à notre repos, que de m'emmener en Province, & de nous éloigner du tumulte le plutôt qu'il vous sera possible.

RIEN ne pouvoit me faire plus de plaisir que les dispositions de ma femme. Je craignois, qu'élevée & accoutumée à la Cour, elle n'eût une répugnance invincible pour la Province, dont les femmes de son état se font une idée affreu-

ſe. Je *me fis donc blanc de mon épée*, en l'aſſurant, que, puiſqu'elle étoit dans ce deſſein, j'en hâterois l'exécution. Hé! bien, reprit-elle, quittons Verſailles dès demain. Je trouverai le moyen de me défaire bien vîte de mes meubles; &, après avoir pris congé de Madame de Maintenon *par forme d'acquit*, nous partirons ſans regret. J'y conſentis avec un ſenſible plaiſir. Quelque envie qu'elle en eût, j'en avois encore plus qu'elle, bien que je marquaſſe moins d'empreſſement. Nous diſpoſâmes toutes choſes pour notre départ. Ma femme alla le lendemain au levé de Madame de Maintenon, qui lui dit, que j'avois paru chez elle d'un air à lui faire croire, que je n'avois plus beſoin de ſa Protection. Mon Epouſe lui répondit, qu'elle étoit convaincue par mille endroits, que je n'avois rien négligé pour la mériter; & qu'elle oſoit la prier, ſi elle ne m'en jugeoit pas digne, de ne pas me traiter du moins comme un Sujet qui méritoit ſa Diſgrace. Il ſe dit quantité d'autres choſes dans cette entrevue, qui ne pourroient qu'ennuyer le Lecteur.

NOUS ne différâmes pas d'un moment notre départ. Elle me rejoignit

au logis, après avoir eu un court mais cordial entretien avec la bonne Amie, qu'elle avoit auprès de notre Ennemie. Elle en tira la promesse de l'informer de tout ce qui se passeroit à la Cour, où je pourrois être intéressé; & nous allâmes dîner à Paris chez un de nos Amis. Nous prîmes après-dîné un logement à l'Hôtel de Tours, en attendant le retour de M. de Vendôme. Il revint le lendemain, comme il me l'avoit dit. Je lui présentai ma femme, qui n'avoit pas l'honneur d'en être connue. Il est hors de propos de dire ici, qu'il la combla de politesses; car, il n'en crut jamais trop faire au beau Sexe. Nous passames toute la journée dans son Hôtel, où il ne tint pas à nous de prendre un appartement. Il y eut ce jour-là grosse compagnie, & plusieurs parties de Jeu. J'en sortis avec plus de profit, que je ne devois faire de dépense dans notre voyage. Il paya encore mille petites nipes, dont ma femme fit provision pour en gracieuser ma famille. Je regardai cette attention comme une des grandes preuves qu'elle m'aimoit.

ETANT encore au Jeu, ma femme

vint me dire à l'oreille, que Simianes étoit arrivé; & que, sçachant que j'avois accompagné M. de Vendôme, il avoit envoyé son Valet de-chambre à l'Hôtel du Prince, pour s'informer où je logeois. Ce Domestique est encore en bas, reprit-elle, que voulez-vous qu'on lui dise? Je la priai d'aller elle-même chez son fils, & de m'y attendre à souper. Comme elle cherchoit à se dérober de la Compagnie, M. de Vendôme, qui s'en apperçut, l'aborda en lui demandant où elle alloit? Elle ne balança pas à lui dire de quoi il étoit question: & vous sortez pour cela, reprit-il d'un ton obligeant? Ayant fait ensuite appeller un de ses Valet de pied, il l'envoya à Simianes, pour le prier de venir à l'Hôtel. Cette attention est rare parmi les Grands, & plus encore parmi les Princes. Aussi la regardai-je comme une marque de son estime.

SIMIANES se rendit aussi-tôt à l'Hôtel, où sa mere l'attendoit pour le presenter à M. de Vendôme. Ce Prince le reçut de l'air du monde le plus affable, & lui ordonna d'augmenter la bonne Compagnie à soupé. Il s'entretint même avec lui sur plusieurs faits de la

Guerre en Piémont. Simianes lui en fit, en presence de ma femme, un détail si judicieux, qu'il conçut dès ce moment de l'amitié pour lui. Ne voyant, ni le Prince, ni mon Epouse, je me doutai de la politesse de M. de Vendôme. Comme la partie alloit finir, je ne jugeai pas à propos de la rompre. Elle finit enfin avant que le Prince ne rentrât dans la Sale. J'en sortis à l'instant, & je les trouvai ensemble. Simianes, après en avoir demandé la permission au Prince, courut à moi dès qu'il me vit, & me sauta au cou avec autant de tendresse, que s'il eût été mon propre fils. Ma femme en versa des larmes de joie: & le Prince s'écria, que cette tendresse bourgeoise lui faisoit plus de plaisir, que tout ce que la Cour offroit de plus attrayant. Il étoit si naturel, que je ne doutai pas que sa sensibilité ne fût sincere.

SORTANT de l'Hôtel après minuit, nous ramenâmes Simianes à son logis & nous nous retirâmes dans le nôtre. Ma femme vint avec une certaine saillie, qui me charma, me prendre les mains, me disant, qu'elle seroit au comble de ses plaisirs, si j'agréois que son fils vint

passer

passer l'hiver avec nous. Je lui répondis sans biaiser, & il étoit vrai, que non seulement je l'agréois, mais que je le souhaitois de tout mon cœur, & que je l'en prierois moi-même. Elle fut si touchée de ma réponse, qu'elle me protesta, que cette preuve de mon estime étoit la plus grande qu'elle pût attendre de moi. Je ne l'oublierai jamais, reprit-elle en m'embrassant, & je vous en tiendrai compte toute ma vie.

C'en est assez pour insinuer au Lecteur, que la répugnance que j'avois eu d'épouser Mad. de Simianes n'influoit plus, ni dans mes sentimens pour elle, ni dans la conduite que j'ai tenue à son égard le reste du tems que nous avons passé ensemble. Je l'ai trouvé doux, & je le regrette encore. J'ai toutes les raisons de ressentir encore la perte que j'ai faite, en la perdant, d'une fidéle Compagne, d'un sage Conseil, d'une Femme en un mot féconde en motifs de consolation dans toutes mes disgraces. Quand je n'aurois reçu d'autre Bienfait de Madame de Maintenon, c'en seroit assez pour m'engager à une Reconnoissance éternelle. Je n'en étois pas digne, lorsqu'elle me l'a donnée, mais aussi je

n'ai jamais mérité sa disgrace, dont elle m'a souvent fait sentir les effets.

SIMIANES ne manqua pas de nous venir voir le lendemain. Ne jugeant pas à propos de lui apprendre que la Maintenon étoit mal disposée pour nous, avant qu'il l'eût vue, nous nous contentâmes de lui proposer de nous suivre en Engoumois. Il accepta l'offre. Hé bien, lui dit sa mere, faites vos affaires à Versailles. Allez faire votre Cour au Roi: voyez Madame de Maintenon, & tachez de lire dans ses yeux & sur son visage ce qu'elle pense sur votre compte & sur le nôtre; mais, sur toutes choses, retenez bien toutes ses paroles, & l'air & le ton dont elle vous parlera. Ces Observations, reprit-elle, pourront vous être plus utiles que vous ne pensez: & si elles vous paroissent équivoques ou obscures, nous vous les rendrons claires & palpables. Elle ajoûta, que nous n'attendions que son retour pour partir.

PREVENU de cette façon, il s'en alla à Versailles, & il en revint aprés y avoir séjourné deux jours, qui nous parurent des années, tant nous étions impatiens d'aller jouir de la tranquillité de la Province dans le sein de ma Famille, dont,

sur ma parole, ma femme se promettoit d'avance la complaisance, l'estime, & l'amitié. Son espérance ne fut point vaine. Elle gagna tous les cœurs dès qu'elle y parut.

SON fils, Cavalier fort aimable, raisonnable & judicieux beaucoup au dessus de son âge, nous vint rendre compte de son voyage en arrivant. Le Roi le voyant lui dit gracieusement, qu'il avoit appris avec plaisir, que son Régiment étoit en bon ordre. Il répondit à Sa Majesté, qu'il croyoit aussi devoir lui donner toute son attention, pour être exempt de reproche. Madame de Maintenon se contenta, nous dit-il, de lui dire, d'un air bien différent de celui dont elle lui parloit autrefois, qu'il avoit un beau modele dans le métier de la guerre en la personne de son Beau-Pere, parlant de moi; mais, qu'il ne falloit pas pour cela imiter sa conduite en toutes choses, & moins encore dans les affections du cœur. Il nous assura lui avoir répondu, que jusqu'ici il se trouvoit bien d'avoir suivi mes exemples & mes leçons, & qu'il espéroit que je lui en donnerois d'également bons dans la suite: à quoi elle

avoit

avoit répliqué. Je le souhaite de tout mon cœur, mais j'ai lieu de ne pas y compter; & qu'elle étoit entrée tout de suite dans son Cabinet, après lui avoir fait une simple inclination. Je vous avoue, nous dit-il, que si j'eusse été prévenu de cette réception, je ne m'y serois pas exposé. J'étois aussi stupéfié, que si j'eusse été frappé du tonnerre.

Nous le mîmes au fait, sa mere & moi, de tout ce qui s'étoit passé, & du travers que cette Dame avoit pris contre moi principalement, contre sa Mere par rapport à moi, & sans doute par contre-coup contre lui-même. Mais tranquilisez-vous, lui dis-je: nous avons des Amis capables de vous dédommager de sa Protection capricieuse. Hé! quel cas doit-on faire, ajoûtai-je, d'une Protection qui coûte la perte de la Liberté? Ce dénouement le jetta dans un profond silence, que j'interrompis aussitôt, en lui proposant d'aller voir M. de Catinat, que je sçavois être revenu de Versailles à Paris. Ma Proposition lui fit plaisir; car, il avoit raison d'aimer ce Grand-Homme, qui, à ma considération, avoit eu mille bontés pour lui pendant la derniere Campagne, jusqu'à lui

don-

donner même des marques de distinction, qui n'avoient pas manqué de lui faire des jaloux. Ce Maréchal m'en avoit parlé lui-même à Lyon en mêmes termes. Il en avoit si bonne opinion, qu'il me dit, qu'il seroit un jour grand Capitaine. Il avoit effectivement toutes les qualités propres à le former.

M. DE CATINAT nous reçut avec une satisfaction marquée. Il donna cent marques d'estime à Simianes, & à moi mille nouvelles preuves de son amitié. En attendant le dîné, Rendez-moi compte, me dit-il familiérement, des Démarches que vous avez faites à Versailles. Je lui en fis un détail qui lui fit pitié. Mais, il ne pouvoit digérer ce que la Maintenon avoit dit à Simianes. L'Insolence de cette Femme est extrême, reprit-il : on ne sçauroit m'ôter de l'esprit, ajoûta-t-il, qu'elle perdra le Royaume. Il en avoit toujours eu cette idée, & l'Evénement en a justifié la justesse. Sans le travers que prit la Reine d'Angleterre contre ses Alliés, je ne doute nullement que Louis XIV. n'eût subi les Loix de ses Ennemis : & c'étoit Madame de Maintenon, qui l'avoit mené, sans résistance, jusqu'au bord

du Précipice d'où cette Princesse le retira, au moment que sa Guide passionnée l'y faisoit glisser sans qu'il s'en apperçût.

PERSONNE que nous ne dîna chez lui ce jour là. J'eus tout le tems de l'entretenir, & de lui apprendre le parti que j'allois prendre de m'éloigner de la Cour, & de me retirer en Province. Que vous faites bien! me dit-il. Plût au Ciel que j'en pusse faire autant! Croyez-moi, restez-y tranquille, poursuivit-il; & vous verrez que vous n'y serez pas long-tems sans être recherché. Il ajoûta, que la Paix, qui venoit d'être signée à Riswick près de la Haye en Hollande, ne pouvoit être de longue durée; & que, quelque précaution qu'on y eût pris pour éviter la guerre, il la croyoit certaine au sujet de la Succession d'Espagne, dont le Roi n'avoit point d'Héritiers directs. C'est, ajoûta-t-il, un Squelette animé, dont on attend la mort d'un jour à l'autre. Il pensoit juste: l'Evénement a justifié sa conjecture.

APRE'S dîné, nous prîmes congé de M. de Catinat, & nous allames rejoindre mon Epouse, que nous trouvames occupée à disposer toutes choses pour

notre départ, qui étoit fixé au lendemain. Simianes profita du reste de la journée, pour voir certains Amis, & il revint souper avec nous. La joie, avec laquelle elle rangeoit nos hardes, me fit plaisir. Il y avoit plus d'un quart d'heure que j'observois son activité dans cette occupation, qu'elle avoit pris sur elle pour la premiere fois de sa vie, lorsqu'elle s'en apperçut. Ha, ha ! vous êtes surpris, dit-elle, que je fasse ici une partie de l'apprentissage de la vie que je dois mener à la Campagne. Comptez, que les plaisirs que j'y attens me rendent insensible à la peine que je me donne. N'eusse-je que l'espérance de commencer à vous y posseder, c'en est bien assez pour me faire aimer d'avance cet heureux séjour, & quitter la Cour sans regret.

LUI sçachant bon gré de cet Aveu dont je voyois la sincérité, je lui dis, que je lui en tiendrois compte toute ma vie. La reconnoissance que je souhaite m'est due, reprit-elle. Si vous ne m'avez pas encore aimée, ajoûta-t-elle, commencez en ce moment, & je suis contente. A une si tendre Déclaration, je ne pus m'empêcher de l'embrasser. Elle ar-

arrosa mon visage de larmes, qui furent autant de preuves de la délicatesse de l'Amour qu'elle sentoit pour moi. Simianes, qui revint plutôt que je ne croyois, interrompit notre *tête à tête*. Il avoua, qu'il commençoit déja à s'ennuyer à Paris, où il avoit trouvé certains Amis d'un froid glaçant. C'est sans doute, reprit-il, votre disgrace auprès de Madame de Maintenon, qui produit cet effet. Il est naturel qu'on la fasse rejaillir sur moi, parce qu'on ne doute pas que ma Fortune ne soit attachée à la vôtre. Il avoit raison. C'est le stile de la Cour de haïr tout ce qui nous est attaché par les liens du sang & de l'amitié, quand on ne nous aime pas.

Les Réfléxions, que nous occasionna cette nouvelle circonstance, nous firent trouver de nouvelles douceurs dans l'éloignement de la Cour. Nous partîmes de Paris sans aucune peine, & notre voyage n'en fut que plus agréable. Le carrosse coupé de ma femme nous mena en Province à petites journées. Nous y fumes à notre aise, ma femme, Simianes, & moi, avec une Femme de-chambre, qui étoit le seul domestique qu'elle avoit gardé. Mon

Va-

Valet-de-chambre nous ſuivoit à cheval.

NOTRE arrivée fut un vrai concert de joie. Il eût été difficile à décider ſi ma Famille en eut plus que nous. Le logis étoit rempli de mes parens des deux ſexes, qui s'y étoient rendus ſur une Lettre que j'avois écrite, où je fixois le jour que nous y arriverions. Je ne m'arrêterai pas à décrire la réception qu'on nous fit : c'eſt aſſez de dire, que la tendreſſe & la cordialité en marquerent les moindres circonſtances. Mais, je ne puis paſſer ſous ſilence une minucie, qui, ſans mériter attention, me renouvelle les plaiſirs que je goutai dans le ſein de ma Famille. Un Chien couchant que j'avois laiſſé au logis, & que conſéquemment je n''avois pas vu depuis deux ans, ſuivoit ma Mere qui nous venoit au devant dans la Cour du Château. Cet Animal me reconnoiſſant, comme s'il ne m'eût perdu que depuis deux jours, vint me ſauter au cou, d'où l'on me l'arracha roide mort de la joie qu'il eut de me retrouver. Quel ſujet de confuſion pour les ingrats! Mais, ces ſortes d'Exemples, tout familiers qu'ils ſont, ne font aucune impreſſion dans les cœurs. L'ingratitude n'en eſt,

ni

ni moins commune, ni moins opiniâtre.

La joie, qu'inſpira notre préſence à toute la Famille, me parut diſſiper la triſteſſe où elle étoit encore des coups accablans que le Deſtin lui avoit portés Les nouveaux honneurs militaires dont j'étois revêtu, la gloire que j'avois acquiſe dans les Armées, l'Epouſe auſſi diſtinguée par ſa naiſſance, que par les grandes qualités de l'eſprit & du cœur, que je leur préſentois, ſes manieres gracieuſes & affables, le plaiſir de nous poſſéder long-tems que la paix leur faiſoit eſpérer; tout cela étoit capable de la dédommager des pertes ſenſibles qu'elle avoit faites. L'affliction ne put tenir contre ces motifs flateurs & conſolans. On ne penſa qu'à ſe réjouir: les fêtes & les plaiſirs, qui ſe ſuccédoient ſans interruption, nous rendirent peu à peu inſenſibles à la perte de la Protection de Madame de Maintenon, qui devenoit de jour en jour plus puiſſante. Son ſort étoit bien différent de celui qu'éprouvent ordinairement les Maîtreſſes des Princes, & très-ſouvent les Reines mêmes. Leur Crédit diminue à meſure qu'elles vieilliſſent, & celui de cette Dame augmentoit avec l'A-

ge.

ge. Ce qui affoiblit les attraits des autres ne faisoit que donner aux siens de nouvelles forces. Le tems, qui modere les plus fortes passions, sembloit enflammer de plus en plus celle du Monarque dont elle étoit l'objet, & qu'elle fomentoit avec la même adresse qu'elle l'avoit formée.

J'OUBLIAI si fort la Cour, que je ne m'avisai pas d'y paroître pendant près de trois ans que je passai avec ma Famille; & si je cultivai l'Amitié de M. de Vendôme & du Maréchal de Catinat, ce fut plus par reconnoissance, que dans l'espoir de leur protection. Il est sûr, que je ne pensois plus à être employé dans le service, & que j'en étois consolé. Le fils, que ma femme me donna la premiere année, ne servit pas peu à m'attacher à ma Famille. Quelque flateurs que puissent être les honneurs, elle en faisoit moins de cas que de ma présence. Le Destin, qui nous enleva ce premier fruit de notre mariage, fit son coup trop vîte, pour nous y rendre long-tems sensibles. Nous n'avions pas eu le tems d'y placer notre affection. Il nous le ravit dans le tems que mon épouse nous en dédommagea

par

par un ſecond, qui nous donna pour le moins autant de joie, que la perte du premier nous avoit cauſé de triſteſſe. Le Ciel eſt bon. Il prépare ſouvent des faveurs dans le tems même qu'il fait éprouver des diſgraces.

La bonne Compagnie, dont le logis étoit toujours rempli, eût été ſuffiſante pour me faire oublier les miennes, ſi je ne les euſſe déja ſurmontées. J'aimois la guerre, il eſt vrai; mais, je me contentois de l'image qui la repréſente aſſez au vif: l'exercice preſque continuel que je faiſois de la Chaſſe ne m'en retraçoit-il pas tous les mouvemens? Je trouvois d'ailleurs une groſſe différence de Verſailles à mon Château. Ici, toute la Province me faiſoit la cour ſans alterer mon repos: & là, j'étois dans la dure néceſſité de la faire aux dépens de ma tranquillité. C'eſt ainſi que je paſſai, avec tous les agrémens poſſibles, & d'autant plus purs qu'ils étoient naturels, lès trois années qui s'écoulerent entre la paix & la guerre qui ſe ralluma au commencement de ce Siécle.

Je ne dirai que deux mots de ce que perſonne n'ignore. Tout le Monde ſçait, que la Mort de Charles II., Roi d'Eſ-

d'Eſpagne, (*) mit toute l'Europe en feu. Ne laiſſant point d'héritier, ſes vaſtes Etats devinrent naturellement l'objet de l'Ambition de la Maiſon d'Autriche & de celle de Bourbon:&, quoique Louis XIV. eût épouſé la premiere Infante d'Eſpagne, ſœur du feu Roi, Charles d'Autriche, fils de la Cadette, prétendoit ſeul à ce grand Héritage, parce que l'Aînée, & ſon Epoux, y avoient ſolemnellement renoncé. Mais, le Roi de France étoit relevé de ſa Renonciation par le Teſtament du Défunt, qui rappelloit à ſa Succeſſion Philippe de Bourbon Duc d'Anjou, ſon ſecond petit-fils. Le Teſtament fut accepté en France, malgré les ſuites ruineuſes à ce Royaume, que pouvoit produire cette Acceptation. Philippe d'Anjou fut proclamé (†) Roi à Verſailles, il partit bientôt après pour Madrid, où il fit ſon entrée ſolemnelle (§).

Le Roi de France, s'attendant avec fondement à la Guerre qu'il auroit à ſoutenir contre la Maiſon d'Autriche liguée avec toutes les Puiſſances de l'Europe, s'y prépara par toutes ſor-

tes

(*) 1700. (†) 1701. (§) 1702.

tes de moyens. Il fit marcher ses Troupes en Espagne, en Italie, dans les Pays-bas, pour se saisir des Domaines appartenans à la Monarchie Espagnole. La Guerre étant donc inévitable, M. de Catinat, que j'avois toujours cultivé, m'écrivit de l'aller joindre à Paris pour paroître à la Cour, afin de n'être pas oublié dans la Promotion considérable d'Officiers Généraux qui étoit sur le point de se faire. Je n'y aurois jamais pensé, si M. de Catinat n'avoit reveillé mon Ambition, qui s'étoit assoupie au milieu de la vie tranquille que je menois depuis trois ans.

M'ETANT enfin déterminé à suivre le Conseil de ce Général, je me rendis auprès de lui, bien résolu de ne faire aucune Démarche que par son avis. Il me conseilla d'abord d'aller chez Madame de Maintenon, ne fisse-je qu'y paroître un instant. Mais, ayant pris la liberté de lui dire, que, ne m'ayant point vu depuis trois ans, ni peut-être oui parler de moi, elle pourroit bien m'avoir oublié; qu'il me sembloit, que je ne devois point me présenter, de peur que ma présence ne réveillât sa haine. Il goûta cette raison, & il se borna à

me

me conseiller de le suivre à la Cour toutes les fois qu'il y iroit, & qu'il auroit infailliblement l'occasion de parler de moi à Sa Majesté, & de la faire ressouvenir de mes services. Ce parti étoit sans doute le plus naturel & le plus sûr, & je n'eus pas de répugnance à le prendre.

LA veille de la Promotion, mon Général, que le Roi avoit déja choisi pour commander son Armée en Italie, pria Sa Majesté de m'y employer sous ses ordres. Il parla de moi en si bons termes, que Chamillard, qui étoit présent, reçut ordre de me mettre sur la Liste des Lieutenants-Généraux, où j'avois été oublié. Personne n'ignore, qu'il n'est point d'endroit où la Mémoire des services se perde plus facilement qu'à la Cour, & qu'il faut y paroître jusqu'à se rendre importun, pour solliciter soi-même les récompenses dont on est digne, tout comme les faveurs qu'on ne mérite point. Le crédit de M. de Catinat me releva de ce défaut. Je fus fait Lieutenant-Général. Le Brevet m'en fut expédié le lendemain; &, après avoir fait ma Cour au Roi, je

m'en retournai à Paris, pour donner ordre à mon équipage. Je ne manquai pas d'informer ma Famille du nouveau degré d'honneur où je venois d'être élevé; & je priai en même tems mon Epouse de faire partir mes domestiques pour Lyon, où ils devoient m'attendre. Cependant, je continuai à Paris de faire ma Cour à mon Général, & à M. de Vendôme: je n'y vis que ces deux aimables Seigneurs pendant le séjour que je fis dans cette Ville.

A l'approche du jour que mes gens devoient arriver à Lyon, j'en pris la route avec mon équipage. J'y fus joint par mes domestiques, qui avoient conduit mes chevaux & mes voitures en bon état. J'en partis pour me rendre à Turin où M. de Catinat m'avoit dit de l'attendre. Le Duc de Savoye m'y fit mille politesses, & j'y répondis par mon assiduité à lui faire ma Cour. Le Roi l'avoit nommé Généralissime de ses Armées en Italie, en lui donnant le Maréchal de Catinat, & le Comte de Tessé, pour Conseil, & pour servir sous ses ordres.

L'ARMÉE de France étoit déja assem-

femblée (*) dans le Milanois & dans les autres Domaines voifins, dépendans de la Monarchie Efpagnole. M. de Catinat, le jour même de fon arrivée, m'employa fur le Mincio, & me donna ordre de concert avec le Duc de m'emparer de tous les paffages de cette Riviere, & de les fortifier felon ma prudence. C'étoit en effet le principal objet qu'on devoit avoir; parce que, fi l'on eût bien gardé le Mincio, l'Armée Autrichienne, commandée par le Prince Eugène, ne feroit jamais entrée en Italie. Auffi trouva-t-il tant d'obftacles, qu'il refta plus de fix mois en delà, fans pouvoir, ou fans ofer, en tenter le paffage. J'y fus deux mois avec dix mille hommes, que j'eus foin d'y mettre au large, & dans l'abondance de toutes chofes. Il ne s'y paffa qu'une petite rencontre, que fit un détachement de cinq cens hommes d'Infanterie & de deux cens Maîtres au-delà de cette Riviere, de douze cens Huffards qui s'en approchoient, pour en reconnoître les paffages, & pour tâcher même de la paffer &

(*) 1701.

& de ravager le païs autour de mon Camp.

JE fus averti par deux déserteurs, que le Prince Eugène venoit d'arriver à son Armée, & qu'il la faisoit marcher du côté du Lac de Garde. J'en informai aussi-tôt M. de Catinat, qui, ayant donné cette Nouvelle au Duc, jugea à propos de venir visiter les postes qui m'avoient été confiés. Je l'accompagnai partout, ayant lieu d'être content de la confiance qu'il me marquoit. Il la poussa même si loin, qu'il me dit, qu'il prévoyoit que le Duc de Savoye n'agiroit pas de bonne foi; & qu'il étoit d'autant plus fondé dans ce pressentiment, que le Roi lui avoit fortement recommandé d'examiner de près toutes ses démarches.

IL me parut raisonner si juste, que je n'eus pas de peine à donner dans son sens. L'Autorité qui avoit été donnée à M. de Tessé, aveuglément livré à Madame de Maintenon; l'ascendant que Madame de Bourgogne fille du Duc avoit sur l'esprit de cette Dame; les instructions que son pere lui avoit données sur ses intérêts qui auroient couru grand

risque

risque si l'Espagne eût conservé ses Domaines en Italie ; le dessein que la Maintenon & Madame de Bourgogne avoient formé d'abbattre M. de Catinat, & qu'elles vouloient exécuter à quelque prix que ce fût : tout cela me fit craindre la malheureuse issue de cette Guerre en Italie. L'Evénement justifia mes conjectures.

LA premiere preuve, c'est que le Duc de Savoye, croyant ou affectant de croire, que le Prince Eugène vouloit entrer en Italie ou dans le Milanois, par le Lac de Garde, il y envoya la plus grosse partie de l'Armée, malgré M. de Catinat, qui s'y opposoit de toutes ses forces. Mais, n'étant que trois dans le Conseil, & le Comte de Tessé ayant ordre de Madame Maintenon d'être toujours de l'Avis du Duc, M. de Catinat parla en vain contre ce projet. L'Armée marcha où ce Prince la destinoit ; & le Maréchal vint prendre le Commandement de ma Troupe. Le Prince Eugène, profitant en toute sureté de l'éloignement de l'Armée du Duc, tenta le passage du Mincio par différens endroits, & assez éloignés les uns des autres. Nos Troupes n'étant pas

assez nombreuses pour défendre tous les lieux par où il menaçoit de passer cette Riviere, il la passa sans trouver presque aucune résistance : & M. de Catinat, ayant rassemblé son petit Corps d'Armée, se retira au-delà d'un Bourg nommé Chiary, qui n'est pas bien éloigné du Mincio.

Dès que le Duc apprit cette Expédition, il rejoignit M. de Catinat avec toute son Armée, comme pour arrêter les progrès du Prince Eugene, mais en effet pour les favoriser. Le Général Impérial, ayant été joint par les Troupes Allemandes qui s'étendoient dans le le Trentin, & par d'autres qui lui vinrent du Tirol, marcha à Chiary, & s'y retrancha avec tant d'avantage, qu'il étoit inaccessible. Son camp, placé sur le penchant d'une colline, avoit la figure d'un Amphitéatre. Il étoit couvert d'un double retranchement, palissadé, fraisé, & défendu par plusieurs batteries dressées sur des plateformes élevées sur deux ou trois lignes les unes au-dessus des autres. Il ne fut jamais de position plus avantageuse.

MAIS le Duc, qui suivoit toujours son plan, n'en parut point étonné : il assembla son

son Conseil, qui, comme je l'ai déja dit, n'étoit composé que du Maréchal & du Comte de Tessé, & proposa d'attaquer l'Armée Impériale dans son Camp. Monsieur de Catinat se récria inutilement sur la difficulté de cette Entreprise, le Comte de Tessé fut de l'avis du Duc, & la résolution fut prise d'attaquer le Prince Eugène le lendemain à sept heures avant midi. Toutes choses furent disposées pour l'attaque. Monsieur de Catinat se mit à la tête de l'Aîle droite de notre Armée, le Comte de Tessé commanda la gauche, & le Duc combattoit au centre. Le Maréchal m'engagea à l'accompagner dans cette Occasion périlleuse. Les trois Corps de notre Armée attaquerent à la fois. Nous fumes reçus partout d'une façon à nous persuader, que le Prince Eugène avoit eu le tems de se préparer à nous recevoir. Le Comte de Tessé fut d'abord repoussé, & ne retourna plus à la charge. Le Duc de Savoye ne fit que de foibles efforts, que la valeur des Troupes auroit rendus efficaces, s'il n'avoit pris soin de faire battre la retraite, lorsqu'elles étoient prêtes de forcer & d'entrer dans les retranchemens. Monsieur de Catinat,

qui y alloit de bonne foi, malgré la certitude où il étoit de n'être pas secondé, ramena lui-même trois fois ses Troupes maltraitées à l'attaque, qui réussit enfin. Il eut la gloire d'entrer dans les retranchemens : J'eus l'honneur d'y entrer avec lui, & le mal au cœur de le voir blessé d'un coup de Halebarde, qu'il reçut au bras, au-dessus du coude. Cette blessure, quoique considerable, ne fut pas capable de le retirer du Combat. Elle ne fit qu'animer son courage, ou plutôt la fureur où devoit le jetter l'idée qu'il avoit de la conduite du Généralissime. Le Prince Eugène, qui ne craignoit rien aux autres attaques, fit avancer sur nous toutes ses meilleures Troupes. Monsieur de Catinat, qui s'en apperçut, dépêcha un Aide de Camp au Duc, pour lui demander un promt & nombreux renfort. Cet Officier revint outré de rage, & répondit au Maréchal, que le Duc lui avoit dit qu'il avoit besoin de ses Troupes; & que, pour preuve, il avoit fait recommencer l'attaque, mais avec une lenteur qui ne signifioit rien de bon. Ah! s'écria Monsieur de Catinat, je suis trahi! Et donnant ordre en même tems de battre la retraite, il ajoûta qu'il n'étoit

toit pas d'avis de ſacrifier tant de braves Gens.

VOYANT la Cavalerie ennemie ſe former, & avancer ſur notre Infanterie qui ſe retiroit aſſez en deſordre, je fis avancer la nôtre, qui arrêta l'impétuoſité de l'autre. Notre perte fut conſiderable. Jamais Action ne fut un plus grand objet de pitié. Mon Général fut porté dans ſa Caſſine, où je le ſuivis. Dès qu'il eut jetté les yeux ſur moi, Hé, vous voilà! dit-il. Comment vous êtes-vous ſauvé de ce carnage? Le Ciel m'a conſervé, lui répondis-je, pour être l'admirateur de votre valeur & le témoin de votre gloire; mais je crus que perſonne n'échaperoit à ce maſſacre. Il leva les yeux au Ciel, en jettant un profond ſoupir. Je vous prie, me dit-il enſuite, d'aller un peu examiner la contenance de nos Généraux. Je montai auſſi tôt à cheval, & je me rendis au Quartier général. Le premier Officier, que je rencontrai, fut Monſieur de Phimarcon. Hé bien, me dit-il, vous êtes donc encore en vie? Pardieu, ajoûta-t-il, nos Meſſieurs prennent aſſurément à gauche: & ſi le brave Catinat avoit été ſecon-

dé

dé, la Guerre d'Italie étoit absolument finie.

Je lui répondis par un trait de politique, qu'il pouvoit en juger mieux que moi, qui n'avois pas été témoin de la manœuvre qui s'étoit faite au Centre & à l'Aîle gauche. Oui, oui, reprit-il, une manœuvre de lâcheté ou de trahison. Ayant appris de sa bouche des circonstances qui prouvoient ce qu'il sembloit hazarder, je m'en allai chez le Duc, où j'entendis mille raisonnemens captieux, que faisoient ce Prince & Monsieur de Tessé à un gros nombre d'Officiers Généraux, que la politique empêchoit de répliquer.

Tessé m'appercevant dit au Duc, qu'ayant combattu à l'Aîle droite, je pouvois lui rendre compte de ce qui s'y étoit passé. Ce Prince le souhaita, & j'eus le plaisir de le satisfaire, en lui rendant un compte très-circonstancié de nos trois Attaques : & je finis mon récit en lui disant avec franchise, que, si Son Altesse avoit pu nous envoyer du secours, c'en étoit fait de l'Armée Impériale. Il sourit, disant qu'il devoit être plus attentif à lui-même, qu'aux au-

autres. Je souris à mon tour, & je me tus, pour prêter une oreille attentive à tout ce qui se disoit sourdement ou tout haut.

MONSIEUR de Catinat écrivit au Roi, pour lui rendre compte du passage du Mincio, & de la Bataille de Chiary, qui fut le premier fruit qu'en retira le Prince Eugène. La Lettre de ce Général ne parvint point jusqu'à Sa Majesté; mais celle du Comte de Tessé lui fut remise par Madame de Maintenon, qui en appuya le contenu par dix autres Lettres qu'elle avoit reçues de certains Officiers de tout rang, qui étoient toutes à l'avantage du Duc de Savoye & du Comte de Tessé. Il ne m'a jamais été possible de découvrir les griefs qu'on alléguoit contre Monsieur de Catinat.

QUOIQU'IL en soit, le Duc le fit prier de se trouver le lendemain au Conseil. Ce Prince sçachant qu'il étoit blessé, crut qu'il se dorloteroit assez pour se dispenser d'y assister. Mais il s'y rendit, & y parla sans équivoque. Le zèle, qu'il avoit pour la Gloire du Roi & de la Nation, y prit un libre essor. Après que le Duc eut proposé certains projets, le Maréchal, avant d'en dire son sentiment, lui

parla en ces termes, adressant également la parole au Comte de Tessé, qui étoit un des trois dont le Conseil étoit composé. Prince, lui dit-il, quelqu'un trahit le Roi dans notre Assemblée. D'abord, je déclare que ce n'est pas moi. Ce reproche fait à *brûle-pourpoint*, ne fut point relevé. On ne pensa pas à l'approfondir; & l'on agita toute autre chose. Avant que la séance finît, Monsieur de Catinat dit qu'il iroit vers l'après-midi visiter certains postes, qui étoient un peu avancés dans le pays qu'occupoient les Ennemis, & que par précaution il prendroit une escorte de cinq cens hommes. Ce n'est pas assez, lui repartirent le Duc & le Comte: il en faut prendre au moins huit cens, pour n'être pas exposé à être pris. Bon, bon! reprit le Maréchal: cinq cens me suffisent; j'en ai même plus qu'il ne faut. Il ne parloit de la sorte, que pour s'achever de convaincre que le Prince Eugène étoit informé de toutes les mesures qui se prenoient dans le Conseil. Il en avoit eu déja des preuves en deux ou trois occasions semblables, où il faillit à être enlevé par les Ennemis, qui l'attendoient & s'embusquoient sur son passage avec des

Détachemens trois fois plus forts que ses Escortes.

Le Conseil fini, il retourna à sa Cassine. Je m'y rendis presqu'au même instant, & je le trouvai mangeant un simple potage, & tout prêt à monter dans sa chaise de poste. Il me demanda, dès qu'il m'apperçut, si j'avois dîné. Je lui répondis, que je n'y avois pas encore pensé. Hé bien, reprit-il, on va vous servir un morceau, & vous m'accompagnerez où j'ai une petite affaire. Il ne s'expliqua pas plus clairement, à cause du gros nombre d'Officiers qui lui faisoient leur Cour. Cependant il avoit fait commander douze cens hommes, au lieu de cinq cens.

Nous partîmes ensemble; & quoiqu'il m'eût fait monter avec lui dans sa Chaise, je ne laissai pas de me faire suivre par deux Valets, qui menoient chacun un cheval en lesse, pour m'en servir en cas de besoin. Je me suis bien trouvé de cette précaution, aussi bien dans cette occasion qu'en plusieurs autres, où il y avoit toute apparence qu'elle me seroit inutile.

Il avoit formé le dessein d'aller commencer sa visite par le poste le plus avan-

cé chez l'Ennemi, pour ne voir les autres qu'au retour. Comme nous approchions du Village où nous allions, qui n'étoit éloigné que d'une lieuë & demie de notre Camp, & tout au plus de trois quarts de lieuë de celui du Prince Eugène, il me conseilla de monter à cheval, & d'aller faire continuer la marche du détachement un peu moins vîte, mais en bon ordre; & sur-tout de faire exactement observer tous les endroits propres à des Embuscades. Vous sçaurez les raisons que j'ai de prendre ces mesures. J'eus à peine exécuté ses ordres, qu'il me fit appeller. Ayant observé plusieurs Ravines longues & profondes aux deux côtés du chemin que nous suivions, il me dit d'y jetter sept cens hommes, & de mener le reste en avant un peu plus vîte, pour faire croire à l'Ennemi, que nous marchions sans aucune défiance.

Nous n'étions qu'à un quart de lieuë du Village, que nous fumes brusquement attaqués par un Détachement, qui me parut de huit cens ou de mille hommes. Je fis d'abord bonne contenance avec ma Troupe qui s'étoit bien apperçue, que mon dessein étoit d'attirer les Ennemis

dans notre Embuſcade. D'ailleurs, ils ne pouvoient pas ſoupçonner de l'affectation dans la fuite, ou la retraite, que je méditois de faire devant une Cavalerie nombreuſe, qui formoit preſque tout leur Détachement, n'ayant pris que l'Infanterie avec moi, & toute la Cavalerie étant en Embuſcade. Auſſi donnerent-ils dans le panneau. Eh! qui n'y auroit pas donné? Ils avoient été informés de bonne part, que l'Eſcorte de Monſieur de Catinat n'étoit que de cinq cens hommes: ils étoient preſque deux fois autant; & ils jugeoient à vue d'œil, que toute l'Eſcorte étoit avec moi. Tout concouroit donc à leur donner le change. Après avoir eſſuyé leur ſeconde décharge, on ſonna la retraite. Nous affectames de la faire un peu en deſordre. Ma Troupe ſe partagea confuſément, ſelon mes ordres, aux approches de notre Embuſcade, comme pour gagner les champs des deux côtés du chemin. Ils ne s'amuſerent point à nous y pourſuivre; mais ayant apperçu la Chaiſe de poſte de Monſieur de Catinat, eſcortée d'une quarantaine de Dragons qui s'ébranloient déja pour tourner bride, ils y alloient au grand trot, lorſque paſſant entre les

Trou-

Troupes embusquées, ils se virent vivement attaqués à dos, en front, & en flanc. Mon Infanterie, qui s'étoit partagée en deux bandes, se rallia avec beaucoup de promptitude; & ayant filé chacune de son côté, dans les champs munis de fossés, elles attaquerent ce malheureux Détachement par les flancs, & en firent un grand carnage, qui ne cessa que quand il eut demandé quartier. Il y en eut au moins la moitié de tués ou de blessés. Le reste fut mené au Camp par un Détachement de huit cens hommes. Nous continuames notre marche avec environ trois cens qui nous restoient. Mon Général fit sa visite un peu courte à la vérité: parce que l'Action avoit été si longue, que le bruit s'en étoit certainement répandu jusqu'au Camp du Prince Eugène; & que, si nous nous fussions amusés, nous aurions pu courir risque d'être enlevés.

AYANT fait environ demi lieuë à cheval à la tête de l'Escorte, mon Général me fit dire de le joindre. C'étoit pour me faire monter avec lui dans sa Chaise. Il m'entretint alors de ce qu'il n'avoit pas jugé à propos de me dire, avant d'être confirmé dans l'idée où il

étoit, qu'il étoit trahi auſſi-bien que le Roi. Il me répéta ce qu'il avoit dit dans le Conſeil. Vous venez, dit-il, d'être convaincu que j'ai penſé juſte. Mais j'ai dupé mes Ennemis, en prenant une Eſcorte de douze cens hommes, au lieu de cinq cens dont je leur ai dit que je me contenterois. Le Prince Eugène, en ayant été informé, a cru que huit cens hommes ſuffiroient pour m'enlever. Il s'eſt trompé, & vous en voyez les ſuites.

M. de Catinat prit dès ce moment la réſolution de ſe tenir ſur ſes gardes. Il ſe diſpenſa le plus qu'il lui fut poſſible de voir le Duc; & il fit ſentir à Monſieur de Teſſé par ſes manières froides & dédaigneuſes, qu'il en faiſoit fort peu de cas. Le Prince Eugène, ayant encore reçu un nouveau renfort d'Allemagne, s'étendit le long du Mincio & du côté du Lac de Garde, tandis que nous demeurames dans l'inaction.

QUELQUES jours s'étant écoulés, Monſieur de Catinat reçut ordre de ſe rendre à la Cour, ſans avoir aucune Réponſe à la Lettre qu'il y avoit écrite. Tout ce qu'il y avoit de gens d'honneur dans l'Armée, furent étonnés de l'injuſtice qu'on

qu'on lui faisoit. Les simples Soldats en firent paroître une consternation générale. Pour moi, j'en fus si outré, que ce coup eut plus de part que toute autre chose au parti que je pris peu de tems après qu'il en eut été frappé. Eût-il dû m'en coûter la tête, je ne pus m'empêcher de faire mes efforts pour justifier sa conduite à la Cour. Je priai, à ce dessein, les plus zélés Officiers généraux & subalternes de s'assembler dans ma tente, dès que mon Général fut parti avec l'air du monde le plus content, qui étoit une preuve évidente de son innocence. Je n'eus pas de peine à les engager à signer une Relation exacte de la Bataille de Chiary, pour l'envoyer au Roi par une voie particuliere. Nous y rendîmes compte de la manœuvre du Duc & du Comte de Tessé, & nous n'oubliames pas de rendre toute la justice qui étoit duë à la bravoure & à l'habileté de M. de Catinat. Dans toute autre Cour, où la Maîtresse du Souverain auroit eu moins de crédit, M. de Tessé, Favori de la Maintenon, auroit été infailliblement disgracié, & même sévèrement puni. Mais le Maréchal eut beau le charger, aussi-
bien

bien que le Duc, en vain nous avions écrit d'une façon à ne pas le disculper; il n'en fut que plus efficacement protégé. Cependant, notre Lettre porta furieusement contre le Duc. M. de Catinat m'écrivit dans la suite, qu'elle avoit déeillé les yeux au Roi, malgré l'Adresse qu'avoit cette Dame de les éblouir. Sa Majesté fut persuadée du peu de droiture de ce Prince.

M. de Villeroi arrivant à l'Armée pour en prendre le Commandement, muni d'un Ordre du Roi pour le faire arrêter, il assembla secrétement tous les Officiers Généraux, ausquels il donna divers ordres pour ne pas manquer son coup. Le Comte de Tessé, que ce Maréchal ne sçavoit point devoir lui être suspect, se trouva dans cette Assemblée; &, ayant appris le dessein du Général en conséquence des Ordres de la Cour, il en avertit le Duc, qui, profitant de l'Avis, partit le même soir à la brune, laissant dix-huit mille hommes de ses Troupes dans notre Armée. Le nouveau Général n'en sçut rien que le lendemain au point du jour, qu'ayant été informé que ce Prince lui avoit échapé, il se

leva

leva avec un dépit dont nous nous aperçumes tous.

CEPENDANT, l'Armée se mit en Bataille, conformément à l'ordre qu'elle en avoit reçu la veille. Les Troupes Savoyardes furent placées au centre de la premiere des trois lignes, comme il avoit été projetté. On lui fit mettre bas les Armes, & on la retint prisonniére de Guerre. Après que ces Troupes eurent été conduites en cette qualité dans le Milanois & à Mantoue, notre Armée prit des cantonnemens pour passer l'hiver. Je fus envoyé dans le Mantouan, pour y commander. Les Troupes, que j'avois sous mes ordres, & la plûpart Cavalerie, pouvoient monter à huit mille hommes. Le païs étant gras, abondant en toutes sortes de denrées, & par conséquent riche, je ne le ménageai pas, pour que mes Troupes y vécussent plus au large. J'avoue même, que les subsides, que j'en exigeai, m'indemniserent grassement de la dépense & des pertes que j'avois faites dans cette Guerre.

LES postes, que les Ennemis occupoient en ce païs-là, étoit si entre-mêlés

lés avec les nôtres, que nous étions à l'erte nuit & jour; &, malgré cette vigilance, Crémone auroit été surprise. C'est même une espèce de prodige, qu'après de si justes mesures que prit le Prince Eugène pour la surprendre, il ne s'en rendît pas maître. L'Action est trop singuliere & trop mémorable, pour que je puisse me dispenser d'en donner ici une courte Relation. Je la crois d'autant plus digne de la crédulité du Lecteur, que j'en ai été témoin; & je ne crois point me flater, en disant que je me pique de dire vrai.

CETTE Ville, située sur le Pô, est assez réguliérement fortifiée. La Garnison, que nous y avions alors (*), étoit composée du Régiment de Royal Vaisseaux, de celui de Dilon Irlandois Infanterie, & du Régiment de Dragons de Phimarcon. Le Prince Eugène, qui en étoit aux expédiens pour passer le Pô, afin de vivre plus au large que dans le païs qu'il occupoit au-delà de ce fleuve, jetta les yeux sur cette Place qui lui en donnoit le passage en toute sureté. Il séduisit à cet effet un Prêtre de

(*) 1702.

la Ville, Chapelain d'une petite Eglise, près de laquelle il habitoit dans une maison assez vaste, où il y avoit une basse-cour proportionnée. Ce Prêtre avoit remarqué un Aqueduc, qui, passant sous le pavé de sa basse-cour, alloit aboutir au fossé de la Place. Il étoit haut & large pour recevoir les eaux, les égouts, & les immondices de la Ville, que trente autres Aqueducs de beaucoup moindre grosseur y conduisoient, & d'où tout cela couloit hors de la Ville. Ce Prêtre, guidé par un intérêt sordide, s'en alla proposer au Prince Eugène de lui livrer Crémone, moyennant une somme d'Argent,& lui communiqua les moyens de la surprendre. Ce Général, qui vit que l'Exécution de ce Projet étoit aisée, le prit au mot. La somme, que le Traître demandoit, lui fut accordée. Ils convintent, que le Prince enverroit dix bons Soldats chaque nuit, qui se glissant dans le fossé sec, entreroient par l'Aqueduc, où il manquoit un barreau de fer à la grille qui en défendoit l'entrée, & que le Prêtre les recevroit chez lui par une ouverture qu'il feroit à l'Aqueduc dans sa basse-cour. Le dessein fut exécuté heureusement, & sans que personne

ne en eût soupçonné la moindre chose.

LORSQUE le Prince y eut envoyé deux cens hommes à différentes reprises, & assigné la nuit qu'il choisit pour l'exécution du projet, il se mit à la tête d'un Détachement de deux mille Cuirassiers, portant en croupe chacun un Soldat; & envoya quatre mille hommes de Cavalerie sous les ordres du Comte de Mercy de l'autre côté de la Ville, pour se saisir de la tête de Pont qui est sur le Pô. Ceux qui étoient dans la Place, avertis par un signal, surprirent le Corps de Garde, à minuit, le deux de Février (*); &, l'ayant égorgé sans aucun bruit, ils forcerent la porte, baisserent les ponts, & couvrirent les Barrieres. Le Prince Eugène, étant entré, se saisit des remparts, où il posta son Infanterie tout autour de la Ville jusqu'à la Porte Ste Marguerite, dont le Corps de Garde, ayant donné l'allarme, se défendit vaillamment, & donna le tems au Régiment de Dilon de s'y assembler.

CE fut un bonheur pour les François, que M. de Villeroi, étant arrivé la veille à Crémone, pour y faire la Revue de

(*) 1702.

de la Garnison, avoit donné ordre qu'elle fût sous les Armes au point du jour. Cet Exercice fit que les Soldats veillerent la nuit dans les Cazernes, pour se mettre en état de paroître devant leur Général. Le feu, qui se faisoit à la porte Ste Marguerite, ayant été entendu des Cazernes, y donna l'allarme. Les Soldats, sans leurs Officiers qui logeoient chez les Bourgeois, marcherent par pelotons, commandés par leurs Sergens & leurs Caporaux, & se battirent avec tous les Détachemens ennemis qu'ils rencontroient dans les Rues.

CEPENDANT, un Vivandier, qui étoit accoûtumé d'aller vendre toutes les nuits de l'eau-de-vie aux Corps de Garde des Portes, voyant entrer les Cuirassiers qui achetoient de leur liqueur, & qu'il prit d'abord pour des François, ayant entendu à leur langage qu'ils étoient Allemans, courut à l'Hôtel où logeoit M. de Villeroi, & y donna l'allarme. Ce Général fut aussi tôt éveillé par ses Domestiques; &, étant monté à cheval, suivi de deux Domestiques, il sortit pour aller reconnoître les postes. Il n'eut pas fait cent pas, qu'il fut pris par une bande d'Infanterie, & conduit ensuite par ordre

dre du prince Eugène, hors de la Ville, dans une Caſſine qui n'en étoit éloignée que de la portée du Mouſquet.

LES Officiers Généraux, qui étoient dans la Place, du nombre deſquels étoient Pracontal, Revel, Pleſſis-Pralin, Crénan, & Fimarcon, cherchoient partout M. de Villeroi, ne ſçachant pas qu'il étoit priſonnier. Ils alloient & venoient dans les Rues, ſans ſe reconnoître, & même ſans ſe rencontrer. Ils étoient fort étourdis de trouver dans la Ville des Bandes de Soldats combattans, & d'y voir les Barricades que les nôtres avoient faites de tous les meubles qu'ils jettoient par les fenêtres des maiſons, dont ils avoient enfoncé les portes. S'étant néanmoins apperçus que le feu étoit continuel à la Porte Ste Marguerite, ils s'y rencontrerent tous, à l'exception de Fimarcon. Ce fut-là qu'ils apprirent, que M. de Villeroi étoit pris, & que le Prince Eugène étoit en perſonne dans la Ville. Ayant donc formé un Conſeil de Guerre ſur le rempart, ils délibérerent de raſſembler le plus qu'ils pourroient de nos Troupes, & de ſe retirer dans le Château, où ils pourroient ſe défendre. Mais, Fimarcon arrivant les fit chan-

ger d'Avis. Il leur apprit, que le Régiment de Royal Vaisseaux, & ses Dragons à pied, se battoient dans les Rues en désesperés, & qu'ils avoient déja repoussé & rassemblé les Bandes ennemies sur la Place, où étoit la Cavalerie pêle-mêle & en désordre. Il ajoûta, que si ces Officiers vouloient suivre son conseil, ils rassembleroient chacun une Troupe, & qu'on iroit attaquer les Ennemis tous rencoignés en désordre sur la Place, où ils déboucheroient tous à la fois par les huit Rues qui y aboutissent, & qu'il leur répondoit de l'Evénement. Cet Avis fut gouté.

COMME chacun se disposoit à exécuter ce projet, Plessis-Pralin entendit de la Cavalerie, qui, marchant dans un chemin nouvellement chaussé de gros gravier, s'avançoit vers le pont du Pô, qui étoit de bois. Ce Corps, s'étant égaré en chemin, arrivoit deux heures plus tard que ne portoit leur ordre. Plessis-Pralin, prenant sur le champ la plus grosse partie du Régiment de Dilon, s'en alla au pont, & le fit couper bien vîte. N'y ayant plus rien à craindre de ce côté-là, il prit le chemin de la Place, où l'Action étoit déja générale. Elle dura

plus

plus de trois heures, la Victoire étant toujours chancelante. Il est vrai, que les deux mille Cuirassiers ne pouvoient point manœuvrer, à cause des Barricades mouvantes, qu'on avançoit toujours sur eux, & derriere lesquelles l'Infanterie & nos Dragons à pied se battoient infatigablement, comme si le danger leur eût donné de nouvelles forces.

Le Prince Eugène, qui étoit à l'Hôtel de Ville, où il avoit mandé les Magistrats, pour en avoir le Serment de Fidélité au nom de l'Empereur, fut averti que sa Troupe étoit sur le point de succomber. Il sortit aussi-tôt; &, le Soleil commençant à poindre, il monta sur la Tour de la principale Eglise, d'où il vit, qu'il ne sortiroit point de Crémone, s'il ne se retiroit au plus vîte. Ce fut le parti qu'il prit. Il fit donner ordre au reste de ses Cuirassiers de regagner, à quel prix que ce fût, la porte par où l'on étoit entré, qui étoit vis-à-vis de la Place; & sortit lui-même le premier. Sa Troupe ne fut poursuivie que jusqu'aux Barrieres, & la nôtre très-fatiguée, comme on peut bien se l'imaginer, ne chercha que le repos.

Quant à moi, qui avois accompagné

M. de Villeroi à Crémone, j'avoue ingénument, qu'ayant soupé avec le Lieutenant-Colonel du Régiment de Fimarcon, nous avions tant bu l'un & l'autre, que, malgré tous les efforts que firent mes Domestiques pour m'éveiller, il ne me fut pas possible de lever la tête de dessus le chevet de mon lit. J'entendois bien, qu'on me disoit que les Ennemis étoient dans la Ville, que M. de Villeroi étois pris, & bien d'autres choses capables d'alarmer; mais, j'écoutois tout cela comme des babioles, & je me rendormois plus profondément. Bacchus m'avoit jetté entre les bras de Morphée. Il ne fut pas possible à Mars de m'en retirer.

LES fumées du vin s'étant dissipées avant le levé du Soleil, je m'éveillai en sursaut, l'imagination remplie des alarmes qu'on m'avoit données. Je m'habillai fort vîte, & étant sorti sans sçavoir où j'allois, je vis les débris du combat & les ruisseaux, que la pluie faisoit couler dans les Rues, teints de sang. Les Corps morts y étoient aussi épais que dans un Champ de Bataille. Tout étonné de ce spectacle, je vis nos Soldats qui revenoient du côté de la Porte de la Ville

Ville, par où ils avoient chaſſé l'Ennemi. Les uns étoient nuds jambes, les autres en avoient une chauſſée & l'autre nue; ceux-ci étoient en chemiſe ſans chapeau, ceux-là étoient en veſte & en bonnet : en un mot, toutes nos Troupes étoient à la débandade, & pour ainſi dire ſans Chefs. Il y avoit des Bandes commandées par des Caporaux, d'autres par de ſimples Soldats, à qui elles obéiſſoient ponctuellement. On peut juger de mon inquiétude. Elle étoit terrible en effet: & elle ne ſe diſſipa qu'à la rencontre que je fis du compte de Revel, qui, fort étonné de me voir ſi frais, me demanda ſi je ſortois d'une boëte, & où je m'étois tenu pendant le tapage qui ſe faiſoit dans la Ville. Nous avons cru, reprit-il, que vous aviez été fait priſonnier avec M. de Villeroi.

JE fus immobile, comme ſi j'euſſe été frapé du tonnerre; & je le ſuivis néanmoins chez lui, ſans lui répondre un ſeul mot, quoiqu'il m'entretint toujours chemin faiſant des circonſtances de l'Action inouie qui venoit de ſe paſſer. J'avois d'autant moins de peine à les croire, que le ſang, qui couloit dans les rues jonchées de Cadavres, en étoit

preuves ſenſibles. Revenu de ma ſtupeur, je l'écoutai, & il me fit le détail des Scênes, que je n'aurois pu croire, ſi je ne me fuſſe trouvé ſur le théatre où elles s'étoient paſſées.

Je le quittai, pour le laiſſer repoſer; & pour la même raiſon, je ne fus voir aucun Officier: mais, j'allai parcourir toutes les Rues, que je regardois toutes, & ſur tout la Place, comme de vrais Champs de Bataille. Les Allemans y laiſſerent quinze cens hommes d'Infanterie, neuf cens Cuiraſſiers tués ou bleſſés, & plus de douze cens chevaux; car nos Soldats s'étoient donné le mot pour tirer plutôt aux chevaux qu'aux Cavaliers. Pourſuivant ma promenade, je rencontrai Mahoni, Major des Irlandois, qui alloit partir pour informer le Roi de cette grande Action. Ne ſçachant point que j'euſſe ſi bien dormi, tandis que tout le monde veilloit, il fut étonné de me voir ſi éveillé. Il faut que vous ſoyez bien vigoureux, me dit-il, pour n'être pas fatigué des travaux de la nuit précédente. Moi, qui ne voulois pas lui dire le cas où je m'étois trouvé, je me contentai de lui répondre, que j'étois accoutumé à paſſer les

nuits

nuits au Jeu, sans avoir besoin de dormir le jour. Pardieu, me répliqua-t-il, l'ouvrage de cette nuit n'étoit, ni jeu, ni raillerie. Je lui souhaitai un bon voyage; & je me retirai, de peur qu'il ne m'échapât de lui apprendre ce que je ne voulois pas qu'il sçût. Tout se dit à la Cour aussi-bien les inutilités que les choses utiles & nécessaires; & chaque Courtisan leur donne un sens selon qu'il est bien ou mal disposé, & pour l'ordinaire en conformité de la jalousie, qui est le principe de toute leur conduite.

Il est certain que l'avantage de cette Action mémorable est dû à la valeur des Troupes, indépendamment des Chefs; car, si les Soldats eussent attendu les ordres pour attaquer l'ennemi, il auroit eu tout le tems de se rendre maître de la Place & de la Garnison. Les Officiers étoient si déroutés, ne voyant, ni le Général, ni ses ordres, qu'ils ne sçavoient quel parti prendre. La prudence exigeoit même, qu'ils demandassent quartier, ou dumoins qu'ils se retirassent dans le Château, pour avoir le tems de capituler. L'Avisement, qu'eut encore Plessis-Pralin, de faire couper le pont, dont la tête étoit déja au pouvoir de

quatre mille Cuirassiers qui alloient le passer, fut un coup de partie, qui détermina le Prince Eugène à prendre le parti de la retraite; & ce fut pour lui le plus sage, dès qu'il vit la fureur de nos Troupes.

CEPENDANT, il n'oublia pas de prendre en passant M. de Villeroi, à qui il dit, en entrant dans la Cassine où il étoit gardé, qu'il étoit malheureux de n'avoir pu se maintenir dans Crémone, en étant déja le Maître, & y ayant des Troupes si superieures à la Garnison. M. de Villeroi, qui avoit resté pendant plus de trois heures accoudé sur une table, soutenant sa tête des deux mains, se réveillant à ce discours comme d'un profond sommeil. A ce prix-là, lui dit-il, je vous suivrai content. Mais les *Drilles*, n'oublierent pas leur *Ratelée*. On les entendit chanter le même jour ce couplet de Chanson.

Cher Ami, la Nouvelle est bonne;
Nous ferons un bon Carnaval.
Nous venons de gagner Crémone,
En perdant notre Général.

Et quelques beaux Esprits de la Garnison

ſon donnerent ces mots pour deviſe au Prince Eugène. *In magnis tentaſſe ſat eſt.* C'eſt aſſez pour ſa gloire d'avoir tenté de grandes choſes. Ce Général ſe crut ſi bien maître de Crémone, qu'il fit partir un Courier pour Vienne avec une Lettre où il marquoit à l'Empereur qu'il avoit ſoumis cette Ville à Sa Majeſté Impériale, que la Garniſon en étoit priſonniere, ainſi que le Maréchal Duc de Villeroi, Généraliſſime de l'Armée de France en Italie. Il y ajoûtoit même, que les Magiſtrats étoient prêts à lui prêter le ſerment de fidélité. Il eſt vrai que ce Prince voulut l'exiger, mais que ces ſages Magiſtrats, qui avoient vu en paſſant la valeur de nos Troupes, étant incertains ſi elles ne chaſſeroient point les Allemans de la Ville, lui dirent qu'ils avoient déja prêté le ſerment aux François, & qu'ils en feroient de meme à l'Empereur lorſqu'il auroit chaſſé les François de leur Ville. Les Magiſtrats rendirent eux-mêmes témoignage de cette Lettre prématurée, qui ne contenoit rien de vrai que la priſe du Maréchal de Villeroi. Je perdis dans cette Camiſade mon bon Ami le Marquis de Crénan, qui mourut,

deux jours après, d'une blessure qu'il avoit reçue à l'épaule.

La tranquillité étant rétablie dans Crémone, je me retirai dans mon département, où il ne se passa rien qui mérite attention, pendant le reste de l'hiver. Un mois après la prise de M. de Villeroi, M. de Vendôme arriva en Italie pour prendre le Commandement des Troupes. La joie y fut générale, & la mienne fut au dernier période. Que pouvois-je en effet desirer de mieux, que de me revoir sous les Ordres de mon aimable Protecteur, que j'osois regarder comme mon véritable Ami? Sa présence me dédommageoit agréablement de la perte de M. de Catinat.

Toutes les dispositions se firent de bonne heure pour entrer en Campagne; mais, il ne fut rien entrepris qu'après l'arrivée du Roi d'Espagne, qui se mit à la Tête de l'Armée. Le Château fort de Luzara fut le premier objet de son attention. Depuis qu'il étoit entre les mains du Prince Eugène, qui s'en étoit emparé sans coup férir, il l'avoit fortifié de son mieux, le regardant comme une Place de conséquence, qui le ren-

doit

doit maître d'un Pays fertile & commode pour le séjour & la subsistance d'une Armée. Cet habile Général, prévoyant par les mesures que nous prenions, que nous étions dans le dessein de nous en emparer, prit si bien ses mesure que l'exécution nous en parut difficile. Il couvrit cette Place de son Camp; de sorte qu'on ne pouvoit l'attaquer, sans lui livrer Bataille. M. de Vendôme ne se désista point de son projet. Ce grand Général, qui avoit avec fondement l'entiere confiance du Roi d'Espagne, n'eut pas de peine à déterminer ce Monarque à le mettre en exécution. L'Armée marcha (*) aux Ennemis sous les yeux & les ordres du Roi. Le combat fut des plus vifs. Jamais il ne fut fait un feu pareil. Il n'y eut point de mêlée. L'Armée Impériale n'y avoit pas encore perdu un pouce de son terrein, & nous désesperions même de la déplacer. Mais M. de Vendôme, toujours fécond en expédiens, ayant fait faire à son Aîle droite un mouvement que le Prince Eugène voulut suivre pour lui faire face, il découvrit le Château de

(*) 1702.

ce côté-là ; & notre aîle gauche, profitant du moment, fila entre cette Place & les Impériaux, qui, craignant d'être pris à dos, firent un autre mouvement qui les éloignoit du Château, tandis que nous nous en approchions. La nuit qui survint, favorisant notre manœuvre, nous l'investîmes, de façon que nous nous trouvâmes le lendemain, & en bataille devant les Ennemis, & maîtres du terrein qu'ils avoient perdu insensiblement, où nous travaillâmes toute la nuit à un retranchement entre notre Armée & le Château, qui se trouva exactement investi à la pointe du jour.

Il est certain, que le Prince Eugène fut frapé de ce coup ; & je lui ai oui dire plus d'une fois, qu'on ne l'avoit jamais rusé avec tant d'adresse. Cet habile Guerrier se disposoit à nous attaquer ; mais, ayant reconnu notre retranchement, qu'on ne cessoit de perfectionner, il prit le parti de se retirer, bien mortifié de n'avoir pas mis dans le Château une garnison suffisante pour nous amuser long-tems. Il comptoit être à tems d'y jetter des Troupes après la Bataille, en cas qu'il fût obligé de se retirer. Lorsqu'il eut pris ce parti, nous

fi-

fimes ſommer le Château, qui, n'ayant pas voulu ſe rendre, fit quelque mine de vouloir ſe défendre. Mais le Commandant ayant été menacé le lendemain d'être traité ſans quartier; &, voyant qu'il n'avoit point aſſez de Troupes pour garnir quatre de ſes Ouvrages, que nous nous diſpoſions d'attaquer à la fois, il fit battre la chamade. On l'écouta: il propoſa des Articles de Capitulation, dont aucun ne fut accepté. Piqué & animé par ce refus, il déclara vouloir ſe défendre juſqu'à la derniere goutte de ſang; eſpérant bien, que le Prince Eugène étoit aſſez près, pour le ſecourir. Il ſe défendit encore deux jours. Mais, ayant découvert la nuit du deuxiéme au troiſiéme jour, que la ſape, qui avoit d'abord été commencée, alloit ouvrir une brêche à une courtine entre deux vieilles Tours, & qu'il ſeroit pris d'aſſaut la même nuit, il demanda à parlementer. Ne pouvant donc rien obtenir d'honorable, ni pour lui, ni pour ſa garniſon, il ſe rendit priſonnier de guerre, & il remit lui-même ſon Epée au Roi en ſortant de la Place. Cependant, Sa Majeſté la lui rendit, & elle accompagna cette généroſité des manie-

res les plus gracieuses. La perte, qui se fit de part & d'autre dans cette Action, fut bien égale. Il est vrai, que nous en recueillimes le fruit que nous en prétendions. Ce fut la prise du Château de Luzara, qui éloignoit les Impériaux du Milanois; & qui nous rendoit maîtres d'un terrein abondant en vivres & en fourrages.

Le Prince Eugène changea tout son Systême. Il ne pensa plus à la Conquête du Milanois, aussi n'étoit-il pas en état de la faire en présence de notre forte Armée qui le défendoit. La ressource de ce Général, suivant l'Exemple de Fabius, fut d'user de délai, & de tâcher de nous fatiguer & de nous lasser. Il se campa à cet effet dans un terrein isolé par le Pô & le Lac de Mantoue, nommé le Serraglio. Il y passa le reste de la Campagne, nous harcelant sans cesse par de fréquens Partis, qu'il en faisoit sortir. La Tradition du Pays est que ce fut-là où Annibal se posta fort heureusement. Effectivement ce Camp est inaccessible. M. de Vendôme eut beau méditer les moyens de l'en chasser, il n'en trouva point qui ne l'exposassent à un Echec considérable. L'Armée Im-

périale

périale y subsista grassement, avant & pendant le Blocus qu'il fit de Mantoue; mais, outre que cette grande Ville étoit pourvue abondamment, elle recevoit encore tous les jours, par le Lac, de nouvelles provisions. Je fus dans la Place plus d'un an que dura ce Blocus. Ni les Bourgeois, ni les Troupes, personne ne s'en apperçut, pour ainsi dire : ce fut même un tems agréable par l'assemblage de tous les plaisirs de la vie, qui n'y furent, ni interrompus, ni altérés. On y jouoit ordinairement : les Bals y étoient fréquens; & la bonne chere y regna depuis le commencement jusqu'à la fin, avec une égale somptuosité. Le Beau Sexe, malgré l'usage, y partageoit tous les plaisirs.

Le Prince Eugène, lassé de son Camp, & ne voyant aucune apparence de pouvoir réduire Mantoue, décampa l'année d'après (*), & tenta bientôt d'entrer dans le Milanois par une porte glorieuse. M. de Vendôme ayant posté à Cassano un Corps de Troupes d'environ dix milles hommes, sous les ordres de M. son Frere, Grand-Prieur de Fran-

(*) 1703.

ce, demeura sur l'Adda, avec son Armée, pour observer les mouvemens du Prince Eugène. Ils étoient tous deux du même côté de cette Riviere, & Cassano étoit de l'autre. Ils se contenterent long-tems de jouer au plus fin. J'étois dans la Troupe du Grand-Prieur. Le Général Impérial, après avoir fait plusieurs marches & contre-marches, gagna sur M. de Vendôme une nuit & un jour de tems, qui lui facilita les moyens de construire un pont sur l'Adda. Il la passa avec une promptitude incroyable, dans l'espérance d'avoir les Troupes du Grand-Prieur à bon marché. J'étois de jour ce jour-là pour battre l'Estrade. Ayant reconnu l'Avant-Garde de l'Ennemi qui marchoit à notre Camp, j'envoyai un Cornete de Cavalerie avertir le Grand-Prieur, & je pris la route du Camp avec ma Troupe. Il étoit à table, lorsque cet Officier lui dit de ma part, que toute l'Armée du Prince Eugène avoit passé la Riviere, & qu'il y avoit toute apparence qu'il venoit l'attaquer. Il se mit à rire, disant que son Frere, parlant de M. de Vendôme, l'occupoit trop, pour qu'il cherchât de l'occupation ailleurs.

J'ARRIVAI en moins d'un quart d'heure, après avoir essuyé quelques escarmouches des Hussards de l'Armée ennemie; &, m'étant rendu avec précipitation à la Cassine du Grand-Prieur, je lui dis, qu'il n'avoit point de tems à perdre pour se préparer à combattre. Il ne quitta pas la table pour cela, & il n'ajoûta foi à ce que je lui dis, que quand il eut entendu le feu qui se faisoit dans le Camp, qui étoit déja attaqué & presque en désordre. Alors, il y marcha, après m'avoir chargé d'aller rassurer les nôtres, & de tâcher de les rallier. Comme ce n'étoit que l'Avant-Garde des Ennemis, avec qui nous avions affaire, les Troupes se remirent de leur alarme. On combattit vivement de part & d'autre.

CEPENDANT, M. de Vendôme, informé que le Prince Eugène avoit passé la Riviere, jugea sagement plus à propos de l'aller passer sur son propre pont, que de s'amuser à en jetter un, qui lui auroit couté beaucoup de tems, & une marche inutile pour nous secourir. Il y passa en effet, & le détruisit après l'avoir passé; &, ayant mis autant qu'il put de son Infanterie en croupe

pe de sa Cavalerie, il ne tarda pas à joindre l'Arriere-Garde de l'Ennemi, qu'il défit entiérement. Les Fuyards, croyant trouver leur pont, ayant gagné du côté de la Riviere, y furent tous précipités par l'Arriere-Garde de notre Général, qu'ils rencontrerent au passage. M. de Vendôme, continuant sa route, arriva à propos à notre Camp, qui étoit déja en déroute. Mais, à la vue du sécours qui nous arrivoit, nos Troupes reprirent courage. L'Armée Impériale, se trouvant entre deux feux, y fut presque détruite. Il ne fut jamais de Victoire plus compléte, & qui coutât moins. Il n'y eut que le Corps d'Armée du Grand-Prieur, qui fut assez maltraité, quoique le nombre des blessés fût plus grand que celui de ceux qui furent tués. J'y eus un cheval tué sous moi.

CETTE Victoire nous assura plus que jamais le Milanois, & il y avoit toute apparence, que nous le conserverions. M. de Vendôme mit son Armée fort au large, & il me placa dans un pays très-riche dans le Milanois, sur les Frontieres du Monferrat, dont nous étions également maîtres. Le Prince Eugène n'avoit pas encore fait une seule con-

quête

quête, & il n'avoit pour tout asyle que le Trentin, & la Ville de Trente, qui en est la Capitale. Il étoit à présumer, qu'il seroit long-tems resserré entre ces étroites limites.

ENTRANT en Quartier d'Hiver, je reçus une Lettre de ma Mere, qui me marquoit que ma femme étoit devenue hydropique, & que les Médecins ne croyoient pas qu'elle vît la fin de l'Automne. Je fis toutes les démarches possibles, pour obtenir de mon Général un congé d'un mois, pour aller chez moi. Quelque inclination qu'il eût à me faire plaisir, il me le refusa; m'assurant, qu'il avoit défense expresse & indispensable de la Cour d'accorder aucun congé; & que le Roi se reservoit absolument ce pouvoir, qui est ordinairement dévolu à un Général. Il est vrai, qu'il se faisoit dans ce pays-là une petite guerre pendant l'hiver, qui demandoit beaucoup plus la présence des Officiers, que celle du tems de la Campagne, & qu'elle étoit même plus suspecte. Le Prince Eugène, qui étoit en tout tems fin & adroit, sembloit reserver ses tours les plus rusés pour ce tems-là. Ce refus m'affligea; mais, je tâchai de m'en con-

consoler par la même raison qui étoit commune à tous mes Camarades.

M. de Vendôme, qui a toujours agi avec une parfaite droiture, ne put se dispenser de taxer le Grand-Prieur son Frere d'imprudence, en informant la Cour de la Bataille de Cassano. Le Roi, piqué de sa conduite, le rapella; & comme il passoit par Lyon, il fut arrêté, & mis dans le Fort de Pierre-Encise, situé sur un Roc à l'entrée de cette Ville. Ce Prince y a fait un assez long séjour pour s'y ennuyer, lui qui aimoit si fort la liberté, qui lui faisoit trouver mille occasions de plaisir, qu'il n'avoit pas à coup sûr dans sa prison; à moins que le bon air qu'on y respire, & les beaux coups d'œil dont on y jouit, ne fussent capables d'y suppléer.

QUELQUES jours après la S. Martin, je reçus une seconde Lettre de chez moi. La voyant cachetée de cire noire, je crus d'abord que ma femme étoit morte. Mais, elle étoit de ma femme même, qui m'apprenoit la mort de ma mere, qui certainement avança la sienne. Après m'avoir témoigné combien elle y étoit sensible, elle m'informoit de ce que la bonne Amie, qu'elle avoit au-

auprès de Madame de Maintenon, avoit découvert ſur mon compte. Elle l'aſſuroit, que je n'avois pas une plus implacable Ennemie qu'elle dans le monde, & qu'elle avoit ouï de ſes propres oreilles cette fine Dame ſe plaindre amérement au Roi de mon ingratitude ſoutenue d'un grand mépris. Je me ſuis lourdement trompée, lui diſoit-elle, lorſque j'ai cru Langallery digne des faveurs de Votre Majeſté. Mais, je vois bien, qu'il n'y a aucune ſolidité dans cet Eſprit, & que ce n'eſt que de la crême fouettée. Qu'a-t-il fait, depuis qu'il ſert en Italie? Rien certainement. Car, M. de Vendôme, qui s'eſt déclaré hautement ſon Protecteur, n'en a fait aucune mention à Votre Majeſté; à quoi il n'auroit pourtant pas manqué, s'il avoit eu quelque preuve de ſon zèle & de ſa valeur.

CES Coups de Langue ſont très-frapans, de quelque part qu'ils puiſſent être donnés; mais, dans quelle ſituation n'étoient-ils point capables de me mettre dans l'eſprit du Roi, ſortant de la bouche de la Maintenon, qui étoit abſolue dans ſon eſprit & dans ſon cœur? Auſſi en fus je ſi vivement pénétré, que j'en

fré-

frémis. Toutes les suites de la Disgrace & de la Haine de mon Roi, livré aux passions de sa Favorite, se présentant à mon idée, me firent sentir d'avance tout ce qu'elles pourroient avoir d'affreux. J'en fus si saisi, que ce chagrin fit une diversion entiere à celui que m'avoit d'abord causé la mort de ma mere. Le fruit des Réfléxions que je fis sur les revers qui me menaçoient, ce fut de me tenir sur mes gardes, & de veiller sur ma conduite, plus sévèrement que ne pourroit l'Ennemi le plus actif.

Je fus toujours agité d'une inquiétude accablante, jusqu'à ce que j'eus informé M. de Vendôme du sujet qui me la causoit. Le regardant comme mon Protecteur & mon Ami, il me sembloit en le lui racontant, que mon cœur s'allégeoit, & que le sien se chargeoit d'une partie de mes peines. Toujours officieux, cordial, & tendre, il me donna des conseils conformes aux résolutions que j'avois déja prises. Conduisez-vous toujours en brave & honnête homme, me dit-il; & moquez-vous des évenemens que vous craignez: surmontez-en même les désagrémens avec cette

force d'esprit qui vous est naturelle, s'il arrive que vous les éprouviez. Ces paroles, que j'écoutai comme des Oracles du Ciel, me firent une si forte impression, qu'elle ne s'est jamais effacée: & je dis avec vérité, qu'elles m'ont constamment soutenu dans toutes les disgraces que j'ai éprouvées, & que j'éprouve encore.

Il est vrai, que n'étant pas riche, & que Madame de Maintenon n'ayant rien moins que contribué à me mettre à l'aise, tandis que j'étois dans sa faveur, j'y pensois moi même, en me mettant en état de faire ce qu'on appelle Honneur au Poste que j'occupois dans les Troupes, où il faut absolument briller par une certaine dépense, si l'on ne veut pas être négligé & méprisé. Comment aurois-je donc pu la soutenir, si je n'avois pas fait le fossé de la terre que je béchois? J'avois reçu, de la main de ma Puissante Patrone, une femme sans bien: n'auroit-elle pas dû suppléer à sa dote, par quelque pension capable de nous mettre au large? Des Patrons de cette espèce ne le sont que par des contre-coups qui réjaillissent sur eux-mêmes. Leur vanité, & l'ambition de

passer

passer pour bienfaisans & généreux s'en trouvant flatée, ils s'embarrassent fort peu, si ceux qu'ils protégent ont du pain; & ils s'imaginent, que, comme eux, ils se repaissent de vaine gloire. Ce sont des Patrons intéréssés, qui reprennent d'une main ce qu'ils donnent de l'autre; & qui, comme le singe, se servent de la pate du chat, pour retirer le marron du feu.

QUOIQUE mes Revenus diminuassent tous les jours dans la nécessité où j'étois d'en manger les fonds pour me soutenir, je me résolus à ne plus recevoir aucun présent des Communautés du Pays où je commandois, & de ne rien rogner des Contributions qui leur étoient imposées. J'ai agi depuis ce tems-là conséquemment; & j'ai eu tort: car, il n'en a été, ni plus, ni moins. Mon Arrêt étoit déja rendu, & la meilleure conduite du monde n'auroit pas été capable de le faire révoquer. Tels sont les Dieux de la Terre. Le Préjugé est leur souveraine Loi.

CE fut la derniere Lettre que je reçus de ma femme. Mon Oncle m'écrivit un mois après, qu'elle étoit morte. Mon fils la suivit de près. Ces revers do-

domestiques, joints à ceux que je recevois de la Cour, & que j'en avois à craindre, faillirent à m'accabler. Ma Patrie me devint odieuse, & je ne pensois plus à la France qu'avec horreur. Mes dispositions enfin furent telles depuis ce tems-là, que j'en aurois abandonné le Service, si le plus petit sujet n'avoit achevé de m'y résoudre. Ce dessein m'a toujours roulé dans l'esprit, jusqu'au moment que je l'ai mis en exécution.

LE Roi ayant déclaré la guerre au Duc de Savoye à la fin de cette (*) Campagne, la plus grosse partie de notre Armée passa en Piémont l'année d'après sous les ordres de M. de Vendôme. On y prit cette Campagne (†) Ivrée & Verceil, après des Siéges réguliers, que les Ennemis défendirent avec beaucoup de valeur. Ce Prince m'ordonna de demeurer dans mon département avec une partie de la Cavalerie, pour veiller à la conservation du Montferrat, qui étoit entierement en notre pouvoir. Il ne se passa rien de considérable en Italie. Le reste de notre Armée y tint toujours le Prince Eugène en

(*) 1703. (†) 1704.

en échec, & l'empêcha de rien entreprendre.

Il n'en fut pas ainsi des ennemis que j'avois dans notre Armée, & qui étoient autant de Surveillans que la Maintenon avoit préposés sur ma conduite. Ils lui en rendoient compte fort souvent par des Lettres, dont elle leur envoyoit les brouillons. Elle les écrivoit, conformément aux sentimens qu'elle inspiroit contre moi à Sa Majesté. Etant dénonciatrice & témoin à la fois, il ne lui fut pas difficile de faire réussir les desseins de vengeance qu'elle méditoit depuis long-tems. L'indifférence, que j'avois marqué avoir pour elle, dans le tems que je me rendis à Paris aux ordres de M. de Catinat; ou plutôt le peu de cas qu'elle s'imagina que je faisois de son credit, parce que je ne l'employai pas, ne contribuerent pas peu à en faire hâter l'exécution. Elle en prit les moyens l'année d'après (*), pendant que j'étois au Siége de Verrue, qui se faisoit sous les ordres de M. de Vendôme.

Ce Prince, pour me donner en cette pe-

(*) 1705.

occasion des preuves qu'il étoit mon Ami, m'écrivit de ne point paroître chez lui, parce qu'il ne pourroit se dispenser de me faire arrêter, en conséquence des ordres qu'il venoit d'en recevoir de la Cour. Pour sauver les apparences, il me conseilla de me tenir chez moi, & qu'il y enverroit quatre Fusiliers, avec un Major, pour me notifier les ordres du Roi, mais qu'ils conniveroient à mon évasion. Faites tenir vos chevaux prêts, ajoûtoit-il : servez-vous en, & déchargez même vos Pistolets à poudre seule sur le Major, & sauvez-vous où vous jugerez à propos, si vous vous sentez coupable ; & si vous êtes blanc comme neige, venez-vous-en chez moi, d'où vous partirez pour Paris.

JE ne sçaurois avancer, que je n'eusse rien à me reprocher ; mais, je soutiens, que j'étois le moins coupable de tous les Officiers qui étoient employés dans des Postes pareils à celui où je commandois. Tout mon crime étoit donc le malheur que j'avois d'être haï de la Maintenon. Il n'en étoit point à la vérité de plus grand à la Cour.

CEPENDANT, ayant attendu sur la parole sacrée de M. de Vedôme, le

Détachement qu'il envoya chez moi, je ſuivis ſes Conſeils avec la même confiance. Il ſe préſenta : le Major, qui le commandoit, me notifia ſes ordres. Je lui dis, que j'étois prêt à obéïr; mais, que je le priois de me permettre d'entrer dans une chambre ſituée derriere celle où je l'avois attendu, pour y prendre mes papiers & ma bourſe. Il me l'accorda, & j'en profitai. Au lieu d'entrer dans cette prétendue chambre, je fus à l'Ecurie, où mon ancien & fidéle domeſtique m'attendoit avec mon meilleur cheval; &, l'ayant monté, je ſortis pour m'échaper au galop. Les quatre Fuſiliers, m'ayant apperçu, eurent beau crier, *Arrête*, *Arrête*. En vain le Major affecta-t-il de leur faire faire feu ſur moi : j'allai mon train, après avoir fait ſur eux la décharge de mes deux Piſtolets. Ils me firent auſſi la leur, ſans que j'euſſe rien à craindre. Le plus novice des Soldats ne charge jamais à bale dans ces ſortes d'occaſions.

APRE'S que le Détachement ſe fut retiré pour faire ſon rapport à mon Général, mon Valet-de-chambre me ſuivit avec mon porte-manteau, & un cheval qu'il

qu'il menoit par la bride. Etant arrivé le soir d'assez bonne heure dans mon département, je fis charger tous les équipages que j'y avois laissés. Mes Valets m'y joignirent avec tout ce qui en étoit resté au Siége, & j'amenai tout mon bien avec moi vers la minuit.

J'ARRIVAI le lendemain au soir au Camp du Prince Eugène près de Pizzighithone, Place forte, dont il cherchoit à s'emparer, pour être plus à portée de secourir le Duc de Savoye, qui, de toutes ses Places, n'avoit plus que Turin. Aussi défendoit-il vaillamment Verrue, avec un Corps de sept à huit mille hommes, qui en rafraîchissoient tous les jours la garnison, par le pont de Crescentin dont ils étoient Maîtres. Ce Siége fut très-long; & il n'auroit jamais été heureusement terminé pour la France, si un Sergent, déserteur des Troupes du Duc, n'avoit donné l'expédient de ruiner le pont. La communication des Troupes Piémontoises avec la Place ayant donc été interrompue, la Garnison se rendit prisonniere, après avoir répandu beaucoup de Sang François.

LE Prince Eugène me reçut avec

toutes les marques d'estime, & de considération. Il écrivit aussi-tôt à l'Empereur, qui, dans la Réponse qu'il lui fit, m'envoya le Brevet de Lieutenant-Feld-Maréchal des Armées de l'Empire. Ce Poste répond à celui que je venois de quitter. J'en pris possession le lendemain, & j'entrai en fonction huit jours après, à la tête de quatre mille hommes de Cavalerie legere, pour aller enlever un gros Magazin de fourrage, que les Ennemis avoient sous les remparts de Pizziguithonne; ou le brûler, s'il ne m'étoit pas possible de l'enlever.

JE ne fis, ni l'un ni l'autre. Le hazard me mit dans l'occasion de faire mieux. Ayant rencontré à mi-chemin un Parti de mille Dragons, & de huit cens Hussards, que M. de Medavi avoit détaché du Corps qu'il commandoit, pour surprendre & enlever un Régiment de Cuirassiers, qui étoit dans un assez gros Village à demi lieuë de notre Armée pour garder & soigner tous les chevaux malades qu'on y avoit mis au vert. Nous les attaquâmes: &, après un combat d'une heure, ils demanderent quartier, & nous les fimes prisonniers. Il n'étoit plus tems de pour-

suivre

suivre mon dessein. La Garnison de Pizziguithone, avertie de notre marche par ce coup d'éclat, avoit pris poste dans le chemin couvert de cette Place, pour couvrir les Magasins que j'avois en vue. Je n'aurois pas eu beau jeu. Je pris donc le parti de rejoindre l'Armée, menant avec moi douze cens prisonniers.

Dès mon arrivée, je fus rendre compte au Prince Eugène de l'impossibilité où je m'étois trouvé d'exécuter les ordres qu'il m'avoit donnés. Il me reçut très-gracieusement; me disant, que ce que j'avois fait, valoit encore mieux que ce que j'avois à faire. La Fortune, ajoûta-t-il, n'est pas à celui qui la cherche: elle n'est qu'à celui qui la trouve. Il fut fort étonné, quand je lui dis, qu'ayant fait la revue de ma Troupe après l'action, je ne l'avois trouvé diminuée que de vingt-cinq hommes. Le bruit de cette vive Rencontre s'étant répandu dans le Camp, les Soldats du Détachement que j'y avois commandé, en firent une Relation si fort à mon avantage, que ma Réputation en fut solidement établie dans toute l'Armée. De-là suivit la confiance que les Troupes Impériales

eurent en moi dans la suite. J'ose dire sans la moindre vanité, qu'elles croyoient toujours vaincre, quand je les menois au combat.

PEU de tems après que j'eus pris parti dans l'Armée de l'Empereur, je reçus une Lettre anonime, qui me fut rendue par une Vivandiere née à Strasbourg, qui avoit épousé un Sergent du Régiment de Valdeck, que nous avions dans notre Armée. Elle me dit, en me la présentant, qu'un de ses freres, Soldat dans le Régiment d'Alsace au Service de France, l'avoit chargée avec instance de me la remettre. Après l'avoir récompensée de sa fidélité, j'ouvris la Lettre; & le style ne me permit pas de douter qu'elle ne me vînt de la part de M. de Vendôme. La voici mot à mot sans aucune altération.

» VOTRE Evasion, mon cher Langallery, a fait grand bruit dans l'Armée; mais je suis celui à qui elle a causé le plus de peine. Vos Ennemis en triomphent, & vos Amis vous regrettent. Pour moi, je me console aisément de l'Eloignement d'une personne que j'aime, lorsque je sçais qu'el-

» le

» le se trouve bien là où elle est. Vous
» êtes dans le cas. Les Troupes, où
» vous avez pris parti, vous estiment
» déja : je suis sûr, que vous en serez
» bientôt aimé. Vous voilà en lieu de
» sûreté, malgré le dessein que la Main-
» tenon avoit de vous perdre. Il n'est
» pas fort extraordinaire, que cette Fem-
» me, qui semble n'aspirer qu'à faire
» périr le Royaume, ait attenté à vo-
» tre perte. Je crois, que, tout com-
» me moi, vous souffrez de bonne gra-
» ce ce que vous ne pouvez empêcher.
» Adieu, adieu. Donnez-moi de vos
» Nouvelles, mais assaisonnez-les de
» prudence. Il est toujours fâcheux d'ê-
» tre en butte à une Mégère. »

CASSANO. »

C'ETOIT le Seing qui étoit au bas de la Lettre; & c'en fut assez pour m'en faire connoître l'Auteur. Je baisai mille fois cette Lettre, que je regardai comme une preuve de la tendresse d'un Pere, d'un Ami, de mon ancien Général, qui, joint à Monsieur de Catinat, faisoit tout le sujet de mes regrets. J'écrivis ensuite à ce Maréchal, & je lui fis part de ma re-

traite, & du parti que j'avois pris. Je n'en reçus Réponse que six mois après. Il m'écrivit une Lettre, signée Demont, où il me félicitoit de ce que mon Ennemie m'avoit réduit à la nécessité de quitter le Service de France, qui, depuis qu'elle gouvernoit ce Royaume & son Roi, étoit devenu dangereux & insupportable. Il y ajoûtoit, que, malgré la haine de cette puissante Femme, il jouissoit dans sa solitude, au milieu de Paris, de la tranquillité, dont il étoit privé à l'Armée & à la Cour. Il m'y disoit même, comme par un Esprit prophétique, que son Collegue mon bon Ami, parlant de Monsieur de Vendôme, ne seroit pas à l'abri de ses atteintes, & qu'il auroit bientôt son tour. Il vint en effet après la Déroute d'Oudenarde, en Flandre, où le Duc de Bourgogne, qui avoit épousé Marie-Adelaïde fille du Duc de Savoye, n'ayant pas voulu suivre ses Avis, avoit causé la perte de plus de la moitié de l'Armée de France. Cette Debora fit entendre à son Samson, que Monsieur de Vendôme avoit exposé imprudemment, & le Duc de Bourgogne, & l'Armée qu'il commandoit sous ses ordres. Mais ce grand Général, qui prévit

vit bien le coup, ne l'attendit pas. Il écrivit au Roi, après avoir mené à Gand les tristes Débris de cette belle Armée, pour lui demander la permission de se retirer, puisque Sa Majesté ne le jugeoit plus digne de sa confiance. Le Roi n'eut pas de peine à lui accorder, à titre de faveur, ce qu'il alloit lui ordonner comme une peine. Monsieur de Vendôme, charmé du congé qu'il reçut, se retira à Anet, Maison de Campagne très-agréable, à quatre ou cinq lieuës de Versailles, qui lui fut marquée pour sa résidence. Il y véquit environ deux ans dans une vie privée, sans aller absolument à la Cour. Tout le Royaume fut contristé de ce que le Roi vengeoit la Maintenon à ses dépens.

RIEN ne fut plus capable de le lui faire connoître, que la Victoire, que remporta ce grand Général à *Villa viciosa* (*) en Espagne, qui remit & affermit la Couronne de cette vaste Monarchie sur la tête de Philippe V., qui sans cela ne l'auroit jamais eu couverte que d'un Chapeau. Le Roi se vit dans la nécessité

(*) 1710.

ſité de prier ce bon Prince d'aller prendre le Commandement de ſon Armée en Eſpagne. Vendôme, toujours l'Ame grande & belle, embraſſa avec générosité l'occaſion de ſe venger de l'injuſtice, qui lui avoit été faite, par le plus eſſentiel de tous les Services qu'on pût rendre à Sa Majeſté & à ſa Gloire. Sa Valeur & ſon Habileté y rétablirent les Affaires : & il n'a quit pas moins de Gloire en ſoutenant cette Couronne ſur la tête du Prince François, que s'il l'eût portée lui-même. Il en étoit digne par toutes ſortes d'endroits.

Mes Faits de Guerre, & ma Bonté me conſerverent dans le ſouvenir des Troupes de France. Il ne fut pas poſſible à mon Ennemie de les plonger dans l'oubli. Madame de Bourgogne voyant que Monſieur de Vendôme dépouilloit peu à peu le Duc ſon Pere, fit ſi bien auprès de la Maintenon, qu'elle appelloit ſa bonne Maman, qu'elle obtint du Roi le Rappel de ce Prince, ſous prétexte qu'il ſeroit plus propre qu'un autre à rétablir les Affaires qui étoient entierement délabrées en Flandre : & je ne doute pas, qu'il n'y eût réparé les pertes de la France, ſi le Duc de Bourgo-

gne

gne avoit été moins entier & plus docile. Le Duc d'Orléans prit la place de ce Général en Italie (*) où il ne fut pas moins maltraité, que deux de ses illustres Prédécesseurs. Il est certain qu'il y conserva les avantages qu'avoit cultivés Monsieur de Vendôme. Il nous empêcha de rien entreprendre le reste de cette Campagne, & au commencement de la suivante. Vigilant à observer nos mouvemens à la droite du Pô qu'il cotoyoit, tandis que nous nous agitions en vain de l'autre côté de ce Fleuve, il nous empêcha absolument le passage. Mais la Maintenon, qui ne l'aimoit point, (eh qui ne haïssoit elle pas?) ne travailla qu'à le faire échouer. Elle y réussit bientôt, pour le malheur du Royaume, & sans aucun préjudice pour la Gloire de ce grand Prince. Elle prit à cet effet un moyen si extraordinaire, que la plus grossiere Politique en étoit choquée.

CES deux puissantes Dames qui dominoient dans le Conseil sur l'Esprit du Roi, voyant le Siége de Turin résolu, sans oser s'y opposer de peur que leur par-

(*) 1705.

partialité ne s'éventât, n'eurent pas de peine à obtenir, que le Duc de la Feuillade, leur Favori, y commandât, quoiqu'il ne fût que Lieutenant-Général, & qu'il y en eût plusièurs de plus anciens que lui dans l'Armée qu'on lui destinoit. Enflé de Gloire par cette préférence, que je pourrois nommer prédilection, il partit de Paris, & se rendit à l'Armée, qui s'étoit assemblée en Piémont. Il investit Turin, y ouvrit la tranchée, & l'attaqua dans les formes : & s'il n'avoit pas eu des ordres secrets, il s'en seroit rendu Maître, sans nous donner le tems d'y aller au secours.

Le Duc de Savoye, qui, à la tête du reste de ses Troupes au nombre peut-être de deux ou trois mille hommes, la plûpart Cavaliers ou Dragons, étoit errant dans les montagnes, sans y avoir aucune retraite sûre, ne manqua pas un jour de se présenter à la vue des remparts de sa Capitale, d'où ses Sujets avoient la consolation de n'en être point abandonnés. Mais cette manœuvre faillit plusieurs fois à lui coûter la perte de la Liberté. Combien de fois n'a-t-il pas désespéré de la conserver, tantôt investi

dans

dans des maisons de campagne, tantôt coupé & rencoigné dans des vallées étroites, d'où il étoit presque miraculeux de s'échapper, tantôt enfin en donnant dans des embuscades où il avoit besoin de toute sa fermeté, & de la valeur de sa petite Escorte, pour s'en retirer?

QUOIQU'IL en soit, le Prince Eugène, touché de la destinée du Duc de Savoye, me consulta un jour sur les moyens de secourir Turin. Moi, qui connoissois l'Air du Bureau, & qui étoit très-persuadé que la Feuillade n'aspiroit point à prendre cette Ville qu'il battoit, ou qu'il faisoit au moins semblant de battre depuis plus de deux Mois, je ne pus m'empêcher de lui répondre, que rien ne pressoit, & que s'il vouloit se donner la peine de consulter le Duc de Savoye lui-même, il lui confirmeroit mes sentimens. L'Evénement justifia bientôt ma Conjecture. Je pris donc la liberté de lui dire, que, si nous marchions du côté de Turin au milieu de la Campagne, l'Armée du Duc d'Orléans ne manqueroit pas de nous couper, en se saisissant des Postes que nous avions le long de la Rive gauche du Pô, & que nous trouvant alors entre deux Ar-

Armées ennemies, nous ferions infailliblement livrés à leur merci. J'ajoûtai, que rien ne périclitoit d'attendre à faire notre coup vers la fin de la Campagne, & à la veille, pour ainsi dire, de prendre les Quartiers d'Hiver, parce que nous nous assurerions en Piémont des Postes suffisans pour nos Troupes. Mais, me repartit le Prince Eugène, si la Cour de France, voyant ce Siége traîner en longueur, s'apperçoit que c'est la faute de Monsieur de la Feuillade, & que le Roi y envoie un autre Général en sa place, nous ne serons peut-être pas à tems. Je le rassurai là-dessus, en lui disant, que Madame de Maintenon n'en demanderoit jamais, & que le Roi aimeroit mieux perdre la moitié de son Royaume, que de la désobliger.

Il fut donc conclu, que, tandis que le Siége iroit comme il alloit, & que Monsieur de la Feuillade en auroit le Commandement, nous ne ferions aucune mine de vouloir entreprendre de le faire lever. Nous ne pensames donc plus qu'à nous maintenir dans nos Postes, qui nous ouvroient un libre Passage pour aller à Turin. Cependant le Duc d'Orléans voulant profiter de la supériorité de

son

ſon Armée, en détacha dix mil hommes, ſous les ordres du Comte de Medavi, alors Lieutenant-Général, pour aller faire le Siége de *Caſtiglione de Stivaré.* Les Fortifications de cette petite Place, quoiqu'anciennes, ne laiſſoient pas d'être aſſez bonnes, & il y avoit dix-huit cens hommes pour la défendre. Ce Poſte étoit avantageux en ce qu'il nous donnoit l'entrée du Milanois au-delà du Pô.

HUIT jours après que la tranchée y eût été ouverte, le Prince Eugène reçut un Exprès du Duc de Savoye, qui lui mandoit, que la Ville de Turin lui avoit fait entendre par un certain ſignal, qu'elle manquoit de vivres & de munitions. Ce n'eût été rien, s'il n'y avoit eu que ce dernier article; les munitions de guerre ne lui étoient du tout point néceſſaires, puiſqu'elle n'étoit pas attaquée de près. Mais le premier Article allarma le Prince Eugène, & le mit dans une grande perpléxité. Ayant déja médité de ſecourir *Caſtiglione*, il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe déſiſter de ſon deſſein. Cette Place lui tenoit au cœur; parce qu'elle étoit d'une extrême conſéquence pour nos opérations de la Campagne

pagne suivante, où il étoit assuré d'avoir un renfort assez considerable pour être en état de pénétrer par-là dans tout le Milanois. Je lui representai, que *Catiglione de Stivaré* nous deviendroit inutile, si Turin étoit pris; & que, s'il étoit assez heureux, comme je l'espérois, d'en faire lever le Siége, nous devenions les Maîtres de tout le Piémont, & par conséquent en Italie, où les François n'auroient garde de rentrer, ne pouvant tirer des vivres d'aucune part.

CE Raisonnement le frappa. Il s'y rendit: & je dirai, sans me flatter, qu'il me prit la main en me quittant; disant, qu'il comptoit que je le seconderois dans cette Entreprise, & qu'il ne feroit rien sans prendre mon Avis. Voilà qui est flateur. Mais l'idée qu'il avoit de moi en ce tems-là, s'est mal soutenue. La jalousie a fait taire les raisons qu'il avoit de m'estimer, & de me croire capable de quelque chose de grand & de hardi.

L'ARME'E fut avertie à la brune du même jour de se tenir prête à marcher. Le Prince fit donner du biscuit pour cinq jours à chaque Soldat, avec ordre

ordre de le ménager tandis que l'Armée trouveroit en route de quoi subsister. Il me fit l'honneur de me faire mener l'Avant-garde, le Comte de Mercy commanda l'Arriere-garde, & le Prince marcha à la tête du Gros. Toute l'Armée ne montoit qu'à vingt-quatre mille hommes: il y avoit même plus de Cavalerie, que d'Infanterie; on n'avoit pu se dispenser de laisser plusieurs Postes garnis de ces dernieres Troupes.

MALGRE' les mesures que nous avions prises pour tenir notre marche secrete, au moins jusqu'au point du jour du lendemain, le Duc d'Orléans en fut informé. Il dépêcha aussi-tôt un Exprès à M. de Medavi: pour lui donner connoissance du décampement de son Armée, qui alloit prendre la route de Turin, où l'Armée Impériale marchoit selon toutes les apparences. Quoique nous n'eussions prévenu l'Armée Françoise que d'une nuit, nous serions arrivés avant elle, si les Torrens & les Ruisseaux, enflés par des neiges fondues, ne nous avoient retardés. Le Duc d'Orléans, qui côtoyoit la rive droite du Pô, ne rencontra point ces obstacles; mais nous qui marchions à la gauche

de

de ce Fleuve du côté des Alpes, nous nous trouvions arrêtés en plusieurs endroits, où il étoit impossible de jetter des ponts. Nous fûmes souvent obligés de remonter les Ruisseaux & les Torrens jusqu'à leur naissance. Ces inconveniens nous priverent de l'avantage que nous avions sur lui, & lui firent gagner de plus trois grands jours de marche sur nous; de sorte qu'il eut trois jours de repos après être arrivé à la vue de Turin. Quelques fatigués que nous fussions, le Prince Eugène jugea à propos d'attaquer le Duc d'Orléans le lendemain. Les ponts, que nous jettâmes sur le Pô, furent en état au point du jour; & je fis aussi-tôt passer l'Avant-Garde : le reste de l'Armée me suivit d'assez près Notre passage donna l'allarme au Camp du Duc d'Orléans. Ce Prince avoit dispersé en arrivant son Armée, & sur-tout sa Cavalerie & ses Dragons, qui étoient fort éloignés à cause des Fourrages qui manquoient sur la hauteur, où il n'avoit presque gardé que de l'Infanterie.

C'EST ici que la Maintenon fit une terrible Manœuvre, tant pour faire échouer le Siége du Turin, que pour ruiner

ner la Réputation du Duc d'Orléans. Tout neveu qu'il étoit du Roi, elle ne le ménageoit pas plus que les autres à qui elle ne vouloit pas de bien.

Ce Prince, se voyant sur le point d'être attaqué (*), assembla son Conseil de Guerre, où se trouva le Maréchal de Marsin, & où il fit appeller le Duc de la Feuillade, qui étoit devant Turin, à demi-quart de lieuë du Camp du Prince. Il y présenta la possiblité, & meme la facilité, où nous étions de secourir Turin, faute des Lignes de Circonvallation qu'on y avoit négligées, & d'en faire même lever le Siége, si les Troupes qui lui restoient venoient à être battues; qu'il étoit donc nécessaire de lui envoyer une partie de l'Armée qui étoit devant cette Place, pour le mettre en état de nous résister.

Le Duc de la Feuillade répondit sans façon, qu'il n'avoit point ordre de combattre, & qu'il n'étoit-là que pour faire le Siége de Turin. Le Duc d'Orléans, piqué de cette Réponse, lui demanda brusquement, s'il ne le reconnoissoit pas pour Généralissime des Armées du Roi? Si

(*) 1706.

Si fait, répliqua la Feuillade : je reconnois Votre Alteſſe Royale pour Généraliſſime en Italie ; mais, je ſuis Général en Chef en Piémont. Le Prince, naturellement fier & vif, le traita ſans aucun ménagement ; &, ſans M. de Marſin, qui calma un peu ſa bile, il l'auroit fait arrêter. Pour moi, lui dit ce Maréchal, je ſuis prêt à vous ſuivre par-tout. Hé bien reprit le Prince, allons donc à la Boucherie.

CETTE Meſintelligence, que nous avions lieu de ſoupçonner par la lenteur du Siége de Turin, que nous ſçavions que Madame de Bourgogne vouloit ſauver ; jointe à la foibleſſe où je voyois l'Armée que nous avions à combattre pour nous ouvrir le Chemin de cette Ville, me fit commencer l'Attaque, avant que la moitié de notre Armée eût paſſé la Riviere. Jugeant à propos de profiter du tems, avant que le Duc d'Orléans pût raſſembler toutes ſes Troupes, je pris en flanc & en front la Brigade de la vieille Marine, qui fut entierement défaite. Le Maréchal de Marſin y fut tué, & le Duc d'Orléans reçut un coup dans le bras au-deſſus du coude, & un ſecond au côté, outre trois autres

qui

qui porterent inutilement sur son corcelet, qui se trouva fort à propos d'une bonne trempe.

CETTE Brigade ayant été ruinée ou dissipée, je ne rencontrai plus d'obstacle au dessein que je conçus de pousser tout de suite jusqu'aux tranchées devant Turin. Je me mis donc à même de suivre ma pointe, après avoir dépêché un Aide-de-Camp au Prince Eugène, pour le prier d'avancer de son mieux pour me soutenir. Mais, je n'en eus pas besoin. Dès que ma Troupe fut apperçue par les Assiégeans, qui avoient déja reçu dans leur Camp les Débris du Corps de Troupes que je venois de battre, toute l'Armée fut saisie d'une si grande terreur, qu'elle se débanda & s'enfuit, laissant les Tentes, les Bagages, les Canons, les Mortiers, avec toutes les Munitions. Les chevaux de sept Régimens de Dragons, qui étoient à la pâture, furent pris, ainsi que huit cens Mulets chargés de farine, qui ne faisoient que d'arriver. Cette Action, dont les suites furent si avantageuses à l'Empereur, ne nous coûta pas trente hommes. C'étoit plutôt une Déroute qu'une Bataille. Comment concevoir en effet, qu'une

qu'une Armée de vingt-quatre mille hommes, à qui celle du Duc d'Orléans faisoit tête dans le Milanois, ait mis en fuite, & cette même Armée, & celle du Duc de la Feuillade, qui étoit de soixante mille hommes d'excellentes Troupes? Cette Victoire, que je puis sans façon nommer la mienne, fut remportée avec plus d'Utilité que de Gloire. Elle nous rendit maîtres en un instant, pour ainsi dire, du Piémont, du Montferrat, du Milanois, du Mantouan, de Naples, & de la Sicile; puisque la Perte que fit l'Espagne, de tous ces grands & beaux Domaines, furent les Fruits que nous en recueillimes sans beaucoup de peine.

Tous les habitans de Turin, jusqu'au Beau Sexe, étoient sur les Remparts à repaître leurs yeux d'une Scene qui leur étoit si agréable. Le Duc de Savoye, qui avoit joint notre Armée avec sa petite Escorte, quelques momens avant que nous passassions le Pô, entra le même jour dans sa Capitale parmi les Acclamations de son Peuple, qui nous fit sentir par sa joie combien il en étoit chéri.

M. d'Albergotti, qui commandoit quarante

rante Bataillons sur une hauteur qui découvroit la ville, ne sçachant que penser de la pitoyable manœuvre de l'Armée de France, se disposa à se défendre, croyant bien que nous l'irions attaquer. Mais, nous n'avions pas oublié la Maxime, qui doit être toujours inviolable, de faire un Pont d'Or à un Ennemi qui fuit, ou qui veut se retirer. Ces quarante Bataillons nous auroient donné beaucoup plus de peine, que nous n'en avions pris à dissiper toute l'Armée; &, étant commandés par un aussi brave Officier qu'Albergotti, ils auroient pu nous arracher des mains la Victoire. Le sort des Armes est si douteux, qu'on ne peut compter absolument sur rien. On a vu mille fois de très-petits Corps de Troupes, ruiner, battre, & mettre en déroute, les plus fortes Armées. Il y en avoit des Exemples recens dans la Guerre que Charles XII. Roi de Suede avoit alors avec Pierre le Grand Czar de Moscovie. Nous ne pensâmes donc pas à l'inquiéter sur sa montagne, sçachant bien qu'il n'y feroit pas long séjour. Il en décampa en effet le lendemain, pour aller joindre le Duc d'Orleans à Pignerol. Sa

Troupe passa en bon ordre à la vue de Turin, d'où j'étois sorti pour me mettre à la tête de notre Cavalerie, afin d'empêcher ses Troupes de s'écarter, & de faire éprouver au terrein, qu'il cotoyoit, les ravages qu'y fait ordinairement une Armée qui se retire sans espérance d'y rentrer.

CEPENDANT, nous reçumes la Nouvelle de la prise de Castiglione de Stivaré, qui se rendit après une vive Action qui se passa entre le Corps de Troupes du Prince de Hesse & les Assiégeans, qui fut toute à l'avantage des François. Mais, la joie qu'ils en eurent céda bien-tôt la place à la tristesse, lorsqu'ils apprirent la Déroute de Turin. Leur courage fut bien vîte abbatu, prévoyant bien qu'ils seroient forcés de se rendre à discrétion, ou d'abandonner toute l'Italie, pour avoir la liberté de se retirer. Telle fut aussi la Capitulation qu'ils obtinrent du Prince Eugène. Ils évacuérent Mantoue, Milan, Crémone, &c; &, en ayant pris les Garnisons, ils passerent les Alpes du côté de la Suisse.

LE Corps du Maréchal de Marsin fut transporté à Turin en grande pompe, comme un Monument de la plus glo-

rieuse

rieuse de toutes les Victoires. Il fut inhumé dans l'Eglise des Capucins, située aux portes de cette ville, & l'on grava sur le marbre de son Tombeau cette Epitaphe mémorable :

Cy git le Maréchal de Marsin,
Et le Bâton de Feuilladin.

Elle a donné lieu à divers raisonnemens. Les uns, prévenus que M. de la Feuillade étoit le Favori de Mad. de Maintenon, ont prétendu qu'elle ne lui avoit procuré la conduite du Siége de Turin, que pour avoir le prétexte de le faire Maréchal de France, sans que ses Ainés dans les Emplois Militaires pussent s'en plaindre; puisque la prise de cette Ville, qui auroit terminé la Guerre en Italie, l'en auroit rendu digne; & ils en ont conclu, que cette Dame n'avoit pu, sans agir contre ses propres desseins, lui donner les ordres secrets de ne pas prendre la Place. D'autres, qui connoissoient mieux le Caractère de cette Dame absolue, ont dit avec plus de fondement, qu'elle n'aimoit personne qu'autant qu'elle pouvoit s'en servir pour assouvir ses passions, &

fur-tout fa vengeance & fa haine, qui étoient fes paffions dominantes. C'eft fur ce principe, qu'ils ont décidé, que la Maintenon, haïffant infiniment le Dauphin & le Duc d'Orléans, elle facrifioit fes Créatures, & ne travailloit qu'à détruire le Royaume, pour que le Dauphin n'eût fur la tête qu'une Couronne chancelante après la mort du Roi, que l'âge devoit naturellement coucher bientôt dans le tombeau; & à ruiner la gloire du Duc d'Orléans, pour qu'il fût décrédité à la Cour, où, par fon vafte génie, fécond en toutes fortes de refforts, il auroit pu la décréditer elle-même, la priver, par quelque coup d'éclat, de l'Autorité dont elle abufoit, & l'éloigner du Roi fans retour. Ce dernier fentiment eft le plus plaufible, parce qu'il s'accorde mieux avec le caractère de Madame de Maintenon, & que toute fa Conduite en a donné des preuves convaincantes.

NOS Pri c:s jugerent à propos de ne rien entreprendre de quelques jours, foit dans l'incertitude du Parti que prendroient les François, ou pour laiffer rafraîchir notre Armée. Celle de France fe trouva encore forte de cinquante mille

mille hommes, malgré la quantité qu'elle en avoit perdu dans sa retraite. Le Duc d'Orléans auroit bien souhaité rentrer en Piémont pour y conserver les Places où il avoit Garnison. Mais, n'ayant ni tentes, ni munitions de guerre, ni vivres, ni fourrage, il prit le parti de cantonner son Armée dans la Vallée d'Oulx, & dans celle de Savoye, & de se rendre lui-même à la Cour, où Madame sa Mere s'étoit déja plainte au Roi des contre-coups qui avoient porté sur le Prince son fils. Sa candeur, soutenue d'une noble fierté qui lui étoit naturelle, ne lui permit pas de déguiser au Roi la manœuvre fatale au Royaume, que faisoit Madame de Maintenon. Ses plaintes furent vaines : Sa Majesté affecta de ne pas les entendre. Sa Majesté se borna à lui répondre, qu'il y mettroit ordre, & qu'il mettroit le Duc d'Orléans à même d'avoir sa revanche. L'occasion, que le Roi lui en fournit peu après, faillit à coûter cher à ce Prince. Il fut envoyé en Espagne, où il ne fut pas plus heureux en plus d'une occasion. Il n'y eut aucun avantage, que la prise de Lérida. Il s'attendoit

bien à procurer à Philippe V. celui qui lui revint de la Bataille d'Almanza. Mais, le Maréchal de Berwick le prevint. Ne voulant pas laisser prendre le liévre à un autre, après avoir si long-tems battu les buissons, il livra Bataille à l'Armée des Alliés, la défit & la ruina entiérement. Le Duc d'Orléans, ayant écrit au Maréchal qu'il seroit à l'Armée le Mercredi, le détermina par cela même à moissonner avant l'arrivée du Prince les Lauriers qu'il avoit cultivés pendant la Campagne. En voilà bien assez pour mortifier cruellement le Prince le moins ambitieux.

DE'S que l'Armée de France eut été distribuée dans ses cantonnemens, Cazal fut investi & assiégé. Cette Place fit une vive résistance; mais, enfin, elle se rendit le douziéme jour du Siége. La Garnison fut faite prisonniere, & conduite à Turin. La conquête de cette Place nous mit en possession de tout le Montferrat. Toutes les autres Places du Piémont furent assiégées l'une après l'autre, & prises en fort peu de tems. Il ne s'y passa rien que de fort ordinaire.

NOUS n'eumes point d'Ennemis à craindre la Campagne d'après. (*) Le Maréchal de Berwick, ayant été rapellé d'Espagne, vint prendre le Commandement de l'Armée de France en Savoye; mais, il s'y tint sur la défensive, après avoir formé un Camp à Tournon à l'entrée des Gorges de Demont & de S. Paul, pour couvrir la Vallée de Barcelonnette, & les Frontieres de Provence & de Dauphiné. Il garnit encore la Vallée d'Oulx en deça du Mont Génévre pour garantir Briançon; & il fit si bien, que, par ces mesures, il nous empêcha de rien entreprendre au de-là des Alpes.

L'ANNEE suivante (†), il fut résolu de concert avec les Anglois, d'entrer en Provence, & de mettre le Siége devant Toulon. Le Duc de Savoye, menaçant de passer les Alpes, attira dans les Vallées de ce Pays là toute l'Armée de France, commandée par le Maréchal de Tessé. Il ne se fit pendant deux mois que des marches & des contre-marches, qui n'aboutissoient à rien moins qu'à ce que craignoient les Ennemis; mais, elles nous servirent à leur faire prendre le change.

LES

(*) 1707. (†) 1708

LES Alpes séparant les deux Armées, & nos Détachemens occupant tous les passages de ces Montagnes, il nous fut très facile de dérober notre marche à la connoissance de l'Armée de France. La notre fila à grandes journées vers le Comté de Nice, alla tout de suite passar le Var; &, malgré le petit Corps de milices qu'avoit le Marquis de Saillies dans le Bois de l'Estére, nous pénétrâmes jusqu'aux portes de Marseille, avant que le Maréchal de Tessé en fût informé. La Cour le sçut plutôt que lui; & c'est de-là qu'il en apprit la Nouvelle, & qu'il eut ordre d'accourir au secours de la Provence. Après avoir mis presque toute cette Province à contribution, en attendant la Flote Angloise, qui portoit la grosse Artillerie qui nous étoit nécessaire pour faire le Siége qui avoit été projetté, nous allâmes investir Toulon autant qu'il nous fut possible. Cette Place, bâtie au bord de la Mer, qui y forme une des plus belles Rades de l'Europe, est offusquée du côté de la Terre par un Roc vif des plus roides, à la portée du Fusil de la Porte de la Ville; en sorte que cette Montagne impraticable, située au Nord, a la moitié de

de la Ville à l'Orient, & l'autre à l'Occident. Par les mesures que nous avions prises, nous n'en avions investi que la partie orientale, parce qu'il ne nous avoit pas été possible d'en continuer l'investissement par le détroit qui se trouvoit entre le Roc & la Place. On fit en cela la plus lourde de toutes les fautes, supposé qu'elle ne fût point affectée; car, rien ne nous auroit empêché de partager notre Armée, forte de quarante mille homme de très-bonnes Troupes, & d'en envoyer une partie faire le tour de la Montagne, ce n'étoit qu'un détour de dix lieuës, pour investir Toulon entierement; &, par cette manœuvre, les deux Corps auroient pu s'ouvrir des deux côtés à la fois une ligne de communication entre la Montagne & la Ville, dans une espace d'environ quatre cens Toises. La Garnison, qui étoit très-foible, n'étoit pas en état de l'empêcher.

MAIS, au lieu de prendre ce Parti, l'Armée s'amusa à vivre grassement dans la Vallée fertile qui aboutit à cette Ville, & à y lever les Contributions qu'on y avoit établies. On ne pensa pas même à les aller porter à Marseille, grande

& riche Ville, mais entierement ouverte du côté de Terre, & par conséquent livrée à la merci de tout Ennemi qui s'y présente.

POUR moi j'ai cru, ainsi que bien d'autres, que le Duc de Savoye ne répondoit point directement au Dessein de ses Alliés. Quelque raison qu'il eût d'user de réprésailles contre la France, qui avoit ruiné son Pays, & rasé les Fortifications de toutes ses Places, dont ils s'étoient rendu Maîtres, il craignoit de se venger à ses dépens, & que les François, qui occupoient encore toute la Savoye, n'y exerçassent le sac & le pillage. Mais, voici, à mon sens, la plus forte raison qu'il eut de faire échouer le dessein, dans lequel il étoit entré par politique,

LES Anglois avoient fait un Traité avec ce Prince, où ils s'engagoient, moyennant un Subside considérable, d'entrer en Provence & de faire le Siége de Toulon, pour y détruire sans doute la Marine de France; à condition que le Duc leur remettroit la Place, pour une somme dont on étoit convenu. A ce dessein, la Flote Angloise fit voile vers ce Port, pour le bloquer & l'assiéger

même

même par Mer, tandis que l'Armée Piémontoise & Allemande la resserreroit & la battroit par Terre, avec l'Artillerie qu'elle y devoit débarquer. Le Duc auroit été mortifié, que les Anglois eussent eu ce Port en leur pouvoir; parce qu'ils lui auroient fait la Loi dans ses Etats, & qu'ils auroient embrassé tout le commerce de son Comté de Nice, où est Villefranche, le seul port de Mer qu'il ait dans tous ses Domaines. Il suivit donc la Loi que lui imposoit la Politique; &, feignant d'aller droit au but, il fit tout ce qu'il falloit faire pour s'en écarter. Le tems, qu'il perdit à faire reposer ses Troupes dans ce bon Pays, & à se tranquiliser lui-même à Fréjus, Ville Episcopale à neuf à dix lieuës de Toulon fut suffisant aux François, qui étoient en Dauphiné & en Savoye, pour se rendre devant cette Place, qui, comme je l'ai dit, n'étoit investie que du côté de l'Orient: en sorte que l'accès en étoit libre du côté de l'Occident, par où les François y arriverent sans obstacle, mais avec beaucoup de peine & de travaux; car ils marcherent dans les Montagnes, à la Boussole, & nuit & jour, de peur d'arriver trop tard.

Le Maréchal de Teſſé avoit fait prendre les devans aux Grenadiers & à tout ce qu'il y avoit de bons Piétons dans ſon Infanterie, avec ordre de ſe retrancher en arrivant auſſi près qu'ils pourroient de la Ville. Il croyoit ſans doute, qu'elle ſeroit parfaitement inveſtie, & que ſes Troupes ne pourroient pas en approcher de ſi près qu'elles en euſſent la facilité.

Les Soldats de l'Armée Françoiſe, arrivant à la débandade, ouvrirent d'abord la terre pour ſe retrancher entre la Porte S. Louis & le Rocher. Il en arrivoit à toutes les heures du jour & de la nuit, ſi bien qu'en moins de dix jours toute l'Armée y fut rendue. Dès-lors, le plus groſſier de notre Armée vit fort bien, que nous ne prendrions pas Toulon, & d'autant moins que la Flote Angloiſe étoit retenue aux Iſles Ste. Marguerite par les vents contraires, qui régnerent plus de trois ſemaines, fort à propos pour la ſureté de cette Ville, auſſi-bien que pour le Deſſein ſecret du Duc de Savoye. Quantité de Politiques ont cru, que Mad. la Ducheſſe de Bourgogne, ſollicitée par Mad. de Maintenon, n'avoit pas peu influé dans le par-

ri que la Politique avoit fait prendre au Duc son Pere, en lui représentant, qu'en reconnoissance de ce qu'elle avoit sauvé Turin, il ne pouvoit se dispenser de faire échouer le Dessein qu'il avoit sur Toulon. On ajoûte même, qu'elle l'avoit assuré, qu'elle feroit donner de si bons ordres au Maréchal de Tessé, que son Armée feroit sa Retraite sans aucun danger.

CEPENDANT, M. de S. Pater, qui commandoit dans la Place, avoit disposé toutes choses pour une vigoureuse défense. Il commença par faire couler à fonds dans la Rade vingt-neuf Vaisseaux du Roi qui s'y trouvoient alors. Il larda, pour ainsi dire, les remparts d'une infinité de Canons, jusque-là que j'ai appris de bonne part, qu'il y en avoit plus de douze cens en batterie. Sa Garnison se trouvant foible, il fit prendre les Armes aux Bourgeois, à qui il donna des Officiers de Marine dont la Place étoit remplie. Ayant observé, qu'il pouvoit nous incommoder dans les Tranchées, qui furent ouvertes à l'Orient de la Place, & que nous avions poussées jusqu'au fossé, qui n'étoit qu'un Marais arrosé de l'eau de la Mer, il fit mettre

cent

cent trente pieces de Canon sur un Vaisseau à trois ponts, nommé le S. Philippe, avec huit cens hommes, la plûpart Soldats de la Marine, ausquels il préposa un grand nombre d'Officiers, dont il ne manquoit pas: &, lui ayant fait prendre le large à force de Rames malgré un fort vent du Sud-Est, on déploya toutes les voiles; & il fut poussé bien avant dans le Fossé, ou plutôt dans le Marais, qui avoit tout au moins deux cens toises de largeur, entre les Remparts & nos Tranchées. Ce fut un Fort innaccessible, qui lui seul étoit capable de rendre tous nos efforts inutiles. Il faisoit un feu continuel, qui, en ruinant tous nos travaux, nous tuoit quantité de monde.

Le Maréchal de Tessé, qui avoit reçu ordre de la Cour de nous attaquer dans nos Tranchées & tout à la fois dans notre Camp, marcha à nous le 15. Août à 7. heures du matin. A peine le vîmes-nous en marche, que nous décampâmes, sans avoir fait aucune résistance. Notre Armée se retira en bon ordre, & sans être harcelée, comme si les deux Généraux ennemis avoient agi de concert. Le Maréchal avoient fait dé-

fendre

fendre ſur la vie aux païſans du Païs, aſſemblés & poſtés par bandes ſur les hauteurs qui bordoient la Vallée où nous marchions, de nous tirer un ſeul coup de fuſil. Ce fut pour nous le plus grand des tous les bonheurs; car, tous les païſans de ce Païs-là tirent à coup ſûr. On prétend, qu'il n'en eſt point qui ne tue le plus petit oiſeau en l'air. Il y en avoit plus de trente mille, & preſque tous poſtés dans des eſpèces de Bois d'Oliviers. D'autre part, le Duc de Savoye avoit ſi bien diſpoſé les Officiers & les Sergens aux deux Aîles de l'Armée, qu'il étoit impoſſible que les Soldats puſſent s'écarter, pour piller & pour bruler, ni villages, ni maiſons, ſur ſon paſſage.

LE Général François nous ſuivit en queuë de ſi près, qu'il faiſoit halte à l'entrée d'un village, dans le tems-même que nous la faiſions à l'autre bout. Il nous accompagna en faiſant la même manœuvre juſqu'au bord de la Var, que nous repaſſâmes preſque en ſa préſence ſans aucun danger. On eût dit que l'Armée de France n'étoit que l'eſcorte de l'Armée Piémontoiſe. Jamais on ne vit faire la Guerre de cette façon. Auſſi

n'y

n'y eut-il aucun Officier, ni Soldat, de bon sens qui n'en sentît la cause.

NOTRE Armée arrivant, à Nice, s'étendit depuis la plaine de Villefranche jusqu'aux Gorges qui menent à Tende : ce qui me confirma dans l'opinion où j'étois, que le Maréchal de Tessé ne nous suivroit point ; ne l'ayant pas fait au passage du Var, où il lui étoit fort aisé de défaire au moins la moitié de notre Armée. Il donna par cette inaction affectée une preuve convaincante, qu'il avoit des Ordres de la Cour, qui lui défendoient de nous inquiéter. Notre Armée se reposa pendant trois jours sans aucun trouble. Pour moi, j'étois dans Nice avec tous les Officiers généraux, qui formoient une Cour brillante au Duc de Savoye. Les Gens de Qualité, dont il y a bon nombre en cette Ville, ne manquoient pas de faire leur Cour à leur Souverain. Il y avoit tous les jours gros jeu, où je me tirai d'affaires.

JUSQUE-LA, le Prince Eugène ne m'avoit donné que des marques d'estime. Je ne m'étois point encore apperçu, que la Bataille de Turin lui eût donné lieu de m'en priver. Mais, le Duc ayant par-

lé de cette Action en ma présence, je ne sçais à quel propos Son Altesse en fit en quelque maniére rejaillir la Gloire sur ma célérité à poursuivre l'Ennemi jusque devant la Place ; ajoûtant, que mon intrépidité avoit entiérement déconcerté toute l'Armée ennemie. Le Prince Eugène, se tournant d'un autre côté sans dire mot, ne put s'empêcher d'en marquer de la jalousie. Il ne garda plus dès ce moment les apparences dont il l'avoit couverte. Il n'agissoit plus avec moi qu'avec une extrême reserve ; & moi, je me tenois sur mes gardes contre tous les coups qu'il auroit pu me porter.

LAS de vivre dans cette contrainte, je pris le parti de demander à l'Empereur un congé pour (*) aller passer l'hiver à Vienne. Sa Majesté me l'accorda sans difficulté ; & je partis de Turin, charmé de m'éloigner d'un Ennemi aussi Puissant que le Prince Eugène, & dans l'espérance d'obtenir du service en Flandre, où se faisoit alors tout l'effort de la Guerre. Arrivé à Vienne, j'allai pour faire ma Cour à l'Empereur ; & ayant mar-

(*) 1709.

marqué la Reconnoiſſance que je devois à Sa Majeſté pour le Brevet de Lieutenant-Feld-Maréchal qu'elle m'avoit envoyé en Italie, je la priai de me donner de l'Emploi dans les Troupes qu'elle avoit en Flandre, où le Duc de Marlborough commandoit, & les ſiennes, & généralement celles de toutes les Puiſſances Alliées contre la France.

JE compris alors, qu'il étoit dangéreux de faire paroître trop de courage; & qu'un Officier, de quelque rang qu'il ſoit, s'expoſe ſouvent à la jalouſie de ſon Général, en agiſſant avec autant de valeur que de prudence. Ma promptitude à attaquer & à battre les François à la vue de Turin, avant que le Prince Eugène eût paſſé le Pô, fut un crime dont il a cru devoir me faire porter la peine. Je crus rendre ſervice à l'Empereur, pour qui je combattois: mais, j'allois trop bonnement, pour m'imaginer que ſon Général en dût être offenſé; & d'autant moins, qu'il ſembloit ne m'avoir donné le Commandement de l'Aîle droite de ſon Armée qui en faiſoit l'Avant-Garde, que pour la faire agir avec avantage. L'occaſion me parut favorable à ce Deſſein: j'attaquai,
je

je vainquis; & la Victoire, que je remportai sur les Ennemis de mon Souverain, fut la source de ma Disgrace.

LA Lettre, que le Prince Eugène écrivit à mon desavantage à la Cour Impériale, y arriva certainement avant moi. Les manieres froides & dédaigneuses, dont l'Empereur m'y reçut, en furent des preuves, qui ne me permettoient point d'en douter. Cependant, pour me desabuser de cette idée, qui alloit au de-là du soupçon, je voulus bien attribuer cette mauvaise réception à quelques Affaires de conséquence qui rouloient peut-être dans la tête de ce Monarque. C'est ainsi que les Malheureux osent bien se repaître d'un avenir flateur, pour se dédommager du présent disgracieux. Mais, le tems m'apprit, que l'Empereur avoit été prévenu contre moi sans retour.

NE voulant pas néanmoins me laisser accabler par le poids rigoureux de l'Infortune que j'éprouvois injustement, je demandai encore une Audience à Sa Majesté Impériale, qui me la refusa. Un Mémoire en forme de Placet fut toute ma ressource; & devois-je m'attendre qu'il fût efficace, n'étant appuyé d'au-

d'aucun Patron? J'y demandois comme une grace extraordinaire, qu'on me fît la justice de m'entendre, & de faire voir mon innocence, si j'étois accusé de quelque faute. J'y concluois enfin au payement de mes Apointemens, dont je n'avois rien touché depuis quatre ans. On peut bien s'imaginer, que n'ayant plus aucun patrimoine, je n'étois pas fort à mon aise, & il est vrai, puisque je ne vivois que d'emprunt, n'ayant d'autre moyen de payer mes Créanciers, que des Apointemens qui m'étoient dus. Je crois qu'ils se sont consolés de perdre leur dette; & moi, je n'ai pas la moindre lueur d'espérance d'être jamais en état de les payer.

ME voyant si mal reçu à la Cour de Vienne, je ne balançai pas à prendre mon Parti. Ce fut celui d'aller en Saxe (*), espérant bien que l'Electeur Auguste, qui, ayant été forcé quelques années auparavant à abdiquer la Couronne de Pologne, que le Roi de Suéde avoit fait mettre sur la tête de Stanislas Leczinski, un des Palatins du Païs, se disposoit à remonter sur son Trône. J'eus l'hon-

(*) 1710.

l'honneur de lui rendre mes devoirs à Dresde, & j'en fus reçu avec des marques de distinction. Je lui demandai de l'Emploi dans ses Troupes: il m'en promit; mais, les Affaires n'étant pas encore en état, cela recula un peu le tems où je devois en être revêtu. Mes facultés ne me permettoient pas de faire un long séjour à sa Cour. C'est une vilaine porte de commencer par être à charge à un Souverain, en entrant à son service. Je ne lui fis donc pas connoître mes besoins, quoique je fusse très-sûr qu'il auroit été assez généreux pour y satisfaire, si je lui en avois donné la moindre connoissance. Un Juif de Stétin en Poméranie, que j'ose qualifier de mon bon Ami, à qui j'écrivis la réception que m'avoit faite le Roi Auguste, & l'espérance un peu éloignée, à la vérité, qu'il m'avoit donnée de servir dans ses Troupes, me répondit sans délai, que je lui ferois un sensible plaisir d'aller passer chez lui le tems de mon attente. J'acceptai ses offres; & je partis, après avoir pris congé du Roi, qui me confirma la promesse qu'il m'avoit faite.

LA Maison de mon Ami fut la mienne.

ne. J'y étois en effet comme chez moi. Toute ma Suite se bornoit à mon fidéle Valet de chambre, qui me servoit aussi de Sécrétaire, & d'un seul Laquais. Elle étoit même si peu proportionnée à mes forces, que, si j'avois été *sur mes crochets*, je n'aurois jamais pu la soutenir.

Les Résolutions le plus mûrement prises sont souvent altérées, & s'évanouïssent même, dans les occasions les moins à craindre. Malgré le Dessein que j'avois formé de vivre sans femme le reste de mes jours, le pur hazard m'en débouta. Lezana, c'est le nom de mon Ami, avoit une fille, qui avoit lié amitié avec une Demoiselle de son âge, fille d'un Gentil-Homme François refugié en Prusse. On ne doit pas trouver mauvais que j'en taise le nom, pour ménager l'Honneur de sa Maison, qui est une des plus anciennes de France. Quoique sa Conduite l'ait deshonnorée, il ne me convient pas d'en renouveller le Deshonneur, par une indiscrétion qu'on ne pourroit me pardonner.

Cette Demoiselle venoit souvent au logis pour y voir son Amie. Je n'avois que faire de chercher l'occasion de la voir,

voir : elle se présentoit presque tous les jours. N'étant pas en situation de voir le monde, je menois une vie fort retirée. La fille de mon hôte, qui étoit des plus polies, vint un jour me prier de lui faire l'honneur d'augmenter la bonne Compagnie, qu'elle avoit dans son appartement. Ne pouvant la refuser, je lui donnai la main, & j'y entrai avec elle. Il y avoit quatre Demoiselles à peu près du même âge; la plus âgée ne passoit pas dix-huit ans. La premiere, sur qui je jettai les yeux, ravit mon cœur. Elle étala tant de charmes, que j'en fus épris.

QUELQUE Politesse que j'eusse pour rendre la conversation générale, je ne pouvois résister au penchant qui m'entraînoit de son côté. Je lui adressois souvent la parole, & elle sembloit me répondre avec une certaine complaisance qui acheva de m'enchaîner. Elle étoit belle, & bien faite dans sa taille, médiocre & des mieux prises. Son teint, sa gorge, ses traits tous des plus réguliers, auroient été capables de donner de l'Amour aux plus insensibles. Ces attraits, tout séduisans qu'ils étoient, furent pourtant moins l'objet de ma pas-

passion, que la délicatesse de son esprit, & que les graces de ses accens & de ses maniéres. Ces premiers appas auroient bien pu m'enchanter, si j'eusse été plus jeune; mais, à l'âge où j'étois, ils me firent moins d'impression que ces derniers charmes. J'en devins éperdument amoureux: elle feignit de m'aimer. Le tems me l'a fait connoître, & sa Conduite m'en a donné des preuves. J'ai compris ensuite, que, n'ayant point de bien, elle ne regardoit son établissement que dans un point de vue fort éloigné. La Gloire que j'avois acquise, le Rang que j'avois mérité en France & que j'occupois encore dans l'Empire, mes Emplois, ma Réputation, mon Nom, tous ces endroits brillans l'éblouirent: sa petite vanité en fut flatée. Elle se trouvoit dédommagée du bien qui me manquoit, par l'espérance de celui que je pourrois avoir quelque jour, ou de celui qu'elle pourroit se procurer sous mes auspices. C'est le jugement que j'ai porté de ses vues: l'évenement en a justifié la justesse.

Je courus donc vers mes malheurs par un chemin jonché de roses, dont je ne sentois, ni ne craignois, les épi-

nes. La fille de mon Hôte voulut bien ſe charger de la propoſition que je fis faire à ſon Amie de me donner ſon cœur & ſa main. Elle n'eut beſoin, ni du jargon, ni de l'adreſſe des Entremeteuſes ordinaires, pour la ſéduire: ſa vanité en avoit déja fait l'office. Cette premiere propoſition fut reçue, & la concluſion de notre mariage la ſuivit de fort près. (*) L'attention & la complaiſance de ma nouvelle Epouſe ſembloient m'aſſurer d'une longue félicité. Je prenois le préſent pour une caution de l'avenir; &, me voyant entre les bras d'une beauté ſi tendre, je me trouvois agréablement dédommagé de mes diſgraces.

CEPENDANT, malgré tant de charmes, je ne laiſſois pas d'entrevoir, au travers de tant d'empreſſemens à me plaire, qu'elle ne faiſoit des ſacrifices qu'à ſon ambition. Tout autre que moi s'y ſeroit trompé, & ſe ſeroit imaginé être l'unique objet de toutes ſes démarches. Mais, je ne pris point le change: je vis clairement, qu'elles n'aboutiſſoient qu'à me faire tenter fortune, pour la mettre en occaſion de ſe la procurer. L'événement n'a

(*) 1710.

n'a que trop juſtifié mes idées.

VOULANT néanmoins jouir du préſent, j'éloignois tout ce qui pouvoit me pronoſtiquer un avenir deſagréable. Je répondois de mon mieux à toute ſa tendreſſe, & nos jours couloient le plus agréablement du Monde. Elle ne manquoit pas dans nos tête-à-tête à me repaître des eſpérances gracieuſes, dont je lui faiſois l'ouverture : ſes conſeils tendoient toujours à prendre les moyens de les combler. Tantôt elle me propoſoit d'aller à la Cour de Vienne, tantôt à celle de Dreſde, où elle s'offroit de m'accompagner, pour joindre ſes ſollicitations aux miennes ; m'aſſurant bien, qu'elle y trouveroit de la protection. Tout cela paroiſſoit effectivement naître du fond de ſon cœur, mais je doutois fort d'en être la fin.

DIX mois après notre mariage, elle me donna un fruit agréable, en mettant au monde un beau garçon. Elle connut ſans peine, que l'Amour, que je marquois au fruit, ne pouvoit réjaillir que ſur l'arbre ; & je m'apperçus, qu'elle en devint plus fiére, & en même tems plus preſſante à me faire prendre le parti, qu'elle croyoit pouvoir tourner un

un jour à son avantage. Ma complaisance ne me permettant pas de la refuser absolument, je lui promettois de prendre les mesures convenables pour réussir dans nos desseins. Si ces promesses la contentoient dans le moment, les délais que j'apportois à les lui tenir lui faisoient une peine inexprimable. L'ambition est extrémement inquiétante, lorsqu'on ne travaille pas à la satisfaire : on traite de tems perdu celui qu'on emploie à toute autre chose.

LA Mort de l'Empereur Joseph (*) me mit à même de m'acquiter des promesses que j'avois faites à mon Epouse. Les sommes, que me devoit la Cour de Vienne, étoient assez considérables, par elles-mêmes par rapport à l'état de ma fortune, pour m'engager à y faire un voyage. Ma femme ayant accepté l'offre que je lui fis de l'emmener, je fixai notre départ au moment que j'apprendrois l'Election de l'Archiduc, frere du défunt, qui avoit été déja couronné Roi d'Espagne à Madrid. Elle ne travailla plus, en attendant ce moment, qu'à bien assortir sa toilette, qui auroit certainement formé la plus grosse partie de mon

(*) 1711.

mon équipage. Mais, quand nous fumes au point de partir, elle se trouva si mal, qu'elle me pria de différer, dans l'espérance d'un prompt rétablissement. Son espérance fut vaine. Sa grossesse, qui se manifesta, fut accompagnée d'accidens si fâcheux, que, n'étant pas en état de m'accompagner, elle consentit que je partisse seul; & j'avoue franchement, que j'en eus un vrai plaisir. Elle m'auroit fort embarrassé à Vienne, où n'allant que pour solliciter avec importunité la Cour de l'Univers la plus dure, j'avois besoin de tout mon tems, sans pouvoir le partager.

MON Ami Lezana, sur qui j'avois toujours compté avec raison, me prêta sa bourse, & je partis après avoir recommandé mon Epouse à son aimable Fille, chez qui elle prit un appartement. Arrivant à Vienne, mes premiers soins furent d'aller prendre conseil d'un bon Ami, qui, sans trop flater mes espérances, m'encouragea néanmoins à poursuivre le dessein qui m'amenoit. Il trouva bon que j'allasse voir le Prince Eugène, qui étoit revenu de l'Armée depuis la Mort de l'Empereur. Je crus, tout comme lui, qu'une absence si longue auroit dissipé la jalousie que ce Prin-

te avoit contre moi, sans que j'eusse jamais prétendu lui en donner sujet; & j'avois d'autant plus lieu de le croire, qu'il étoit couvert des lauriers qu'il avoit cueillis depuis que les miens avoient eu le tems de se flétrir. J'espérois en un mot, que mes disgraces, assoupissant son envie, éveilleroient sa pitié. Mais, je me trompai: je le trouvai par tout sur mes pas. Il ne fut jamais d'Ennemi plus infléxible. M'étant présenté à son Audience, je lui donnai un *Placet*, qu'il me rendit sur le champ avec un grand dédain, après y avoir négligemment jetté les yeux. Il n'en falloit pas tant, pour me débouter de mes espérances, & c'en étoit trop pour que je ne me livrasse pas au désespoir. Il m'obséda si fort, qu'ayant cherché pendant trois jours l'occasion de le rencontrer, pour lui demander raison de l'injustice énorme qu'il me faisoit, je me résolus de le tuer, de quelque maniere qu'il me fût possible. Ma vengeance étoit si animée, que, pendant tout ce tems là, je ne fus capable d'aucune Réfléxion. Mais, comme je méditois mon dessein, en me promenant dans le chemin qui mene de Vienne à sa Maison de Campagne peu

éloignée de cette Ville, où j'avois appris qu'il devoit aller, je m'ennuyai de l'attendre, & cet ennui ayant jetté ma passion dans une espéce de langueur, les nuages qui m'éclipsoient ma femme, mon fils, & le second enfant dont elle étoit enceinte, donnerent l'essor à ma tendresse, qui excita mes Réfléxions, qui me firent désister de mon dessein. Tels sont les retours des plus téméraires, lorsqu'ils tiennent à leur Famille par de si tendres liens.

JE passai deux mois à Vienne, constamment assidu à frapper à toutes les portes, sans qu'aucune me fût ouverte. Fatigué de tant de mouvemens inutiles, j'attendis l'Empereur à la sortie de l'Eglise. Je lui présentai un *Placet* aussi touchant que respectueux : & j'eus le mal au cœur de le lui voir jetter, pour être foulé aux pieds de toute sa suite ; comme si je n'étois pas assez contristé du peu de cas qu'il en faisoit. La perte que je faisois de cinq cens mille Florins, qui m'étoient dûs, & qui me sont dûs encore, me touchoit beaucoup moins que les mépris qui me furent marqués de toutes parts. Rébuté des vaines démarches que j'avois faites, je partis de

Vien-

Vienne le cœur plein d'amertume, & accablé des rigueurs de mon sort. C'est le plus desagréable voyage que j'aye fait de ma vie. Je n'étois point étonné, que tous ceux que je rencontrois en chemin, ou dans les Auberges, me prissent pour un Extravagant : je sentois moi-même, que j'avois l'esprit égaré ; & ce ne fut qu'à ma derniere journée, que ma tendresse pour ma Famille s'étant réveillée, je pris le parti de travailler sur nouveaux frais à la dédommager de la cruelle Injustice qu'on lui faisoit, en la privant du pain que je lui avois gagné au péril de ma vie.

LA Consolation que j'avois de rentrer dans le sein de mon ménage, à mesure que j'en approchois, me fit insensiblement oublier mes disgraces. J'arrivai au logis, sans qu'il parût sur mon visage aucune marque de la malheureuse issue des efforts que je venois de faire. Mon Epouse, dont la santé étoit rétablie, m'y recut avec autant de tendresse que d'espérance d'un meilleur sort : & pour ne pas la rendre vaine, je l'assurai que la sienne & la mienne seroient bien-tôt comblées, si l'on pouvoit compter sur les promesses les plus positives. La

voyant tranquille, je le fus aussi. Mais, je ne laissai pas de méditer les moyens de le devenir plus solidement.

SA grossesse, qui avançoit, me détermina à lui faire compagnie jusqu'à son accouchement. Le moment en étant venu (*), elle me donna un second fils, qui fut pour moi un nouvel aiguillon pour m'exciter à tenter fortune. M'étant donc proposé de m'en aller à Dresde, j'en obtins sans peine l'agrément de mon Epouse, sous la promesse que je lui fis de la venir chercher dès que je serois en état de soutenir son rang. Quelque plaisir que lui fît ma présence, sa vanité, qui se trouvoit flatée, y suppléa efficacement. Je partis, & je me rendis à la Cour du Roi Auguste, qui parut me revoir avec plaisir. Le lendemain de mon arrivée fut employé à lui faire ma Cour; mais, le jour suivant, je ne balançai pas à lui rappeller la Promesse qu'il m'avoit faite. Il voulut bien, non seulement s'en souvenir, mais aussi s'en acquitter. Il m'employa selon mon rang, & après m'avoir fait compter de l'argent pour me mettre en équipage, que

(*) 1712.

que je fis un peu leste, il m'envoya dans le Duché de Bréme où étoit son Armée réunie à celle du Roi de Dannemarc. J'écrivis à mon épouse, que je partois pour l'Armée. Je lui fis même tenir quelque Argent, l'assurant que la Campagne ne pouvant durer long-tems parce que l'hiver commençoit, je la ferois venir à Dresde, pour y passer le reste de cette saison. L'espérance que je lui donnois de voir la Cour du Roi Auguste, où toutes les Dames ne pouvoient manquer de trouver de l'Agrément, la soutint en mon absence, & l'empêcha de s'en attrister.

J'ARRIVAI à l'Armée, lorsqu'elle se disposoit à faire le Siége de Stade, Ville très forte du Duché que je viens de nommer. A peine j'eus le tems de prendre mon poste, que nous marchames vers cette Place. J'eus même l'honneur d'avoir auprès de moi le Comte Maurice fils du Roi Auguste encore fort jeune, Seigneur de grande espérance. Je me fis un vrai plaisir de lui donner de certaines Régles, qu'on doit garder inviolablement dans un investissement. Il pouvoit d'autant mieux en profiter, qu'étant chargé de

cette opération, il voyoit l'application que j'en faisois.

Ce Siége, qui fut un des plus meurtriers de part & d'autre, fut vivement poussé : parce que le Général Steinbock, à la tête d'environ douze mille hommes, marchoit à grandes journées pour nous le faire lever. Mais il ne fut pas à tems. Cette Ville fut prise après avoir été réduite en cendres, & la Garnison se rendit à discrétion. J'y eus un cheval tué sous moi, & j'y reçus une contusion, au dessus de l'oreille droite, d'une bale qui m'emporta le chapeau. J'en fus quitte à bon marché, en comparaison du grand nombre d'Officiers généraux & subalternes, qui y furent tués ou blessés.

La fin de ce Siége ne fut pas celle de nos désastres. Le fameux Général Steinbock, qui soutenoit encore la grande Réputation des Armes Suédoises, nous ayant poursuivis à grandes journées dans notre retraite de devant Stade, nous atteignit enfin à Gadebush, gros Lieu du Duché de Meckelbourg. Il arriva en vue de notre Armée, séparée de la sienne par un Marais, qui en rendoit les approches très-difficiles. Mais, malgré

cette

cette difficulté, que nous croyions presqu'insurmontable, & quoique notre Armée fût très-superieure à la sienne, il arriva à nous en bon ordre, & engagea un Combat des plus vifs & des plus sanglans qui ait été donné de nos jours. Nous fumes enfin forcés de plier, & d'abandonner le Champ de Bataille aux Suédois, qui, pour se venger de ce que nous avions réduit Stade en cendre, s'en allerent tout de suite à Altena, Ville toute neuve, appartenant au Roi de Dannemarc; &, y ayant mis le feu (*); malgré les offres que firent les Altenois de se racheter, elle fut si fort ruinée, qu'on n'auroit pu croire le lendemain qu'il y eût eu une Ville en cet endroit.

Je ne m'arrêterai pas à faire une Relation d'une Action si inhumaine. On la trouve dans beaucoup d'Historiens, qui en ont tous parlé différemment. Chacun y a ajouté, ou en a retranché des circonstances, selonqu'il a été affecté pour ou contre les deux Partis. Si j'en eusse été témoin, je me ferois un devoir d'en donner un détail exact &

(*) 9. Janvier 1713.

& impartial. Il ne me convient point d'écrire ce que je n'ai pas vu. J'ai pris cette Résolution, en commençant ces Mémoires : il me ſiéroit mal de tranſgreſſer les bornes que je me ſuis preſcrites.

TOUT vainqueur qu'étoit STEINBOCK, il avoit trop peu de Troupes pour jouir du fruit de ſes Victoires. Les Moſcovites, ayant joint nos débris de la Bataille de Gedebuſh, nous mirent en état de faire tête aux Suédois, & de les ſuivre dans le Holſtein, où ils furent obligés d'aller chercher de Quartiers d'Hiver, n'en pouvant trouver ailleurs, parce qu'ils étoient, pour ainſi dire, au milieu des pays ennemis. Steinbock, ſe voyant pourſuivi de près, trouva les moyens d'entrer dans la Forteresse de Tonninge. Les vivres qu'il y attendoit n'eurent pas le tems de s'y rendre avant que nous en fiſſions l'inveſtiſſement. Le Siége en fut fait, & pouſſé avec tant de vigueur, que STEINBOCK fut forcé de ſe rendre priſonnier de Guerre au Roi de Dannemarc.

LA Priſe de Steinbock, & la défaite de ſa petite Armée, finirent la Guerre dans toute l'Allemagne. Auguſte, Roi de Po-

Pologne étoit rentré dans ses Etats avec le titre de Roi, que cette Nation ne lui disputa point; mais, elle ne laissa pas de se précautionner contre le Despotisme, qu'elle craignoit encore. La République avoit des Troupes : le Roi avoit les siennes, & celles du grand Duché de Lithuanie, qui lui étoient dévouées. Contente de mes Services, Sa Majesté me marqua assez de confiance pour m'en donner le Commandement. Je fus le prendre en Lithuanie, dans l'espérance de réparer les pertes que j'avois faites à la Cour de Vienne. Ma femme, qui s'en flatoit sur ma parole, supportoit patiemment mon absence. Mais, voyant que je ne pourrois que m'y appauvrir, si j'avois été en état de devenir pauvre, je demandai mon congé au Roi; représentant à Sa Majesté, que n'y ayant point d'apparence qu'il entrât en Guerre avec ses Sujets depuis que Pierre le Grand, Czar de Moscovie, s'étoit rendu l'Arbitre de leurs Intérêts, je lui étois inutile. Le Roi me permit de me retirer, & me fit un Présent plus proportionné à ses facultés d'alors, qu'à la générosité qui lui étoit si naturelle. Je

rejoignis ma femme à Stetin, & je trouvai ma petite Famille en bonne santé.

TOUTES les tentatives, que j'avois faites jusques-là pour me rendre la Fortune favorable, me paroissant inutiles, je me livrai à des Réflexions accablantes, qui me jetterent dans de furieuses inquiétudes. Je ne sçavois à quoi attribuer la cause des malheureux succès de mon zèle au service des Puissances qui m'avoient employé. Le chagrin ôte la liberté à l'Esprit; il n'en faut point douter, ou, du moins j'en suis convaincu par ma propre expérience. Je n'avois jamais tiré l'Epée que pour la cause des Puissances Catholiques; & je m'imaginois, que, si mon zèle changeoit d'objet, je pourrois réussir.

UN jour que ces idées me préoccupoient dans le jardin du logis, je fus joint par mon Epouse, qui, me voyant enfoncé dans une profonde rêverie, me demanda quel en étoit le sujet. L'envie naturelle à l'homme de partager ses chagrins, aussi bien que ses plaisirs, avec ce qu'il aime, me fit saisir l'occasion de l'en informer. Je suis surpris, lui dis-je ma chere, que mon sort soit si malheureux. Quoique je ne sois pas pré-

venu

venu en ma faveur, je me dois néanmoins la Justice que personne dans l'Europe ne me refuse. Ma valeur & mon expérience dans le métier de la Guerre, sont généralement reconnus, & je sens qu'on ne me fait point de grace. Mille occasions m'en ont fourni des preuves. Cependant, la Fortune me tourne le dos, & je suis en proie à l'indigence, tandis que d'autres en sont favorisés. J'en connois mille, qui ont moins semé & moins cultivé que moi, & qui recueillent pourtant une abondante moisson. D'où vient cela ?

MON Epouse, qui ne manque pas de génie, me répondit d'un ton assuré & d'un air serein, que ce qu'on nomme Malheur n'est qu'une mauvaise combinaison de circonstances où se trouvent les hommes ; & que quand on a fait raisonnablement ce qu'on a pû pour trouver le moment qu'on appelle dans un autre genre l'Heure du Berger, il faut changer d'objet, & se tourner d'un autre côté.

COMPRENANT fort peu cette Réponse vague, je la priai de m'éclaircir son idée, qui me paroissoit une Enigme que j'aurois de la peine à deviner. Je

veux

veux dire, me répliqua-t'elle, qu'ayant sacrifié une partie de vos plus beaux jours à la gloire & à l'utilité des plus grands Princes de l'Europe, il est de votre sagesse d'offrir ceux qui vous restent à quelque Souverain médiocre.

SA Pensée me frappa, & d'autant plus, qu'elle me rouloit depuis long-tems dans la tête. Mon étonnement & mon silence l'enhardirent à continuer. Je suis sure, dit-elle brusquement, que si vous embrassiez la Religion Protestante, & que vous offrissiez vos Services à quelque Puissance de cette Secte, les choses iroient mieux. Je lui repartis; que cette idée m'avoit déja occupé; mais qu'outre que le préjugé de la Religion de mes peres l'avoit combatue, le mépris auquel on étoit exposé quand on y renonçoit, même par les motifs les plus purs, l'avoit absolument dissipée. Vous sçavez tout comme moi à quelle misére ne sont point réduits la plûpart des gens qui changent de Religion; on s'en défie extrêmement: & il semble qu'on soit fâché qu'il s'en présente, loin d'être bien-aise qu'on adoptât la Vérité qu'on paroît prêcher avec tant de zèle.

N'IMPORTE, reprit-elle avec feu! Etour-

Etourdiſſez là-deſſus votre préjugé, & l'uſage; & vous verrez que notre Fortune changera. Vous n'êtes pas un homme ordinaire: on aime le brillant & l'éclat; vous ſerez reçu à bras ouverts, parcè qu'on n'eſt point accoûtumé à voir changer des Perſonnes de votre rang.

J'AVOUE franchement, que, malgré la Probité dont je me pique, ces conſeils me firent tant d'impreſſion, que, joints au chagrin où j'étois de me voir dans un miſérable état, je la priai de ménager mon changement avec des Miniſtres qui euſſent quelque Nom, afin que mon Action reçût du mérite, de l'Apôtre qui ſeroit cenſé avoir operé ma Converſion. Laiſſez-moi faire, me dit-elle, j'y travaillerai ſi efficacement, que je paſſerai dans le monde pour avoir partagé la gloire qui lui en reviendra; quoique, comme vous ſentez bien, je n'y aye preſque point de part: prenant ce parti par mon canal, c'eſt comme ſi vous le preniez par mon conſeil; & votre complaiſance, comme ſi elle vous tenoit lieu de zèle, ne ſera pas moins récompenſée que le mien. On s'écriera avec admiration, que nous donnons une preuve de

la Sentence de S. Paul, qui porte en termes précis : « Hé ! qui sçait si la femme fidéle ne convertira point le mari perverti ? On voit par-là, que mon Epouse étoit Protestante. Elle étoit née en effet d'une Demoiselle Françoise, que son Pere avoit prise en mariage dans les Etats du Roi de Prusse, où il s'étoit réfugié de France après la Révocation de l'Edit de Nantes.

Ce moment me la fit voir plus contente que je ne la vis de ma vie. Elle m'embrassa mille fois, elle me caressa, & me dit les choses du monde les plus capables de me consoler. Toutes ses manieres suspendirent le poids de mes adversités : mes Réfléxions, se tournant d'un autre côté, ne me flaterent plus que d'un heureux avenir. Tant il est vrai, que des plaisirs chimériques sont souvent capables de contre-balancer des peines réelles.

M. de Beausobre, Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, illustre par sa science & son mérite, connu & aimé du Roi de Prusse, fut le Missionnaire sur qui elle jetta les yeux. Il me parut qu'elle ne s'y prenoit pas si mal. Ce grand homme répondit à sa premiere

Lettre d'une maniere conforme à nos desirs. Nous partimes pour Berlin, mon Epouse & moi; & nous y fumes d'autant plus agréablement reçus, que la Cour & tous les François étoient prévenus de notre arrivée, & du dessein qui nous y menoit.

JE ne m'arrêterai pas à informer le Lecteur de tout ce qui se passa dans les Conférences que j'eus avec cet éloquent Pasteur. C'est assez que je lui declare, qu'il rectifia par ces Raisonnemens solides, les motifs qui avoient influé dans le dessein que j'avois pris de changer de Religion. Je crus voir la Vérité dans toute sa beauté, après qu'il eut tiré le rideau qui sembloit me la cacher: & je fis, par principe de Salut, ce que je n'avois médité de faire que par Politique. Au reste, peu m'importe; car, renonçant à tout Esprit de Parti, je crois que le Christianisme consiste moins dans les Sentimens de l'Esprit, que dans les Affections du Cœur & les Actions de Pieté, énoncées & prescrites dans l'Evangile.

QUOIQU'IL en soit, j'embrassai la Religion Réformée (*): & , pour tenter si

(*) 1714.

si ma Fortune changeroit dans les Cours des Princes qui la professent, je m'adressai au Roi de Prusse. Ce Monarque me parut mortifié de ma situation. J'aime la Paix, me dit-il; je suis charmé d'en jouir: mais, si j'étois obligé d'entrer en Guerre, je vous jure, Monsieur, que j'agréerois de tout mon cœur vos Services. Soit qu'il parlât sincérement, ou que ce fût de l'Eau-benite de Cour, je le remerciai, me retirant fort contristé de la malheureuse issue de ma premiere démarche, qui ne répondoit pas certainement à l'espérance dont m'avoit flaté le changement que je venois de faire. Mon parti fut bientôt pris. La Cour de Hesse-Cassel me parut une ressource. Ce Prince a ordinairement un assez gros nombre de Troupes, pour en fournir aux Princes étrangers qui en demandent à leur solde; & je m'imaginai, qu'il me donneroit le Commandement de quelqu'un de ces Corps auxiliaires. Ce Projet fut du goût de ma Femme, & nous nous mîmes à même de l'exécuter.

CEPENDANT, en ayant un en tête, que je ne lui avois jamais communiqué, je me résolus de passer par Francfort sur le Mein; & de m'y arrêter quel-

quelque tems, pour en tenter & préparer l'issue. J'avois fait un Systême, pour réunir toutes les Societés Religieuses sous un même Gouvernement; & je ne doutois pas que les Juifs ne fussent les premiers à l'adopter. Mon Ami Lezana, Juif de Stetin, à qui je l'avois souvent développé, l'avoit fort approuvé, & m'avoit même aidé de ses conseils. Tout m'en faisoit espérer l'heureux Etablissement. C'est pourquoi je voulois voir les plus considérables Juifs de Francfort, qui en étoient déja prévenus depuis assez long-tems, pour avoir eu celui de faire leurs Réfléxions. Dès qu'ils eurent appris mon arrivée en cette Ville, un des plus riches d'entr'eux vint m'offrir sa Maison, & ne voulut jamais souffrir que je logeasse dans l'Auberge où j'étois descendu du chariot de poste avec toute ma Famille. Il fallut ceder à ses politesses pressantes. Je fus à peine arrivé chez lui, que je reçus une foule de visites des plus apparens de cette Nation. Quoiqu'ils eussent connoissance de mon Projet, ils me prioient de les en entretenir, comme s'ils eussent pu en être mieux instruits par moimême. Je les satisfis avec une complai-

plaisance qui les charma; &, pour me mettre en état de travailler efficacement à remplir leur espérance, ils me firent une Bourse d'environ vingt mille florins d'Allemagne.

Ma premiere attention fut de me donner des nipes, des domestiques, un équipage, & de mettre mon Epouse en état de paroître à la Cour de Hesse, où je voulois solliciter un nouveau Titre d'honneur, pour joindre à ceux que j'avois déja dans les plus puissantes Cours de l'Europe. Mais, que j'y aurois peu pensé, si j'avois prévu l'insigne affront que j'y ai reçu, & les chagrins cuisans qu'il m'a causés! Le Cœur d'un Souverain, quelque vieux & usé qu'il soit, a toujours des Attraits séduisans pour la plus sage des femmes. Si son penchant amoureux n'en est point flaté, sa vanité y trouve son compte. La mienne est jolie, aimable, bien faite: elle a beaucoup d'esprit; & elle joint à toutes ces belles qualités une ame noble, un cœur tendre & généreux.

JE me suis souvent reproché de ne lui avoir pas communiqué mon Systême. Peut-être l'espérance d'une haute Fortune l'auroit-elle dédommagée de la con-

conquête du Cœur du Landgrave ? S'il n'a tenu qu'à ma discretion trop févère, ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. On se trompe souvent, lorsqu'on prend le present pour une regle de l'avenir. Ma femme avoit la conduite du monde la plus reguliere : je n'avois jamais eu lieu de soupçonner sa vertu : elle soutenoit avec honneur la gloire de sa naissance : & M. de Briou, Général des Troupes de Sa Majesté Prussienne, m'avoit avoué, qu'il faisoit plus de cas de son mérite personnel, que de celui qu'elle retiroit de son Sang ; & qu'il la reconnoissoit plus pour sa Niéce par sa Vertu, que par sa Noblesse. J'en avois la même idée, & nous nous sommes trompés tous deux.

AYANT été bien reçu de ce Prince la premiere fois que j'eus l'honneur de lui faire la révérence, je lui demandai la permission de lui présenter mon Epouse. M'ayant répondu le plus obligeamment du monde, je crus ne devoir pas differer à la mener à la Cour. Elle y parut le lendemain, mise d'un goût, qui lui en procura les applaudissemens : & pour trancher court sur une Epoque si disgracieuse,

c'est assez que je dise, que le Landgrave en fut épris au premier coup d'œil, & qu'elle lui laissa espérer de n'en être point haï. Ce Prince m'engagea à la ramener le lendemain au Palais, où il devoit y avoir *Cercle général*. Nous nous y trouvames: nous y reçumes mille honneurs, nous y fumes enfin retenus à souper; & ce fut là la premiere atteinte que je donnai moi-même à la fidélité de mon Epouse. Son cœur me fut ravi dès ce moment, & sa personne le suivit de près.

ELLE ne m'oublia pourtant pas si fort, que je ne fusse l'objet de la premiere Faveur qu'elle obtint du Prince. Il m'envoya le lendemain un Secretaire d'Etat chargé de me remettre le Brevet de Général de ses Troupes. Ne pouvant le refuser sans nuire au dessein que je méditois, je ne tardai pas à aller en marquer ma Reconnoissance à Son Altesse, & je lui prêtai en même tems le Serment ordinaire en pareil cas. Il me promit, en termes les plus obligeans & les plus forts, de me donner le Commandement du premier Corps de Troupes, qui marcheroit pour son service, ou pour celui de quelque Prince étranger.

De

De si heureux commencemens flatant mes espérances suspendirent en quelque maniére la crainte des chagrins & de l'Affront dont j'étois ménacé, & que je doutois même s'il ne m'avoit point été déja fait. Je ne pus cacher mes sentimens à ma femme. Elle employa toute son éloquence pour me rassurer; mais, je n'en fus pas plus tranquille.

TROIS Semaines ne furent pas écoulées, que je ne doutai plus de la perte de ma femme. Bien me valut de rapeller tout ce que j'avois de raison, pour pouvoir survivre à cette malheureuse époque. La vengeance de cette Insulte ne m'étant pas aisée, ni presque possible, je me contentai de la prendre en quittant cette Cour avec autant de Mépris pour le Prince, que d'Indignation pour celle qu'il m'avoit ravie. Mais qu'elle est frivole cette vengeance, puisqu'elle ne porte point de coup sur les personnes qui m'ont cruellement offensé!

JE ne trouvai point de meilleur expédient, pour étourdir mon chagrin, que de me repaître de l'heureuse issue de mon Systême. Je me rendis à cet effet

à Francfort, où je comptois y travailler efficacement. J'étois fondé sur les Dispositions que j'avois trouvées dans les Juifs de cette Ville. Un d'entr'eux, nommé Joseph Later, ou *a Latere*, trouva le moyen de flater leurs espérances & la mienne. Cet homme, fort consideré dans sa Nation, ayant appris que je m'apellois Philippe Ange de Langallery, osa avancer, que j'étois cet *Ange*, que le Prophète Baruch avoit dit devoir rétablir le Royaume d'Israël. Ses Confréres l'espérerent, parce qu'ils le souhaitoient; & je commençai à le croire fermement moi-même. M'étant alors ressouvenu d'un de mes Parens nommé de Linange, je lui écrivis de me joindre en Hollande, où j'allois me rendre incessamment; & je ne manquai pas de l'instruire du Système du Gouvernement Théocratique, que j'avois formé. Je prétendois, qu'il n'y eût dans ma nouvelle République d'autre Regle & d'autre Loi, que la seule Parole de Dieu prise à la Lettre; desorte que je proscrivois Prêtres, Juges, Avocats, Commentaires, Glosses, Interprétations, & toutes les Loix des Hommes. Je nommois

mois ce Système, THEOCRATIE DU VERBE DIVIN; prenant ces deux derniers Termes pour des Synonymes de *Parole de Dieu*.

LE Comte de Linange étoit alors en Moscovie, où il avoit pris de l'Emploi dans les Troupes du Czar Pierre le Grand. Né dans le Périgord, il avoit quitté la France, parce que ses parens, qui n'étoient pas des plus riches, l'avoient resserré dans le Séminaire de S. Sulpice de Paris, pour le forcer à embrasser l'Etat Ecclésiastique, qui est souvent la ressource de la Noblesse, pour le soutien & l'avancement de leurs Maisons. Ceux, qui ont eu la malice de publier, qu'il avoit marqué son Evasion du Séminaire par le Vol d'une Cassette appartenant à l'Evêque de Macao, ne sont que de lâches Imposteurs. La violence, qu'on lui faisoit, a été le seul motif de l'abandon qu'il a fait de sa Patrie & de sa Religion, pour adopter la Réformée. Mais, n'est-il pas ordinaire d'être également calomnié par la Société Religieuse que l'on quitte, & par celle où l'on entre? J'ai appris par ma propre expérience de quoi est capable le faux Zèle & l'Es-

prit de Parti ; puisque , dans toutes les Sociétés Réligieuses, l'on condamne avec une impie Témérité ceux , qui , croyant devoir changer de route pour trouver la Vérité , en abandonnent une pour suivre l'autre.

QUOIQU'IL en soit, Linange étant sçavant & profond en toutes sortes de genres, & ayant un Esprit vif & pénétrant, me pouvoit être d'un grand secours pour l'établissement & l'avancement de ma *Théocratie*. Après l'avoir invité, par des endroits très-attrayans, à se joindre à moi pour commencer & consommer ce grand Ouvrage, je partis pour Amsterdam, à dessein d'engager dans mon Systême les Juifs de cette grande Ville, où cette Nation est puissante & nombreuse. Ceux de Francfort, dont j'avois de plus en plus flaté les espérances, me fournirent assez généreusement de quoi faire ce voyage. Le premier Argent, que j'en avois eu, n'avoit pas duré long-tems. Ma Femme y avoit mis bon ordre.

LE fameux Congrès d'Utrecht alloit finir (*), lorsque j'y passai. Je m'y arrêtai

(*) 1714.

rêtai quelques jours, pour solliciter les Plénipotentiaires de l'Empereur à me faire toucher quelque *à compte* des Sommes que me devoit ce Monarque. Mais, ce furent des Rochers auxquels j'adressai mes Plaintes. J'y vis le Maréchal d'Uxelles, qui me proposa de faire ma Paix avec la Cour de France. Mais, je ne m'y fiois pas. On n'y auroit pas si facilement oublié mon Expédition devant Turin. Je continuai donc ma route, & je me rendis à Amsterdam, où j'avois donné rendez-vous à Linange, avec parole de m'y tenir jusqu'à son arrivée, s'il vouloit prendre le parti que je lui proposois.

Le Systême, dont j'étois préoccupé, fut la principale Affaire à laquelle je donnai mes soins. L'ayant mis au net & perfectionné de mon mieux, je le proposai à un Homme de Lettres (*a*), qui méritoit plus de la Fortune qu'elle ne lui accordoit. Il avoit beaucoup de Génie, & un Esprit cultivé par les belles Sciences. Il le trouva de son goût, & y applaudit. Il ne me fut pas si aisé de le

(*a*) M. Limier.

le faire approuver de la Nation Juive, malgré le préjugé où avoient tâché de la mettre les Juifs de Stetin & de Franc-fort. Je ne quittai pas pour cela la partie, de peur de la perdre : je fis même de nouveaux efforts, pour leur faire sentir les avantages qu'elle en pouvoit retirer en général & en particulier. Je m'en remis à leurs Réfléxions, en attendant le Comte de Linange, qui arriva au moment que je ne l'attendois plus. Il avoit pris le nom de Molac en Moscovie : mais, je crus qu'il étoit à propos qu'il reprît celui de Linange, qui étoit plus connu, quoiqu'il pût porter celui de Molac, qui est le nom d'une terre considérable dans la Province d'Aunis appartenant à sa Maison, & qu'il l'eût porté dès l'enfance, étant nommé le Chevalier de Molac, & même étant au Séminaire où on l'appelloit l'Abbé de Molac. L'Equipage, dans lequel il arriva, répondoit très-mal à sa Condition. Il avoit tout l'air d'un Moscovite du Vulgaire ; &, n'étant pas en argent, il ne m'étoit pas possible de le mettre dans une Situation plus décente. Comme je m'étois fait connoître aux

Pas-

Pasteurs & Anciens de l'Eglise Wallone, ou Françoise, d'Amsterdam, j'avois osé me prometrre, qu'ils pourroient y contribuer ; mais, soit qu'ils n'en eussent pas le pouvoir ou la volonté, mes espérances furent vaines. La Providence y pourvut d'ailleurs.

MON plus grand empressement fut d'entrer en détail avec Linange sur le Système dont je lui avois donné une Idée générale. Nous passames deux Mois à le digérer ensemble, pour le rendre plus plausible & plus clair à ceux qui en pouvoient favoriser l'établissement. L'occasion se présenta fort à propos de le rendre authentique. Il y avoit en ce tems-là un Chiaoux à la Haye, envoyé par le Grand-Seigneur pour répéter un Vaisseau de Constantinople, que des Hollandois avoient pris le croyant Algérien. Ayant trouvé assez de crédit pour nous mettre en état de nous présenter à ce Ministre Ottoman, nous allames à la Haye, où il résidoit. Ce ne fut pas sans peine que nous eumes la premiere Audience, où nous lui fimes l'ouverture de notre Projet. Il parut le saisir, & nous remit à

une ſeconde Audience, pour en être inſtruit plus au long. L'ayant étudié juſqu'au moindre mouvement des yeux dans cette ſeconde Conférence, nous en augurames l'heureuſe iſſue de nos démarches. Il nous dit, que notre Syſtème méritoit des Réfléxions un peu ſérieuſes. Il prit donc notre Mémoire, & nous donna rendez-vous à la ſemaine d'après.

CEPENDANT, l'Aga Oſman, c'étoit le nom de ce Chiaoux, s'informa avec beaucoup de prudence qui nous étions, quel rang nous avions dans le Monde, & quels étoient nos talens. Il fit ſi bien, qu'il ne lui reſtoit rien à déſirer ſur notre compte. Le jour de la troiſiéme Audience étant venu, nous nous rendimes chez lui. La nouvelle maniére dont il nous reçut nous fit conjecturer, qu'on lui avoit rendu des témoignages à notre avantage. Il ne put déguiſer le plaiſir qu'il avoit de nous entendre déduire notre Syſtème; &, après que nous eumes fini ſur ce ſujet, il me pria de lui faire une fidéle Rélation de la Bataille de Turin, qui avoit été ſi funeſte à la France. Cette Circonſtance

me

me fit entendre, qu'on l'avoit informé que j'avois été le principal Acteur de cette Tragédie, unique dans son espèce, & que la postérité aura bien de la peine à croire, puisque je m'imagine quelquefois moi-même que ce n'est qu'un Rêve, ou un Conte fait à plaisir.

IL m'écouta avec une merveilleuse attention, tandis que son Sécretaire écrivoit tous les mouvemens que j'avois faits, & toutes les mésures qui avoient été prises, pour réussir dans une Affaire si épineuse. Il me parut satisfait de la précision & de la netteté dont j'avois assaisonné mon Récit; &, m'ayant remis sur mon Système, il me dit qu'il en alloit charger un Courier qu'il faisoit partir le lendemain pour Constantinople. Tranquilisez-vous, reprit-il, je recevrai en peu une Réponse aussi favorable que décisive: &, pour vous prouver, que j'y compte avec quelque sureté, ajoûta t il, ma Bourse vous sera ouverte dès à-present. Vous pouvez y puiser pour vos besoins. Ce fut en effet la plus forte preuve qu'il pût nous donner, que notre Système feroit favorisé par le Grand Seigneur. Il n'étoit pas

question de faire les Gascons, & de nous *curer* les dents sans avoir dîné. Aussi acceptames nous ses offres sans aucune façon, & nous primes deux mille Ducats dont nous prétendions faire usage pour l'avancement de notre Systême, en nous nippant assez richement, & prenant un brillant équipage assorti d'un bon nombre de Domestiques bien étoffés; car, jusqu'alors, je n'avois eu que mon Secretaire Mulher, Suisse de Nation, qui m'a toujours été également attaché dans ma bonne & ma mauvaise Fortune.

ETANT retournés à Amsterdam, nous y parumes dans une Situation bien différente de celle où l'on nous avoit vus. Ce brillant, dont on ignoroit la source, fournit d'abord matiére à raisonner, & à raisonner faux, au grand nombre de Curieux que renferme cette Ville. Chacun mit son grain de sel à la Capilotade où l'on nous mit. Les uns publiesent, qu'un Colonel au Service des Provinces-Unies, nommé M. de Lîle-Marais, nous avoit prêté une Somme considérable, conséquemment à l'adoption qu'il avoit faite de notre Systême Théocratique. D'autres assurerent, que les plus riches

riches Juifs de la Haye nous avoient mis dans l'état dont on étoit ébloui. Ceux, qui passoient pour avoir le nez le plus fin, penférent que Linange & moi, ayant découvert à l'Etat le Dessein qu'on disoit avoir été formé de percer les Digues pour inonder la Province de Hollande, les Etats-Généraux nous avoient donné une Récompense proportionnée au Service que nous avions rendu à la République. Personne, comme l'on voit, ne dévina. Quand on n'est point libéral, on pense qu'il est rare de trouver des gens qui pratiquent cette vertu héroïque, & l'on pensoit encore moins qu'un Turc en fût capable.

NOUS passames deux mois à Amsterdam, en attendant la Réponse du Grand-Seigneur, sans jamais parler aux Juifs de cette Ville de l'espérance que nous avions de l'heureuse issue du Systême dont nous leur avions fait l'ouverture. Nous jugeames sagement, qu'il n'étoit pas à propos de leur faire de nouvelles instances, avant que nous eussions en main le Traité que nous devions faire avec le Grand-Seigneur : & nous espérions avec fondement, que, voyant une

Piéce si autentique, ils ne pourroient se refuser à un Dessein qui sécondoit leurs desirs. Nous véquîmes clos & couverts, pour ainsi dire, jusqu'au moment qui devoit combler les nôtres. Il arriva enfin; & nous en reçumes la Nouvelle par un Domestique de l'Aga Osman, qui nous invita d'aller incessamment à la Haye, pour conclure ce grand Ouvrage, & pour prendre les moyens de l'exécuter.

On s'imaginera sans peine, que nous eumes plus d'impatience de nous rendre auprès du Chiaoux, qu'il n'en avoit lui-même de nous voir. Il rédoubla ses caresses, & nous assura, que sur le Caractère qu'il avoit fait de nous au Divan, nous y avions été unanimement acceptés: &, tirant son porte-feuille de sa poche, Voici, dit-il, la preuve de ce que je vous avance. Ce fût d'abord une Lettre du Vizir, qui l'exhortoit à accélerer la conclusion de notre Traité, en conformité du Plan qu'il lui envoyoit. Cette Séance se passa néanmoins sans y travailler. Il nous fit présenter du Chocolat & du Sorbec, pour avoir occasion de nous entretenir plus long tems. Il

ne

ne nous fut pas mal-aisé d'augurer, de ses manieres & de la satisfaction de son cœur, qui se manifestoit sur son visage, qu'il avoit autant d'estime pour nous, que d'espérance que nous serions agréables à son Maître. Nous nous retirames sous promesse de revenir le lendemain pour terminer cette Affaire, que nous jugeames par les apparences lui tenir fort au cœur.

SORTANT de son Hôtel, j'allai voir un des premiers Juifs de la Haye, pour lui apprendre le bon train que prenoient nos Affaires, qui flatoient ses espérances; & Linange se renferma dans sa chambre, pour méditer les Conditions que nous devions proposer. Je le rejoignis sans tarder, pour l'aider de mes Réfléxions. Il avoit l'Esprit vif; & le mien, que les chagrins avoient rassis, en étoit comme le modérateur. Après avoir bien digéré & mis en ordre notre Systême, nous allames nous enfoncer dans le Bois du côté de la Maison du Prince, pour faire des Réfléxions sur chaque Point. Nous ne pumes nous empêcher de nous marquer réciproquement la joie que nous avions de toucher au moment

qui

qui devoit finir nos peines & nous rendre heureux.

QUELQUE infamante que fût l'Infidélité de mon Epouse, qui avoit éclaté dans toute l'Europe, je lui écrivis, qu'oubliant l'Injure qu'elle m'avoit faite, je voulois lui donner des preuves de ma tendresse, en lui offrant de partager avec elle ma Félicité : & j'ajoûtai, que si mon Sort n'étoit pas de son goût, & qu'elle ne voulût point s'y attacher & le suivre, j'espérois qu'elle ne me refuseroit pas mes deux Fils. Je la priai de me faire Réponse au plutôt, afin que j'eusse le tems de prendre des mésures conformes à sa résolution. Ce n'ést pas que je m'attendisse qu'elle vint me joindre : j'espérois seulement, qu'elle m'enverroit mes Enfans, pour en être débarrassée comme de deux témoins innocens, qui lui reprochoient sans cesse son horrible Infidélité. Mais, je fus trompé dans mon attente : elle n'eut pas même la bonté de m'écrire. Qu'est-ce qu'une Femme, lorsque, conduite par une passion effrénée, elle donne dans des travers si affreux ?

L'HEURE de notre rendez-vous chez

le

le Chiaoux étant venue le lendemain, nous nous y rendimes à point nommé. Nous le trouvames dans son Cabinet occupé avec son Sécrétaire à regler, comme nous avions fait de notre côté, les Articles de notre Traité. Les Discussions, ni la Surprise, n'eurent point lieu dans cette Conférence. Tout s'y passa de bonne foi, & j'ose même dire, avec une cordialité qui sembloit avoir été concertée. Les Articles furent tous approuvés de part & d'autre. Le Traité fut fait (*), mais au net, & signé. La Copie autentique, & bien scellée, nous en fut expédiée. L'Argent que nous demandames nous fut compté, & nous nous séparames également satisfaits. Je veux bien me prêter à la curiosité du Lecteur, en lui communiquant ce fameux Traité, qui a fait tant de Bruit dans l'Europe, & qui m'a rendu la triste & innocente Victime de la Tyrannie. Le voici mot à mot.

(*) 1715.

TRAI-

TRAITÉ

Entre Osman Aga, & le Marquis de Langallery, & le Comte de Linange.

LE très-grand & très-puissant Empereur des Ottomans, couronné du Soleil & de la Lune &c. &c. ayant choisi nous Osman Aga pour son Ambassadeur auprès de la Haute République de Hollande, & nous ayant chargé de conférer avec le très-puissant Seigneur Comte de Linange & de Chabanois, Grand Amiral de la Théocratie du Verbe Divin &c.; & le très noble Seigneur Marquis de Langallery, Grand Général, Maréchal, & Généralissime, de la même Auguste Théocratie; nous avons appris desd. Seigneurs, qu'ils étoient dans le Dessein de faire la Guerre au Pape de Rome, de concert & d'union avec sa très-Haute Majesté Impériale des Turcs. Ils ont démontré en même tems l'Infaillibilité du moyen qu'ils ont de faire la Guerre audit Pape de Rome par Mer & par Terre, afin que le très-puissant Empereur Ottoman soit bientôt maître

maître de Rome : & ont promis de se rendre incessamment à Constantinople, pour travailler à l'exécution de ce Dessein, qui ne tend qu'à l'avantage & à la gloire de sa Hautesse, à qui toute Grandeur est due sur la Terre.

AINSI *nous Aga, ayant Ordre exprès de notre très sublime Empereur notre puissant Seigneur, & des deux Seigneurs Vizir & Amiral de la Porte, de les favoriser en toute maniere, nous jurons par Mahomet, & le plus grand des Prophetes, & le plus saint des Hommes, & promettons au nom Sacré du Grand Empereur des Ottomans notre Maître tout le contenu dans les XII. Articles suivans, dont nous promettons l'accomplissement aussi prompt que prochain.*

I. QUE *les deux dits Seigneurs seront reçus à Constantinople de la maniere la plus noble & la plus digne de leur Rang & de leur mérite.*

II QUE *sa Très Haute Majesté leur fera assigner des Logis & des Commodités conformes à leur Dignité, tant dans lad. Ville Impériale, qu'au dehors.*

III. QUE *lesd Seigneurs & leur Suite jouïront d'une entiere Liberté, & specialement de la Liberté de Conscience, sans qu'ils soient*

soient gênés ni molestés en aucune façon.

IV. QUE *ces deux Seigneurs, eux & toute leur Suite, seront entretenus aux Dépens du Grand Seigneur six Années consécutives, & auront une Subsistance honorable & un Traitement conforme à leur Convention particuliere.*

V. QUE *lesd. deux Seigneurs & leur Suite joüiront de toute la Liberté & des Priviléges qu'on accorde aux Princes Souverains, ou à leurs Ambassadeurs, lorsqu'ils résident chez les Potentats avec qui ils sont Amis ou Alliez.*

VI. QUE *Sa Majesté Ottomane donnera ordre par écrit, dès qu'ils seront arrivés à Constantinople, & le Pouvoir de lever, armer, recruter, exercer, & discipliner à leur maniere, & comme il leur semblera bon, sçavoir un Corps de dix mille Hommes de Cavalerie, soit de la Nation Françoise ou Allemande, de Religion Catholique ou Protestante; & de faire construire, comme ils aviseront, & sous leur direction, cinquante Vaisseaux capitaux de Guerre, qui seront sous le Commandement des deux dits Seigneurs, Général & Amiral, pour être employés par eux contre la Puissance Papale, & contre son Pays.*

VII. QU'AYANT *égard à l'Inclination particuliere de ces deux Seigneurs, que nous connoissons vouloir nous rendre des Services importans, nous leur accordons la Liberté de tous les Esclaves Chrêtiens, à condition d'entrer à leur Service, pour combattre contre le Pape.*

VIII. QUE *tous les Chrêtiens, qui voudront s'établir dans les Domaines du Grand Seigneur, sans en excepter la Ville Impériale de Constantinople, y auront toute Liberté & l'Exercice public de leur Religion, sans payer aucun Tribut. Ceux de la Nation & Religion Juive, qui voudront s'y établir, jouiront aussi de la même prérogative: bien entendu, que les uns & les autres soient immédiatement soumis à leur Jurisdiction, & en dernier Ressort à la Nôtre.*

IX. QU'AUSSI-TÔT *que le Grand Seigneur sera Maître de Rome, il jure & promet, par Mahomet notre S. Prophète, de donner & céder ausdits Seigneurs, sans divisions, certaines Isles de la Mer Méditerranée, & les Provinces stipulées dans leur Convention particuliere, & de les leur céder en toute Souveraineté, & même de les en reconnoître Rois, ensorte que leurs Descendans & Héritiers en jouiront à perpétuité, pour y*

régner-

régner indépendamment de toute Puissance.

X. SA *Majesté s'oblige en même tems, dans ce Traité à jamais durable, de faire restituer ausdits Général & Amiral tous les Pays & Provinces qu'ils ont possédés en France & en Europe, lesquels leur ont été ôtés selon leurs Plaintes déterminées, à nous portées & insinuées au Divan.*

XI. NOUS *Osman Bassa, Aga de Spatus & de la Mer, déclarons à tous ceux qui verront ce Traité, que ledit Marquis de Langallery, & ledit Landgrave de Linange Comte de Chabanois, sont dès à présent sous la puissante Protection de Sa Majesté Ottomane mon gracieux & formidable Souverain, & qu'ils doivent être reconnus de toutes les Puissances dans ce haut Caractere.*

XII. ENFIN, *c'est pour cela que nous prions tous Empereurs, Rois, Princes, & Républiques de nos Amis, & tous Gouverneurs & Officiers, de favoriser en toutes Manieres les deux dits Seigneurs, & de ne leur faire aucun Tort que ce puisse être, directement ni indirectement, ni à leurs Personnes, ni à rien de ce qui leur appartient, soit par Terre, soit par Mer, lorsqu'ils seront en route pour se rendre auprès du très-puissant Seigneur l'Empereur des Turcs.*

Recommandons spécialement à tous Musulmans, & Sujets de sa Hautesse, de les respecter, proteger, eux & leur Suite, de leur rendre Honneur & Services en toute occasion; car telle est l'expresse Volonté de notre très puissant Empereur: & si quelqu'un contrevenoit & désobéissoit à ces Ordres, qu'il sache qu'il encourra la Perte de la Tête, en cas de Plainte de leur part; puisque nous déclarons ces deux excellens Seigneurs être de nos Amis, nos Confédérés, & protegés de la sublime Porte, & les estimons dès-lors & à présent pour tels.

NOUS *Osman Bassa, Aga de Spatus & de la Mer, Ambassadeur extraordinaire du Grand Seigneur, avons signé le présent Traité de notre propre Main, par Ordre exprès de Sa Maj. Ottomane, & scellé & contre-scellé & cacheté de nos Armes; & pour plus grande Foi & Sureté de la Vérité & de la sincérité avec laquelle le contenu dans icelui sera saintement accompli & observé, parce que c'est la Volonté de notre très-puissant Empereur couronné du Soleil & de la Lune.*

NOUS *jurons de plus, par notre Saint Prophète Mahomet, aux deux Seigneurs nommés, sçavoir, au susdit Marquis de Langallery*

galbery, Seigneur de la vieille Baronnie de Poitou en France, Lieutenant-Général des Armées du Roi de France, Général-Veld-Maréchal-Lieutenant de l'Empereur des Romains, Général-Veld-Marechal du Roi de Pologne, & au susdit Comte de Linange Prince de Chabanois, tous ensemble nos Amis & Confédérés de Sa Majesté l'Empereur des Turcs, couronné du Soleil & de la Lune. Fait à la Haye en Hollande, le 15. du Mois de Silberzi, l'An Mil cent-huit de l'Egyre, signé Osman Bassa (Lieu du Sceau) & le Marquis de Lungallery, le Comte de Linange, & plus bas contre-signé & enregîtré par Solyman Sécrétaire de l'Ambassade.

TEL est ce Traité, qui a fait tant de jaloux. Il fut écrit en Langue Italienne. La Traduction, que j'en donne ici, est très fidéle. Celle qui en a paru n'est du tout point exacte. Je ne sçais si c'est par ignorance, ou par malice, que ceux, qui s'en sont mêlés, l'ont altérée.

DE's que l'Expédition autentique nous en fut faite, nous nous appliquames à en faire usage pour achever de persuaderles Juifs, qui étoient déja ébranlés, de

de la ſolidité de notre Projet. Nos efforts ne furent point vains. Ils s'engagerent avec nous à en favoriſer l'Exécution, promettant d'employer en tems & lieu les Tréſors qu'ils réſervent & augmentent tous les jours, pour ſe procurer la Liberté qu'un faux Zèle leur ravit. Nous en reçumes des avances, qui, jointes à celles que nous avoit faites l'Aga du Grand Seigneur, nous mettoient en état d'équiper un bon Vaiſſeau, d'engager d'habiles Gens en toutes ſortes d Arts & de Sciences, & de les tranſporter à Conſtantinople, où nous nous propoſions d'exécuter inceſſamment le grand Deſſein que nous venions de faire agréer par Sa Majeſté Ottomanne.

LE Traité, dont je viens de parler, ne faiſoit aucune mention d'un autre Projet que nous avions, qui nous auroit efficacement ſervi à réuſſir dans celui qui y eſt exprimé. Nous nous propoſions de faire ſentir au Grand Seigneur la néceſſité de nous donner d'abord une des Iſles de l'Archipel, où il y eût un bon Port, afin d'y recevoir les Philbuſtiers & les Corſaires dont fourmilloit alors

l'Iſle

l'Isle de Madagascar. Nous avions parole de ces gens-là, qu'aussi-tôt qu'ils auroient reçu leur Passe-port de la Porte, ils s'y rendroient en toute diligence, avec une Flotte de soixante Vaisseaux, armés en guerre, & chargés de la meilleure partie de leurs immenses Trésors. Ils en devoient laisser le reste dans cette Isle & une partie de leurs Camarades, afin d'établir & de soutenir le Commerce entre ce Pays & notre nouvel Etat. Cet Expédient levoit toutes les Difficultés qu'auroit pu former le grand Seigneur sur les grandes avances qu'il nous auroit dû faire pour travailler à l'heureuse issue de notre Dessein; &, parlà, nous nous serions trouvés en état d'y suppléer. Nous comptions sur plus de vingt mille braves Gens, que ces Corsaires de toutes Nations devoient nous amener. C'étoient-là les fruits des Négociations, que le Comte de Linange avoit heureusement terminées avec eux, pendant son séjour à Petersbourg & à Archangel. Ceux, qui sçavent combien sont riches & nombreux ces Corsaires, comprennent aisément que leur Union nous auroit rendu formidables. Osman

Bassa

Baſſa n'étoit point initié dans ce Myſtere. Nous nous réſervions de le déveloper à Sa Hauteſſe, qui n'auroit pas manqué d'en ſaiſir tous les avantages. Nous avions encore un Deſſein, qui nous auroit procuré des Richeſſes immenſes. C'étoit de nous emparer du Tréſor de l'Egliſe de Lorette ; &, de la façon dont il étoit concerté, nous y aurions infailliblement réuſſi.

NOUS avions médité de faire paſſer par pelotons dix mille hommes en Italie, qui s'y ſeroient diſperſés dans les Villes & les Villages, les uns en travaillant de leur métier, les autres en mendiant, & une partie comme des Voyageurs conduits par la pieté ou la curioſité. Tout étant ainſi diſpoſé, ſix Vaiſſeaux chargés d'Armes, de Munitions de guerre & de bouche, ſeroient partis de l'Archipel : &, prenant différentes routes, ils auroient débarqué ſur une Côte déſerte tout proche de Lorette, où tous ces hommes diſperſés devoient ſe raſſembler ; &, d'un coup de Main, nous nous ſerions rendus maîtres de cette Place, où nous aurions été ſoutenus, en cas de beſoin par une Flotte de cinquante

Vaiſſeaux, chargée de Troupes, qui auroit ſuivi de près notre petite Eſcadre. Ce Projet étonnant révoltera peut-être ceux, qui, faute de judicieuſes Réfléxions, ne penſent pas que c'eſt abuſer de la Providence, que de renfermer inutilement tant de Tréſors, qui par la circulation rendroient les Peuples plus heureux, & l'Europe plus floriſſante. C'étoit cet Abus, que nous prétendions corriger, en nous ſervant de ce Tréſor pour aſſurer le Repos & la Liberté d'une infinité de malheureux, que font dans le Monde l'Envie, la Jalouſie, l'Ambition, & la Cruauté.

TOUTES nos Meſures étant priſes en faveur de notre Syſtème, nous jugeames à propos d'aller faire un tour en Allemagne, pour communiquer notre Traité aux Gens puiſſans de ce Païs-là, qui en attendoient l'accompliſſement avec une extrême impatience. Le Comte de Linange devoit ſe rendre à Bréme & de-là à Francfort: mon partage fut Hambourg & Dantzik. Nous nous embarquames (*) ſur un Vaiſſeau de

(*) 1716.

Bréme, où nous arrivames trois jours après notre départ. Je quittai le Comte de Linange le lendemain de notre arrivée pour me rendre par terre à Hambourg. J'en pris la route par la Ville de Stade, que j'avois contribué à brûler & ruiner, lorsque j'étois dans l'Armée de Saxe & de Dannemarc, qui en avoit fait le Siége. Je n'y fus pas arrivé, que des Emissaires envoyés par l'Empereur, qui avoit été informé de mon voyage, & plus exactement encore du Traité que j'avois fait avec le Grand-Seigneur, m'arrêterent dans mon Auberge. Ma Bourse & mes Papiers me furent pris : on congédia dix à douze personnes de ma suite ; & l'on ne me laissa que Mulher, qui me servoit encore de Sécretaire, & de Valet-de-Chambre. On saisit aussi mes Equipages à Vegnesak, petit Port du Comté d'Oldenbourg appartenant au Roi de Dannemarc. Je fus soigneusement gardé par des Soldats, dont les Officiers ne me perdoient point de vue, jusqu'à ce que l'Empereur eût envoyé des ordres pour me transférer à Vienne. Ils arriverent enfin après cinq jours d'attente : &

j'appris en même tems, que le Comte de Linange avoit été aussi arrêté à Auric en Oest-Frise, & qu'il avoit été conduit dans le Château de ce lieu, d'où il fut ensuite mené à Vienne. J'y avois déja été transféré & renfermé dans le Paler-Torre : c'est une Prison d'Etat, située vis-à-vis du Palais Impérial. Etant reconnu dans l'Empire pour Lieutenant-Feld-Maréchal, j'étois soumis à la Jurisdiction du Conseil de Guerre, dont le Prince Eugène de Savoye est Président, & où il a tout pouvoir. Aussi me comptai-je d'abord perdu ; persuadé, que sa Jalousie ne manqueroit pas de me faire ressentir ses plus funestes coups.

CEPENDANT je ne m'endormis pas, & je fis présenter plusieurs Mémoires à Sa Majesté Impériale, qui les refusa tous, tant Elle étoit obsédée par mon formidable & puissant Ennemi. On me prive du plaisir de parler à personne, & l'on croit m'en dédommager en me donnant quelques Livres, & de quoi écrire. J'ai cru ne pouvoir mieux user de cette Liberté, qu'en travaillant à ces Mémoires, où je n'ai certainement épar-

épargné la vérité ni pour ni contre qui que ce ſoit, & moins encore pour & contre moi-même. Toutes les Anecdotes que j'y ai citées, ſont réelles, malgré le Merveilleux qu'elles préſentent du premier coup d'œil.

LA Femme du Concierge de la Priſon, qui me porte à manger, touchée de mon ſort, eſt ſincérement dans mes intérêts. Elle me rend des petits ſervices, avec un zèle, que je voudrois être en état de récompenſer. J'ai cru ne pouvoir mieux lui marquer ma Reconnoiſſance, qu'en lui faiſant par forme de préſent & de ſalaire une Donation en forme de quatre cens mille Florins, que me doit la Maiſon d'Autriche. Quelque raiſon qu'ait l'Empereur d'être choqué du Traité que j'ait fait avec le Grand-Seigneur, la Créance de cette groſſe Somme eſt ce qui choque le plus Sa Majeſté Impériale. Mais je ne ſuis pas le ſeul, qui ait éprouvé les cruels effets de l'ingratitude.

JE fus agréablement ſurpris un matin, que la Femme, dont je viens de parler, me remit une Lettre du Comte de Bonneval, en me donnant le Caffé. Il

n'y avoit que deux jours qu'il étoit à Vienne, & il avoit appris avec chagrin que j'étois détenu dans le *Paler-Torre*. Il me le marquoit en des termes, qui me prouvoient la bonté de son cœur : & il m'assuroit, qu'il alloit travailler avec tous ses Amis à me procurer la Liberté. Je lui fis Réponse, & je l'informai en même tems de mon Systême, & du Traité que j'ai fait avec le Grand-Seigneur. J'attendois de ses Nouvelles avec une impatience qu'il est aisé de s'imaginer, lorsqu'il entra dans ma chambre déguisé en Servante. S'étant fait connoître, il vint m'embrasser avec une cordialité inexprimable, qu'il marqua par quelques larmes qui coulerent de ses yeux. Je ne pus d'abord lui répondre que par les miennes; mais, après que mes Esprits eurent repris leur cours ordinaire, je l'embrassai de nouveau en lui témoignant la consolation & la joie que me causoit sa visite. Elle me fait tant de plaisir, lui dis-je, qu'elle me dédommage des rigueurs & de l'injustice de ma prison. Je bénis le Ciel, continuai-je, de ce que vous m'honorez de votre souvenir, pendant que le Monde entier m'oublie.

Tou-

TOUCHÉ de mes ſentimens, il m'aſſura, qu'il feroit tous ſes efforts pour me faire rendre la Liberté; & que s'il ne pouvoit y réuſſir en intéreſſant ſes Amis à la ſolliciter avec lui, il employeroit l'adreſſe ou la force pour me la procurer. Vous pouvez, ajoûta-t-il, vous repoſer ſûr moi avec une entiere confiance. J'ai déja médité un moyen qui ne ſçauroit manquer. Le reſte du tems, que nous paſſâmes enſemble dans cette entrevue, fut donné à mon Syſtème, dont je lui fis voir l'exécution immanquable. Il en convint, & me promit de s'unir à moi pour l'accélérer. Je ne fus point ſurpris de ſa réſolution, dès qu'il m'eut informé des ſujets de mécontentement, que lui avoient donné l'Empereur & ſes Miniſtres. L'heure du dîné s'approchant, je m'attendois qu'il mangeroit avec moi; mais mon officieuſe Géoliere vint le prier de ſe retirer au plutôt, parce qu'un Huiſſier du Conſeil de Guerre devoit venir me parler inceſſamment de la part de ce Tribunal. Il ſortit ſur le champ, après m'avoir embraſſé, en me promettant de revenir, dès qu'il auroit quelque nouvelle intéreſſante à me donner.

Il étoit à peine hors de ma chambre ; que l'Huissier y entra. J'en frémis, craignant qu'il n'en eût vu sortir cette prétendue Femme. M'étant cependant rassuré, je demandai à cet homme quelle Affaire le conduisoit dans ma Prison. Il me répondit, qu'il étoit chargé de me présenter, de la part du Président du Conseil de Guerre, un Papier contenant quelques Questions auxquelles j'étois sommé de répondre. Je pris cet Ecrit, signé du Prince Eugène, & contre-signé du Greffier de cette Cour, & j'y lus ce qui suit.

1. A quel dessein j'avois traité avec la Porte Ottomane ?

2. Pourquoi, étant Sujet & au Service de l'Empereur, je n'en avois point demandé la Permission à son Auguste Majesté ?

3. Quelle Raison j'avois de vouloir faire la Guerre au Pape, & exercer le Sac & le Pillage dans l'Italie ?

Mes Réponses furent courtes & précises. Je répondis au premier Article, que je croyois avoir eu la liberté légitime de traiter avec l'Empereur des Turcs, reconnu de toute l'Europe pour une Puissance

fance indépendante. Je dis au deuxième, qu'il y avoit long-tems que j'avois quitté le Service de l'Empereur des Romains, parce qu'il m'avoit paru que je lui étois inutile & desagréable ; & que je n'étois plus au nombre de ses Officiers Militaires, ni de ses Sujets. Je satisfis au troisième, en disant, que, regardant le Pape comme un Souverain temporel, je pouvois m'engager avec quelque Puissance que ce fût à lui faire la Guerre, si elle avoit des Raisons pour la lui déclarer ; & que je n'étois pas en cela plus répréhensible, que tant de braves Généraux qui avoient commandé les Armées des Empereurs d'Allemagne, des Rois de France, & de plusieurs autres Princes, contre le Monarque de Rome. Ayant signé & scellé de mon Cachet cette Réponse, j'en chargeai l'Huissier, qui s'en retourna à l'instant.

MA bonne Géoliere, sentant bien que je serois allarmé, ne doutant pas que l'Huissier n'eût rencontré, & même vu sortir de ma chambre, le Comte de Bonneval, entra sur le champ, pour me rassurer. Ne craignez rien, Monsieur,

me

me dit-elle ; dès que j'ai vu cet homme heurter pour ainsi dire votre Ami, je lui ai demandé d'un ton de Maîtresse qui parle à sa Servante, si elle avoit tout rangé dans vôtre Chambre ? Et je m'assure, que cet Huissier n'a pas seulement pensé à ce que vous vous imaginez. S'il se fût douté de quelque Stratagême, il est assez de nos Amis, non-seulement pour me l'avoir dit, mais encore pour se taire. C'en fut assez pour me tranquilliser sur cet article, tandis que j'étois fort inquiet sur ceux ausquels je venois de répondre. Cependant je n'en entendis plus parler.

Je passai quinze jours dans une affreuse incertitude, n'ayant aucune Nouvelle du Comte de Bonneval. Mais j'appris avec plaisir, que le Comte de Linange avoit été relâché avec toute sa suite. N'étant pas sous la Jurisdiction du Conseil de Guerre ; il avoit été renfermé dans le *Rumour-Haus* à Vienne, & toute Communication nous avoit été interdite.

Un jour, que j'étois livré aux plus accablantes Réfléxions, je reçus la deuxième & derniere Visite du Comte de Bonneval

neval. Le visage serein, qu'il montroit en entrant, me fut d'un bon augure. Réjouissez-vous, mon cher Marquis, me dit-il d'un air riant, votre Délivrance est prochaine. Mon bon Ami S. Sephorin a gagné les Soldats qui doivent demain relever votre Garde : votre Géoliere vous avertira du moment que vous devez prendre pour vous évader. Nous vous attendrons dans la rue vis-à-vis de la porte de votre Prison, où vous monterez en chaise de poste, pour gagner au plutôt la Baviere : & tirant de sa poche un Papier en assez gros volume, il me dit que j'y trouverois mes Instructions, me priant de compter qu'ils en exécuteroient de point en point le contenu.

NOTRE Entrevue finit là ; mais je me dédommageai de sa briéveté par l'agréable lecture que je fis de l'Ecrit qu'il m'avoit mis en main. Après l'espérance flateuse & si désirée de ma Liberté, la parole que m'y donnoit le Comte de me venir joindre à Venise avec son Ami, fut ce qui me fit le plus de plaisir. En cas de malheur, je voyois le Comte de Linange avantageusement remplacé.

Mais

Mais je ne doutois pas, qu'apprenant mon Evaſion, il ne fût aſſez intriguant ou pour me déterrer, ou pour rejoindre Oſman, qui étoit encore en Hollande, afin de le ſuivre à Conſtantinople, où il ſe douteroit bien que je me ſerois retiré. J'étois bien sûr, que, faiſant réfléxion à l'éclat qu'avoit fait notre Syſtême dans toutes les Cours de l'Europe, il ſentiroit que n'y ayant aucune sûreté pour moi, je me ſerois infailliblement réfugié dans l'Empire du Grand-Seigneur.

JAMAIS tems ne me parut ſi long que celui qui s'écoula juſqu'au moment qu'on m'avertit de me tenir prêt à ſortir vers les dix heures avant minuit. Comme j'avois eu le tems de me préparer à ce grand coup, qui devoit terminer mes peines, j'en avois prévenu l'inſtant par des Réfléxions qui m'avoient prémuni contre l'étourderie, que peut cauſer l'exceſſive joie, dont on eſt ſaiſi en pareille occaſion, & qui eſt capable de faire manquer les plus juſtes meſures. Le moment ſi déſiré de les mettre à profit vint donc enfin. Ma gracieuſe Géoliere, me portant le ſoupé, me remit une

une Lettre du Comte de Bonneval, où il n'y avoit que ces mots. *Sortez de votre chambre ce soir à dix heures sonnantes ; marchez sans aucune crainte à la porte cochere de votre Prison ; vous en trouverez le guichet entr-ouvert : vos Amis vous y attendent à point nommé.*

SANS m'arrêter à exprimer au Lecteur la joie qui se répandit en ce moment dans toutes les Facultés de mon Ame, je la lui laisse imaginer : il la sentira beaucoup mieux, que je ne sçaurois la décrire. Je me contente de l'informer, que ma mauvaise Fortune m'attendit sur le seuil de la porte de la Prison où elle m'avoit renfermé, au moment que je l'ouvris pour m'échaper de ses mains, & qu'elle m'y porta le dernier coup, qui mit le comble à la fatalité de mes jours. Je ne sçais quel Demon ennemi de ma félicité, fit anticiper la Ronde à l'Aide-Major de la Garde du Palais. Elle ne se faisoit ordinairement qu'à onze heures, & il la fit ce soir-là à dix ; de sorte que nous nous rencontrâmes à la Porte. Il me saisit d'abord par la manche de mon habit, Je lui résistai, & je m'étois même

dégagé de ses mains ; mais les quatre Soldats & un Sergent, qui le suivoient de près, m'ayant arrêté, & la Garde de la Prison, qui s'étoit endormie, ou du moins qui en faisoit semblant, ayant été éveillée, je fus ramené dans ma chambre à la vue de mes Amis, qui, étourdis de cette malheureuse issue, resterent dans l'inaction.

JE payai bien cher le plaisir que m'avoit donné l'espérance de ma Liberté. L'affreuse mélancholie, dont je fus saisi, & qui me mettra au tombeau, me fait haïr la vie. C'est tout ce que j'ai à dire à ceux qui liront ces Mémoires, s'ils voient le jour.

Addition du Sr. Mulher, Valet de Chambre du Marquis de Langallery.

M'ÉTANT saisi de ces Mémoires après la Mort de Monsieur le Marquis, j'ai cru devoir les rendre complets, en rendant compte au Lecteur du reste de la misérable Vie, qu'il a passée sous mes yeux.

CET aimable Seigneur, le meilleur Cœur de tous les Hommes, s'abandonna à une si affreuse tristesse, depuis le fatal moment qui mit le comble à ses malheurs, qu'il en perdit la parole & l'usage même de la Raison. Ce sont de ces coups frapans, ausquels il est difficile de survivre. L'Homme n'est pas un Dieu. La foiblesse sera toujours son apanage. Depuis ce malheureux moment, il ne lui échapa, ni parole, ni soupir. Il ne voulut prendre aucune nourriture : & j'atteste, quelque incroyable que paroisse le Fait, qu'il véquit onze jours, sans qu'aucun aliment solide ni liquide entrât dans son Corps. On l'eût pris pour une Statue. J'eus beau examiner toutes ses attitudes pendant tout ce tems-là qu'il ne sortit pas de son lit, je n'apperçus pas le moindre mouvement dans ses membres, non pas même dans ses yeux.

L'EMPEREUR en ayant été averti, ordonna qu'on le forçât à boire & à manger. On le menaça, on lui mit cent fois la Bayonnette & le Pistolet à la gorge, on se servit d'un entonnoir pour lui faire avaler des Bouillons, & d'autres liqueurs, tout cela fut inutile. Il rejettoit tout ce

qu'on

qu'on lui donnoit, sans aucune émotion; & il mourut enfin, de la même maniere qu'un autre s'endort, le 20. Juin 1717.

LE Conseil de Guerre, qui l'avoit fait languir dans sa Prison sans le juger, lui décerna les Honneurs funébres dus à son Rang dans l'Ordre militaire. Il fut enterré le 22. du même mois dans le Cimetiére destiné pour les Réformés qui meurent à Vienne sous la Protection des Ambassadeurs de Dannemarc & de Hollande.

FIN.

Battu[illegible] 382

a